



République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Mohamed Khider de Biskra

Faculté des Lettres et des Langues

Département de Langue et de Littérature Françaises

Réf. :

THÈSE

En vue de l'obtention du diplôme de
DOCTORAT LMD
Option : **Sciences des textes littéraires**

**Ecriture auto/réflexive et transvalorisation du
mythe de « la Kahina » chez : Salim BACHI, Abdelaziz
FERRAH et Gisèle HALIMI**

Présentée et soutenue par : **Mme. ZENATI Ikram**

Sous la direction de : **Pr. BENZID Aziza**

Le: dimanche 17 mars 2024

Devant le jury composé de :

Mme. BENZID Aziza	Pr.	Université de Biskra	Rapporteur
M. DAKHIA Abdelouahab	Pr	Université de Biskra	Président
M. HAMMOUDA Mounir	MCA	Université de Biskra	Examineur
Mme. GHEMRI Khadidja	MCA	Université de Biskra	Examineur
M. SLIMANI Ismail	MCA	Université de sétif 1	Examineur
Mme. SIAD Meriam	MCA	Université de Tebessa	Examineur

Année universitaire : 2023 – 2024

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Mohamed Khider de Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département de Langue et de Littérature Françaises

THÈSE

En vue de l'obtention du diplôme de
DOCTORAT LMD
Option : Sciences des textes littéraires

**Ecriture auto/réflexive et transvalorisation du
mythe de « la Kahina » chez : Salim BACHI,
Abdelaziz FERRAH et Gisèle HALIMI.**

Présentée et soutenue par : **Mme. ZENATI Ikram**
Sous la direction de : **Pr. BENZID Aziza**
Le: dimanche 17 mars 2024

À celle dont le soutien et l'amour m'ont porté chaque jour, à celle qui a accompagné chaque étape de mon parcours avec patience et compréhension, je dédie cet aboutissement. À la femme, la maman, et l'héroïne dont le courage de toutes les héroïnes réunies fait d'elle la maman idéale dont je suis fière d'être la fille. Sans toi, je n'aurais pas trouvé la force nécessaire pour relever ce défi. Que tu trouves dans ce travail toute ma reconnaissance pour toutes ces années à me guider et me soutenir.

Je tiens tout d'abord à remercier Dieu le Tout-Puissant pour la force, la guidance et l'inspiration qu'Il m'a accordées tout au long de ce travail.

Je tiens également à exprimer mes sincères remerciements à ma directrice de thèse, madame BENZID Aziza, pour la confiance qu'elle m'a accordée en me permettant de choisir librement le sujet de ma thèse. Ses conseils avisés, son soutien et ses lectures m'ont été d'une grande valeur.

Je souhaite remercier chaleureusement les membres du jury, pour l'honneur qu'ils me font en acceptant d'évaluer cette thèse.

Un grand merci aux enseignants qui m'ont aidé et m'ont soutenu de l'Université de Biskra et d'ailleurs.

Je remercie particulièrement tous les membres de ma famille, pour leur soutien indéfectible, ainsi que mon mari Aymen pour son aide, ses encouragements et ses mots de réconfort qui m'ont beaucoup apporté dans la réalisation de ce projet.

Mes plus chaleureux remerciements vont à ma mère, l'unique personne qui m'a soutenue sans relâche dans mes études. Sans son aide et ses sacrifices, ce parcours n'aurait pas été possible. Je souhaite sincèrement qu'elle ressentira, à travers ce travail, ma profonde affection et ma gratitude particulière.

Enfin, J'espère que ce travail, fruit de mes efforts soutenus, pourra témoigner de la rigueur dont j'ai su faire preuve dans sa réalisation. Puisse-t-il refléter ma reconnaissance à ceux qui ont été témoin de l'effort personnel et l'engagement sans faille que j'ai déployés pour le voir concrétiser.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	10
------------------------------------	-----------

CHAPITRE I: Champ conceptuel et aperçu historique de l'invasion Arabe.. 18

Introduction.....	20
--------------------------	-----------

1.1. Ibn Khaldoun, la source de toutes les références :..... 21

1.1.1. Se perdre en traduction : pourquoi l'histoire réelle nous échappe ? ... 25

1.1.2. L'Ifriqiya où le théâtre de l'action 29

1.1.3. L'autochtonie berbère au Maghreb 32

1.1.4. Caractéristiques de l'homme berbère archaïque (Diversité ethnique, religieuse et culturelle)..... 36

1.2. Revendication territoriale et résistances 43

1.2.1. L'Ifriqiya avant l'invasion Arabe : Carthage le berceau des intrusions étrangères 44

1.2.2. Les moments charnières de Carthage : 51

1.2.3. Les expéditions islamiques : gouvernement d'Uqba Ibn Nafii..... 62

1.2.4. Kairouan, la ville symbole d'effervescence islamique..... 67

1.3. L'Afrique Septentrionale après l'Islam..... 72

1.3.1. De l'Histoire de la Kahina 74

1.3.2. Caractéristiques des Djéroua 79

1.3.3. La chute de la Kahina, dernier rempart en l'Afrique et triomphe de l'Islam.....84

Conclusion :..... 86

CHAPITRE II : La Kahina de l'Histoire à la littérature : lectures multiples	88
--	-----------

Introduction 90

2.1. La Kahina, naissance d'un mythe..... 91

2.1.1 Qu'est-ce-qu'un mythe?.....

2.1.1. Entre légende et mythe, où placer la Kahina ?..... 98

2.1.2.	<i>La Kahina mythifiée</i>	102
2.2.	La Kahina revisitée : regards contemporains	106
2.2.1.	<i>La Kahina dans la littérature française</i>	109
2.2.2.	<i>La Kahina dans la littérature francophone</i>	113
2.3.	La Kahina comme symbole de résistance	117
2.3.1.	<i>La Kahina en contexte politique algérien</i>	122
2.3.2.	<i>La Kahina, un havre de paix et d'amour au cœur de l'histoire tumultueuse de l'Algérie</i>	128
2.4.	La Kahina de Gisèle HALIMI, une féministe avant l'heure	133
2.4.1.	<i>Peut-on lire autrement La Kahina de Gisèle Halimi ?</i>	138
2.4.2.	<i>Motifs et thèmes de l'écriture au féminin</i>	142
2.4.3.	<i>S'inspirer une figure, un symbole de révolte pour le féminisme</i>	149
	Conclusion	155
	CHAPITRE III : La Kahina à l'heure des fictions contemporaines : la transvalorisation et l'écriture auto-réflexive comme enjeu de recréation	158
	Introduction	160
3.1.	Transvalorisation et Autoréflexivité : réflexions sur le fonctionnement de la théorie	161
3.1.1.	<i>L'autoréflexivité / l'écriture autoréflexive, le personnage autoréflexif ; contour du concept</i>	165
3.1.2.	<i>Autour de la transvalorisation (l'origine du concept)</i>	170
3.1.3.	<i>La Kahina : un exemple de réflexivité et de renversement des valeurs</i>	174
3.2.	Quand les repères et les valeurs changent, le personnage se réinvente	178

3.2.1.	<i>La transvalorisation du mythe à travers la narration : réflexion transcendantale dans La Kahéna de Salim Bachi</i>	<i>183</i>
3.2.2.	<i>La transvocalisation, et la transmodalité comme choix poétique dans La Kahéna de Salim Bachi et La Kahina de Gisèle Halimi</i>	<i>187</i>
3.2.3.	<i>Propulser un personnage historique dans une réflexivité puissante ...</i>	<i>191</i>
3.3.	Se dévoiler par le biais de l'écriture autoréflexive	195
3.3.1.	<i>Le personnage autoréflexif dans La Kahéna de Salim Bachi.....</i>	<i>198</i>
3.3.2.	<i>La métafiction comme démarche autoréférentielle.....</i>	<i>201</i>
3.3.3.	<i>Le personnage autoréflexif dans La Kahina de Gisèle Halimi.....</i>	<i>206</i>
	Conclusion.....	211
	CONCLUSION GENERALE.....	214
	REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	217

INTRODUCTION

De nos jours, le mythe semble incarner un esprit renouvelé et continuer à inspirer de nouvelles générations à travers des adaptations modernes et des réinterprétations contemporaines. Il reste un symbole puissant de l'imagination humaine et de la quête éternelle de sens et de vérité.

Le cadre s'élargit pour inclure dans le domaine de la littérature, des réécritures littéraires dans lesquels la structure est mise à jour et réorientée, souvent inspirée de sources historiques. Cet intérêt pour l'histoire n'est plus limité à une élite étroite, mais est également reconnu parmi les écrivains qui sont sensibles à des sujets spécifiques, des personnages ou des individus avec lesquels ils peuvent s'identifier imaginativement. Le personnage est ainsi réinventé à travers des perspectives nouvelles et contemporaines, offrant aux lecteurs une expérience littéraire riche et stimulante. Ces réécritures littéraires permettent de revisiter le passé tout en explorant les questions et les préoccupations actuelles de la société.

Parmi les personnages ressuscités jusqu'à nos jours, on y trouve la Kahina¹, la reine des Aurès. Reconnue à la fois comme reine et héroïne, cette femme est la figure de proue de l'histoire des berbères et du Maghreb au moyen âge. La Kahina a servi d'une figure féminine pour plusieurs causes, et sa reprise par les écrivains a donné lieu à des versions les plus diverses et les plus contradictoires qu'un sujet puisse offrir.

Pour les femmes, elle est l'emblème de la beauté, du courage, de la bravoure et de la tendresse. Pour les hommes, elle est un chef militaire hors du commun, une femme rusée et une amoureuse indomptable. Mais pour les uns comme pour les autres, la Kahina est célébrée comme la reine guerrière qui a milité au temps des hommes libres, où la femme est vouée à s'occuper de son foyer. Elle est aussi la seule et unique reine, et d'ailleurs la dernière, qui a su unifié l'Ifrikiya (le nord de l'Afrique).

¹ Tout au long de cette thèse, nous utiliserons toujours l'orthographe « la Kahina » pour se référer spécifiquement à la figure historique de la reine berbère du VII^e siècle.

De son vivant, elle a mis sous sa bannière toutes les tribus et les dynasties de l'Afrique septentrionale², en réalisant un compromis entre les sédentaires de l'Aurès occidental³ et les nomades de l'Aurès orientale (d'où elle venait) et après sa victoire contre Hassan El Ghassani, toutes les autres tribus se trouvèrent pliées à son commandement. Avant qu'elle subisse une mort fatale, la Kahina a infligé une défaite amère aux armées Omeyyades et elle a réussi à repousser Hassan Le Ghassanide et ses troupes vers Tripolitaine.

De la fin tragique qu'a subie la Kahina, les écrivains s'inspirent des histoires et tissent des imaginaires qui répondent à leur propre vocation. Ils lancent une perception purement mythique, et s'emparent de la genèse des peuples berbères pour montrer que l'histoire de ces peuples, est une histoire tournée vers l'exaltation des origines et la glorification des exploits de cette reine.

C'est le cas de Gisèle Halimi⁴, qui s'est intéressée dans son roman intitulé *La Kahina*⁵, à l'histoire de cette reine, pour revendiquer ses origines judéo-berbères, et donc légitimer sa démarche littéraire féministe, qui puise dans une réflexion justificative et défensive des racines juives de la reine. Tout en soulignant l'importance du rôle de la femme dans la gouvernance et la protection de son territoire. Ce qui explique la promotion de la figure de

² La genèse des berbères reste très ambivalente, et les écrivains qui ont décrit la partie habitée du monde l'avaient divisé en climats (nous pensons exactement à Ibn Khaldoun) avec des limites et des frontières approximatives mais jamais réelles ni fixes. Quant à l'histoire de La Kahina, certaines théories ont pu affirmer, à la lumière des données historiques, qu'elle a gouverné pendant la 5^e expédition Arabe en Ifriqya, conformément à l'an 78 (697), où l'historien arabe Ibn Khaldoun y place la mort de La Kahina.

³ Après le meurtre d'Uqba Ibn Nafé (vers l'an 67-8) par le Chef berbère Koçeila (issu de la tribu des Awraba), le khalife Abdelmalek Ibn Merwan a désigné Zuhir Ibn Qays, le compagnon d'Uqba Ibn Nafé pour venger la mort de ce dernier. Zuhir à la tête d'une armée énorme a pris la route vers l'Ifriqya, pendant ce temps Koçeila été averti de son approche, et il avança avec ses troupes berbères vers l'ennemi. La rencontre fut atroce, et la perte fut immense et considérable des deux côtés et se termina par la mort de Koçeila à Mems. La Kahina se succéda après lui et gouverna les berbères avec force est devenue maîtresse de toute l'Ifriqya. Pendant sa domination, la kahina assura l'union des tribus qui avaient pour chef Koçeila, notamment les Awraba (l'actuel ouest Algérien) à celle des Djérawa (d'où vient la kahina, actuellement l'est de l'Algérie).

⁴ Tunisienne de naissance Gisèle HALIMI est une avocate et militante politique, féministe et aussi écrivaine, engagée très tôt dans la cause Algérienne pour laquelle elle militait avec la plume pour l'indépendance et la liberté de l'Algérie. Elle publie en 2006 chez les éditions Plon à Paris son œuvre phare intitulé *La Kahina*, réédité en 2007 et en 2017 chez les éditions Barzakh en Algérie, dans lequel elle retrace la vie de la reine berbère. Elle publia également *Djamila Boupacha* (1962), *La cause des femmes* (1974), *Le lait de l'oranger* (1988).

⁵ HALIMI, Gisèle, *La Kahina*, Paris, éd. Plon, 2006. Réédition Pocket 2009, 282 pages, Barzakh, 2017, Algérie, 260 pages.

Dihya, aussi connue sous le nom de Kahina, comme étant reine Africaine mais Juive.

En politique, la Kahina comme femme guerrière s'est introduite en littérature par certains écrivains algériens comme la figure représentative de leur cause, à l'exemple de Salim Bachi dans *La Kahéna*⁶ où il saisit d'une résonance politique et historique *La Kahéna*, une villa majestueuse bâtit par un colon appelé Louis Bergagna, qui vient de s'installer en Algérie vers les années 1900. Pour explorer dans son œuvre la quête de repères identitaires et de réappropriation du passé, Bachi donne à *La Kahéna* une teneur personnelle emblématique, où il met en jeu son propre rapport ambigu à ce personnage.

Le mythe peut offrir une entrée littéraire qui permet d'explorer et de questionner les notions d'identité et de passé collectif. En utilisant la Kahina comme symbole, Bachi explore les complexités de son propre héritage et sa relation ambivalente avec l'histoire de l'Algérie. Cette villa majestueuse devient alors un lieu chargé de significations, représentant à la fois la colonisation française et la résistance algérienne.

Dans la même lignée de pensée, Dallenbach avance que « *Le mythe offre au personnage-narrateur, outre une explication étiologique de sa condition, un modèle de comportement supra-historique qu'il peut actualiser immédiatement, par identification au héros mythique, dans son existence individuelle et concrète*⁷. » Goldenstein de sa part affirme qu'« *il n'existe pas de littérature hors d'une histoire qui conditionne son émergence et d'un système qui l'institue, la valorise, la transmet, et veille sur sa réception*⁸. »

À la suite de ces conceptions théoriques, il se trouve que l'intérêt de notre travail se propose d'interroger le statut hybride du personnage de la Kahina, à la fois figure féminine et historique, dont l'image est enrobée d'une aura mythique. Inscrit dans l'analyse de la réécriture de ce personnage

⁶ BACHI, Salim, *La Kahéna*, Paris, éd. Gallimard, 2003. Réédition Barzakh 2013, Blida (Algérie), 287 pages.

⁷ DALLENBACH, Lucien, *Le livre et ses miroirs dans l'œuvre romanesque de Michel Butor*, Paris, éd. Archive des lettres modernes, 1972, p. 20.

⁸ GOLDENSTEIN, J. B. Cité par Yamina BAHI, *L'écriture de la subversion dans l'œuvre littéraire de Kamel Daoud*, thèse de doctorat, Algérie, 2016, p. 123.

métamorphique, notre travail consiste également à analyser l'« écriture auto/réflexive et la transvalorisation du mythe de « la Kahina » chez Halimi Gisèle et Bachi Salim ».

Et dans le cadre de cette thèse, il est important de clarifier l'orthographe de la notion d'« auto-réflexivité » pour éviter sa confusion avec « autoréflexivité ». Cette dernière désigne alors un type d'écriture voire une théorie à part entière, qui met en lumière un personnage dit autoréflexif, un personnage écrivain engagé dans une réflexion sur l'écriture du roman en cours. Mais ce mot peut prendre une autre orthographe, la première notamment l'« auto-réflexivité », qui met l'accent sur la dualité entre le sujet et l'objet de la réflexion. Cette orthographe avec un trait d'union peut souligner à la fois l'idée que le personnage est également celui qui réfléchit et celui sur lequel il réfléchit, créant ainsi une boucle de réflexion. Il est donc crucial de distinguer clairement ces deux orthographes pour éviter toute confusion dans l'analyse de la réflexivité dans le roman.

En utilisant la graphie « auto-réflexivité », on insiste globalement sur le concept de réflexion de soi-même, en référence à un système ou à un processus qui se réfléchit lui-même. En revanche, l'« autoréflexivité », sans trait d'union, se réfère davantage à une caractéristique attribuée à un personnage fictif dans le domaine de la littérature, où ce personnage est conscient de son rôle d'Écrivain et réfléchit sur son propre processus d'Écriture.

Et pour notre analyse, nous avons opté pour l'orthographe auto/réflexive, comme pour formulation hybride qui cherche à rejoindre les nuances des deux graphies précédentes, et pour englober leur relation étroite. Nous essayons de capturer la richesse et la complexité de la relation entre l'auteur, le texte et le lecteur en utilisant cette graphie.

Et suite aux exigences de cet intitulé, nous avons pris la décision d'exclure le roman *La Kahina* de l'écrivain algérien Abd el Aziz Ferrah, vu qu'il ne répond pas à la thématique établie.

Pour ce qui est de la réécriture du personnage, elle offre précisément le cadre essentiel pour la renaissance du mythe et joue souvent un rôle central dans cette démarche. Car, raconter une époque historique lointaine en utilisant le présent, cela permettra au mythe d'être plus adaptable à notre époque. Cependant, il reste à analyser les moyens narratologiques qui permettent de recontextualiser le mythe à travers la réécriture du personnage. Il est pertinent d'aborder la notion d'écriture autoréflexive à ce stade.

En utilisant l'écriture autoréflexive, l'auteur interroge son propre processus de création, il parvient ainsi à truquer la distance temporelle entre lui et le personnage principal en insérant un personnage autoréflexif. Ce dernier est parfois déguisé en lecteur, qui décrit en détail ce processus d'écriture au sein de l'intrigue même du roman. Mais le plus souvent il adopte la posture d'un écrivain. Cet entrelacement réflexif de la fiction et de l'acte d'écrire permet à l'auteur de s'interroger sur son propre processus d'écriture et donne également au lecteur la clé pour décrypter le nouveau sens du mythe.

Bien que la transvalorisation, qui implique un bouleversement des valeurs établies, soit un phénomène important dans la littérature moderne, son rôle précis dans l'évolution du personnage vers l'autoréflexivité et la contribution de celle-ci dans l'exécution du processus de la mise en scène de la conscience de soi n'était pas clairement établi auparavant. Cette donnée remarquable nous a encouragée à s'intéresser à ce phénomène, en se demandant en quoi et/ou quel impact la remise en question de certaines valeurs liée à la personne de la Kahina par le biais de la transvalorisation, propulse-t-elle réellement le personnage autoréflexif vers une nouvelle, voire une meilleure compréhension de l'histoire de cette reine? Dans quelle mesure est-ce le cas ? L'écriture auto-réflexive, représente-elle une fin ou un moyen dans le processus de transvalorisation?

La problématique proposée cherchera à analyser et évaluer de manière critique et nuancée la relation entre la transvalorisation, la réécriture du personnage, et l'écriture autoréflexive, en s'appuyant sur des exemples spécifiques tirés de la littérature moderne. Elle visera ainsi à déterminer dans

quelle mesure et sous quelles conditions la transvalorisation conduit effectivement le personnage vers une réflexivité « fertile » et une haute connaissance de soi-même.

De ce questionnement découle les hypothèses suivantes :

- La remise en question des valeurs associées à la Kahina par la transvalorisation littéraire, propulserait le personnage vers une nouvelle compréhension de l'histoire ainsi que du mythe, uniquement lorsque cette réécriture s'accompagnait d'une auto/réflexivité constructive dans la trame narrative.
- Dans le processus de transvalorisation du mythe, l'écriture autoréflexive représenterait un moyen, et non une fin, seulement lorsque celle-ci projetait la figure de la Kahina dans un jeu de miroitement significatif.
- La transvalorisation en littérature permettrait une compréhension relative et évolutive de la Kahina si cette réinvention restait dépendante des enjeux idéologiques de chaque contexte historique et de chaque auteur.

Notre objectif sera donc d'analyser les mécanismes par lesquels des écrivains comme Gisèle Halimi et Salim Bachì arrivent à refléter les tensions identitaires qui les occupent. Pour répondre à la problématique déjà précisée, notre analyse s'appuiera majoritairement sur une démarche éclectique qui s'adosse aux approches : narratologique, mythocritique, et thématique.

D'abord l'approche thématique dans le sens de Mucchielli elle consiste « à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus plus concrets⁹ » ; en d'autres mots, l'analyse thématique consiste « à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des

⁹ MUCCHIELLI, Alex, dir., *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, éd, Armand Colin, 1996, p. 259.

*thèmes abordés dans un corpus*¹⁰. ». Dans cette analyse, cette approche nous aidera donc à identifier les motifs récurrents dans notre corpus, tels que la résistance, l'identité, la culture, l'égalité des sexes, et particulièrement la représentation de la femme, évidemment celle de la Kahina. Et de visualiser les différents archétypes qui lui s'en associés.

Dans le cas de Gisèle Halimi et Salim Bachi, l'approche mythocritique créée par Gilbert Durand nous aidera à justifier et à comprendre la raison de recourir au mythe pour explorer les enjeux thématiques contemporains liés directement à ce personnage. En utilisant des éléments symboliques et mythiques, ces auteurs transvalorisent le mythe de la Kahina, en recourant à « *l'utilisation du mythe comme structure profonde, comme assise compréhensive, de tout récit dramatique ou romanesque*¹¹. » pour le rendre respectivement pertinent à leur contexte culturel et social.

L'approche narratologique, ou la narratologie, est une discipline fondée sur l'analyse des récits narratifs. Développée par Gérard Genette dans les années 1980, cette étude s'inscrit essentiellement dans la continuité des études allemandes et anglo-saxonnes. Ses recherches, notamment dans son ouvrage majeur *La littérature au second degré*, palimpsestes, publié en 1982, ont permis à cette étude de gagner une grande visibilité en France.

Genette avait bien synthétisé les contributions antérieures et revitalisé l'analyse narratologique, tout en réalisant des avancées théoriques significatives dans le domaine de la narratologie. Dans notre thèse, nous avons repéré le concept de « transvalorisation » que G. Genette a prêté au philosophe allemand Nietzsche, pour décrire le processus du renversement et de substitution des valeurs par d'autres. Nous l'avons communément appliqué sur le personnage de la Kahina dans un cadre d'étude narratologique.

En se basant sur des ouvrages qui font revivre le personnage

¹⁰ PAILLE, P., MUCCHIELLI, A., *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, éd. Armand Colin (chap. 9), Paris, 2008, p. 162.

¹¹ DURAND, Gilbert, *Introduction à la mythologie, Mythes et sociétés*, Paris, éd. Albin Michel, 1996, p. 17.

légendaire de la Kahina¹² tel que *Histoire des Berbères* du grand historien Arabe Ibn-Khaldoun et des thèses qui sillonnaient entre plusieurs lectures de l'histoire de la fameuse reine des Berbères, nous préservons celle de ZERAOUI Nahla que nous considérons comme référence en elle-même du côté des ouvrages historiques dignes de mention dans ce travail. Tels que : *Le roman comme atelier, La scène de l'écriture dans les romans francophones contemporains* de Lise GAUVIN, *palimpsestes : la littérature au second degré* de Gérard GENETTE, *Métatextualité et Métafiction. Théorie et analyses* de Laurent LEPALUDIER (dir.), *L'Écrivain et ses doubles ; Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne* d'Éric Wessler et Luc Fraisse, et finalement l'ouvrage pivot de cette recherche : *L'assiette des fictions ; Enquêtes sur l'autoréflexivité romanesque* de : Jan Herman, Adrien Paschaud, Paul Pelckmans et François Rousset.

L'analyse que nous avons réalisée s'inscrit dans une approche comparative, ce qui nous a conduits à élargir le corpus d'étude au-delà des œuvres de Gisèle Halimi et Salim Bachi, pour établir quelques comparaisons et quelques différences que nous avons jugé utiles pour l'étude. En effet, notre plan suivra une logique pertinente. Scindé d'abord en trois chapitres, le premier s'intitule : « Champ conceptuel et aperçu historique de l'invasion Arabe. » Dans ce chapitre, nous replacerons ce personnage dans l'histoire pour saisir les éléments avérés de sa vie et l'origine du mythe. Puis nous verrons quels enjeux identitaires et mémoriels il cristallise pour le peuple berbère.

Le deuxième chapitre se concentrera sur les différentes historicités élaborées autour de la Kahina qui nous ont incitées à s'intéresser à des ouvrages venant des deux rives méditerranéennes, afin de voir le développement du processus de mythification présent dans les réécritures littéraires du personnage, qui mettent en lumière les différentes représentations

¹² Il convient de souligner que nous adopterons cette graphie pour parler généralement de la personne ou du personnage de la Kahina. Il est impératif que son nom soit systématiquement écrit avec une majuscule en début de mot.

En ce qui concerne les graphies faisant référence aux personnages des deux romans, nous préférons les écrire conformément à la manière dont les auteurs les ont présentés dans leurs œuvres respectives. Par conséquent, nous utiliserons l'italique pour les distinguer. Ainsi, nous aurons *La Kahina* pour l'un tel que représenté par Gisèle Halimi et *La Kahéna* pour celui tel que écrit par Salim Bachi.

et interprétations de la Kahina. Il s'intitulera communément : « La Kahina de l'Histoire à la littérature : lectures multiples. »

Nous avons constaté que ces réécritures littéraires reflètent également les préoccupations et les enjeux socio-politiques de l'époque de chaque auteur, offrant ainsi un regard critique sur la société contemporaine. De plus, elles permettent de remettre en question les stéréotypes et les clichés associés à la Kahina, révélant ainsi une figure complexe et puissante, bien loin des représentations simplistes.

Le troisième et dernier chapitre, entreprendra l'essentiel de tout le travail. Par cet intitulé : « La Kahina à l'heure des fictions contemporaines : la transvalorisation et l'écriture auto-réflexive comme enjeu de recreation », nous procéderons à une analyse détaillée des œuvres de Gisèle Halimi et Salim Bachi. Nous verrons la façon dont la Kahina devient un sujet transvalorisé, et comment l'écriture auto-réflexive déployée par les auteurs, recrée et réévalue ce mythe séculaire.

Notre conclusion visera à dégager les spécificités de ces réinventions littéraires du mythe au regard des contextes narratifs et historiques. L'écriture réflexive apparaît dès lors comme une composante essentielle permettant la transvalorisation dynamique et contextualisée du personnage mythique.

Cette architecture nous permettra d'appréhender dans leur globalité les dynamiques à l'œuvre dans le processus de mythification analysé.

CHAPITRE I

Champ conceptuel et aperçu historique de l'invasion Arabe

L'histoire est le témoignage des temps passés, la
lumière qui éclaire le présent, le guide du futur

Cicéron

Introduction

La Kahina, également connue sous le nom de Dihya, était une reine berbère du VII^e siècle, qui a mené une résistance contre l'expansion musulmane en Afrique du Nord. Bien que peu d'informations historiques fiables soient disponibles sur la vie de La Kahina, elle est devenue une figure importante dans l'histoire de l'Afrique du Nord et a été célébrée pour son courage et sa détermination. Cette femme immensément connue, continue d'inspirer par sa vie et ses combats historiques les chercheurs et les passionnés de l'histoire du monde entier.

Dans ce chapitre, nous tenterons d'explorer la vie et l'héritage de la Kahina, une figure historique importante de l'Afrique du Nord dont les preuves archéologiques découvertes dans ce territoire sont un témoignage tangible de son impact sur la région à l'époque. Nous allons examiner aussi le contexte historique de la région habitée par les Peuples Berbères (appelée communément la Berbérie), et le rôle de la Kahina dans la résistance aux invasions arabes au VII^e siècle. Nous fournirons également un aperçu des événements historiques clés qui ont façonné son époque, en examinant notamment l'histoire des Berbères et de la région de l'Afrique du Nord.

Nous allons nous concentrer particulièrement sur la région de l'Ifriqiya et les événements qui s'y sont déroulés. Pour comprendre l'histoire de cette région, nous allons nous appuyer sur une variété de sources historiques, y compris les travaux d'Ibn Khaldoun, un célèbre historien et philosophe tunisien du XIV^e siècle. Nous allons par la suite examiner certains épisodes de l'expédition islamique au Maghreb et quelques événements clés associés à la Kahina, tels que sa résistance contre les invasions arabes, sa gouvernance en tant que reine berbère et son influence sur la culture et la religion de la région.

En explorant le champ conceptuel et l'aperçu historique de la Kahina, nous espérons fournir une introduction complète et approfondie à cette figure historique emblématique, ainsi qu'aux événements historiques plus larges qui ont façonné son époque.

L'histoire de la Kahina, que l'on peut lire dans des livres, des romans ou encore à travers les traductions, la Kahina fait toujours le sujet d'une réalité historique. En effet, elle a apporté une grande contribution à la lecture de l'histoire du Maghreb, voyant sa riche participation dans la littérature, l'histoire et les arts.

L'élévation de la Kahina aux rangs de la royauté, ainsi que sa résistance pendant des siècles aux invasions étrangères a suscité l'intérêt des historiens et des romanciers, et toutes les versions élaborées autour d'elle, l'a présenté comme la figure féminine la plus concrètement débordante et recherchée dans l'histoire et la littérature nord-africaine. En plus de cette position, celle de guerrière l'avait accompagnée en raison des longues années de résistance qu'elle a menées, ainsi que ses précédents chefs guerriers, pour la liberté de son peuple face à la domination arabe qui a duré des années. Mais, la Kahina a finalement été vaincue et le Maghreb a connu après sa mort de profonds changements. Tous ses détails et plus, faisaient d'elle le symbole littéraire le plus enduring au fil du temps.

Son décès était sans doute l'heureux événement du VII^e siècle qui place l'histoire du Maghreb à la charnière de deux époques médiévales importantes ; d'abord la fin de l'indépendance berbère au Maghreb et aussi la prise de ce lieu comme le berceau de la civilisation musulmane qui s'est établie avec succès en Afrique. La Kahina devient un mythe à l'image du Maghreb et son image de femme rebelle sert d'un idéal pour concrétiser les pensées les plus diverses dans notre époque.

1.1. Ibn Khaldoun, la source de toutes les références :

Pour revenir à l'histoire de la Kahina, il faut d'abord dépasser la polémique qui s'est élevée au sujet de son existence, car l'emplacement de certains détails de sa vie entre mythe ou réalité aura toujours lieu suivant les nombreuses reprises de son histoire. Mais si nous voulons revenir vers la

source la plus fiable, nous devons se fier à celle d'Ibn Khaldoun¹³ un philosophe, penseur et historien arabe. Il est notamment le plus connu des historiens arabes et le premier qui a abordé dans son livre *Kitab al-ibar* (le livre des exemples instructifs) une histoire vaste et universelle, répartie en trois parties principales : Histoire des Arabes, Histoires des Berbères et Histoire des Dynasties Musulmanes en Afrique du Nord et en Andalousie. Ibn Khaldoun est un penseur sans égal, sa science et son esprit d'analyse en font un précurseur de l'histoire moderne. Abdesselam Cheddadi¹⁴ en réponse à la revue *Esprit*, souligne qu'Ibn Khaldoun « *a su être un observateur averti, attentif et perspicace à la logique implacable et au jugement sans complaisance*¹⁵. »

En tant que premier fondateur d'une sociologie complète, Ibn Khaldoun surpassa intellectuellement tous ses rivaux en termes de réflexion et de méthodologie. Et, compte tenu de l'apport scientifique d'autres disciplines, comme l'anthropologie, l'ethnologie, la linguistique, la géographie, et l'archéologie, il a réussi l'analyse qu'il a entreprise depuis la première partie de son fameux *Livre des exemples*¹⁶. Cette méthode fructueuse l'avait accompagnée comme une approche scientifique réussie dans toutes ses œuvres, élaborées avec un ton très agréable à lire. Cheddadi commente cette approche en disant ;

L'approche d'Ibn Khaldûn, parce qu'elle consiste à prendre la

¹³IBN KHALDOUN (1332-1406) est un historien, sociologue et philosophe arabe originaire de Tunisie. Il est considéré comme l'un des penseurs les plus influents du Moyen Âge et est connu pour ses travaux novateurs dans le domaine de l'historiographie. Il est surtout connu pour son *Moqaddima* (Prolégomènes), une étude exhaustive de l'histoire de la civilisation et de la dynamique des sociétés. Il y développe le concept de "asabiyya" (solidarité, esprit de corps, force sociale), qui, selon lui, est le facteur clé de l'essor et/ou de la chute des civilisations. Il a également apporté d'importantes contributions aux domaines de l'économie, des sciences politiques et de la sociologie. Son travail continue d'être étudié et traduit par les chercheurs jusqu'à aujourd'hui.

¹⁴ CHEDDADI, Abdesselam est le traducteur et l'éditeur de *Ibn Khaldûn, Le Livre des Exemples*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2002.

¹⁵CHEDDADI, Abdesselam, « Reconnaissances d'Ibn Khaldûn ». France, *Esprit*, n°. 11, (Novembre 2005). P. 06.

¹⁶ Le livre est composé de trois parties : la première partie est purement théorique et donnée en guise d'introduction à ce qu'il a appelé lui-même « science de la société et de la civilisation » *Al Moqaddima*, comme son nom l'indique est la théorie qui rendra praticable les sciences sociales. La deuxième et la troisième partie comprennent le côté pratique de la science, qui se sert essentiellement de l'Histoire où Ibn Khaldoun explique la formation des peuples et des dynasties, l'un porte sur l'Histoire des Arabes et l'autre porte sur l'Histoire des Berbères, brochés et reliés sous forme de plusieurs volumes.

société humaine dans toute son extension spatiale et sa profondeur temporelle, présente un caractère universel. Cette approche a une valeur en soi, quelle que soit par ailleurs la qualité des résultats qu'elle a atteints, dans la mesure où elle constitue le premier exemple d'une étude systématique et complète de la société humaine comme telle¹⁷.

Kitab Al'Ibar, communément appelé le Livre des exemples, est un ouvrage en trois volumes, le premier volume Al Moqaddima (les Prolégomènes) est la partie théorique, les deux parties restantes sont des volumes historiques. Le deuxième, intitulé Histoire des Arabes, et le troisième, intitulé Histoire des Berbères. Mais, à travers le temps, Al Moqaddima a eu un intérêt particulier et a été par la suite traité séparément des deux derniers volumes.

Cheddadi explique que la progression historique exposée par Ibn Khaldoun sur la civilisation, l'Histoire et le pouvoir politique repose essentiellement sur le phénomène cyclique des civilisations rurales par rapport aux civilisations urbaines¹⁸. L'esprit de corps (travail en équipe), vu comme vecteur coopératif au sein d'une même culture, gagne d'une focalisation totale dans cette théorie, cela conduit, d'après lui, à la création des nations et des cultures au fil du temps. Ce mécanisme théorique Ibn Khaldoun l'avait décrit par l'expression de « *l'histoire vue de l'intérieur*¹⁹. »

Aux yeux de Cheddadi, Ibn Khaldoun utilise ce principe théorique de l'« *histoire-récit*²⁰ » pour l'appliquer ensuite sur les deux autres volumes de son ouvrage. Ayant été l'inventeur sans précédent, Cheddadi félicite la créativité d'Ibn Khaldoun et déclare que ; « *Lire Ibn Khaldûn aujourd'hui, c'est prendre la mesure d'une pensée non européenne majeure et inviter à des approches comparatives afin de contrer l'idée d'un fossé entre les cultures et*

¹⁷ CHEDDADI, Abdesselam, op. cit., p 06.

¹⁸ MEDJAHED, Milouda, « La retraduction critique et sa contribution à l'amélioration de la qualité des traductions, exemple des retraductions d'Al Muqaddima d'Ibn Khaldoun. », Montréal, *Belas Infîéis*, v. 3, n. 1, 2014, p. 105-119.

¹⁹ IBN KHALDUN, Quatrième de la couverture, 2002.

²⁰ *Ibid.*

*les pensées qui les portent*²¹. »

Théorie sociale et théorie historique vont de pair chez Ibn Khaldoun et son travail en tant qu'historien a pratiquement élargi l'historiographie arabe traditionnelle et a formé une nouvelle idée en soi. Cheddadi témoigne qu' ;

Ibn Khaldûn est l'auteur d'une théorie de l'histoire originale, qui se distingue de l'historiographie arabe traditionnelle tout en la prolongeant d'une certaine manière, et qui, par-delà celle-ci, retrouve et développe l'esprit de l'historiographie grecque tel qu'il apparaît chez un Thucydide ou un Polybe. La théorie de la société et la théorie de l'histoire se complètent chez Ibn Khaldûn, car la compréhension de l'une passe par la compréhension de l'autre²².

En créant une matière propre aux sciences sociales et aux civilisations antiques, Ibn Khaldoun lui-même a considéré son projet comme un acte de formation d'une « *science de la société et de la civilisation*²³ », en comparant sa philosophie avec celle de Hegel ou de Marx, l'éditeur a appuyé sa comparaison selon l'évolution de l'histoire humaine.

La philosophie de l'histoire d'Ibn Khaldûn tient la comparaison avec celles de Hegel ou de Marx. Appuyée sur une connaissance historique solide, elle propose un schéma d'évolution de l'histoire humaine moins sophistiqué que ceux de ces deux penseurs européens, mais moins idéologique et plus proche du cours réel de l'histoire tel que nous pouvons l'appréhender aujourd'hui²⁴.

Dans cette partie, nous allons nous intéresser au troisième volume parlant de l'Histoire des Berbères. Cet ouvrage est une représentation dédiée intégralement à l'étude de la formation des peuples, familles, tribus, et dynasties au nord d'Afrique. Ces ouvrages à base descriptive ont été l'objet de maintes traductions françaises. La première fut celle du baron de Slane, une traduction complète du livre des exemples en français effectuée entre 1840 et 1863. Il s'agissait du premier volume d'Al Moqaddima (les prolégomènes). Et la deuxième traduction était celle de Vincent Monteil en 1967 et enfin celle de

²¹ CHEDDADI, Abdesselam, *op. cit.*, p. 06.

²² *Ibid.*, p. 02.

²³ *Ibid.*, p. 06.

²⁴ *Ibid.*

Abdeslam Cheddadi en 2002, traduction publiée chez les éditions Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade ». *Al Moqaddima* a été traduite aussi en d'autres langues comme le Turc²⁵ par Sahib et Jevder, l'Anglais par Franz Rosenthal en 1958, le portugais par José Khoury, et en japonais dans la même année²⁶.

Cependant, Cheddadi conclut que ces traductions sont une bonne introduction aux œuvres d'Ibn Khaldoun, mais il estime qu'elles n'ont pas réussi à transmettre toute l'essence et la profondeur de son œuvre.

1.1.1. Se perdre en traduction : pourquoi l'histoire réelle nous échappe ?

Il semble aller de soi que la traduction comme domaine qui tâche à redire en d'autres langues les mêmes propos doit obligatoirement obéir à un processus cognitif compté fiable. Il y a là un aspect fondamental que la traduction doit illustrer, celui de la vraisemblance et de l'authenticité, et surtout la cohérence des contextes.

Les ouvrages d'Ibn Khaldoun connaissent une relative instabilité avec les traductions. La difficulté de leur traduction est due principalement à la culture qu'ils véhiculent, en plus de la sagesse et la philosophie considérées comme étant originales et dépourvues de toute idéologie, chose sur laquelle les traducteurs ont pu miser, pour divulguer leur propre idéologie.

En revenant sur la fameuse traduction de W. De Slane, bien qu'elle s'avère compétente, voire même brillante, mais elle est relative à l'expérience personnelle du traducteur, cela donne lieu à d'innombrables manipulations où les interprétations imaginaires sont aussi inévitables. Les raisons derrière cette traduction, affirme Yves Lacoste²⁷, étaient la recréation de ces ouvrages afin

²⁵ VIGUERA MOLINS, Maria. *Ibn Khaldoun et l'orientalisme*, Varios, *Ibn khaldoun : La Méditerranée au XIVe siècle*. Séville, éd. Fundación El legado andalusí, 2006. p. 131.

²⁶ CHEDDADI, Abdeslam. *Actualité d'Ibn Khaldûn : conférences et entretiens*. Témara, éd. Maison des arts, des sciences et des lettres, 2006. p. 01.

²⁷ LE TOURNEAU, Roger. YVES, Lacoste., « Ibn Khaldoun. Naissance de l'histoire. », *Passé du tiers-monde*. In: *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°2, 1966. p. 09. Disponible sur : www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1966_num_2_1_942. Consulté le : 21/12/2022.

qu'ils soient destinés à servir un intérêt colonialiste.

Pour porter raison à son projet colonial, De Slane ira jusqu'à s'accorder le droit d'apporter des changements et des modifications selon le cas, pour rendre compréhensible et acceptable les raisons de la colonisation française. Les trois ouvrages les plus touchés par ce type de traitement sont ceux de l'Histoire des berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale, cette œuvre fournit l'information générale sur les Berbères, habitants d'Afrique du Nord. Les extraits modifiés sont facilement repérables vu qu'ils sont introduits par des propos personnels du traducteur. Et la modification ne touche principalement que des données sensibles qui n'acceptent, d'après nous, aucun changement, étant donné que modifier et altérer vaut tout simplement le fait de traduire.

Dans certaines traductions nous trouvons méticuleusement reproduit ; la formation de certaines tribus, leurs rites et coutumes, leur existence (les territoires qu'ils occupèrent et surtout les raisons de leurs mobilités d'une région à une autre). Mais plus particulièrement, leur descendance qui était le sujet d'une falsification partielle. Ces modifications servent de motifs pour justifier la présence coloniale aux pays Africains.

Nous citons à titre d'exemple l'extrait donné sous forme d'appendice. Celle d'An-Nuwayri (n° II) avec comme titre : La conquête de l'Afrique septentrionale par les musulmans et l'histoire de ce pays sous les émirs arabes. Le traducteur annonce explicitement que ;

Malgré certains défauts et erreurs qu'un peu de réflexion l'aurait empêché de commettre. Dans le premier chapitre surtout, il [An-Nuwayri] a inséré un récit fait par un soi-disant témoin oculaire de la conquête et qui n'est en réalité qu'un roman, ainsi que je crois l'avoir démontré dans la lettre de M. Hase ; par respect pour la vérité de l'histoire j'aurais dû le supprimer, mais, voyant que b. Khaldûn avait admis comme vrais les faits qui s'y trouvent racontés, j'ai cru devoir le conserver. Cette traduction a été faite sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, n° 702, 702 A et 638.

(Voyez le journal asiatique de février 1841)²⁸.

Cette tentative éclaire l'acte traductif autant que la seule considération de sa dimension idéologique, qui encode un processus de subjectivation, dont nous allons éviter soigneusement au long de notre référencement. Malgré les différentes versions du livre, celle en Arabe reste « *la plus exacte, la plus complète et la mieux ordonnée que l'on possède*²⁹ ».

Ce qui nous pousse à ne pas se fier complètement à la traduction de W. De Slane c'est l'incompatibilité de certains détails avec l'œuvre originale. Cette aptitude d'être trop ambitieux dans son projet, conduit le traducteur à prendre plus de liberté avec le texte d'origine dans le but de faire apparaître les lacunes et les imperfections de l'auteur original, même si cet auteur s'avère le fameux Ibn Khaldoun. De Slane affirme que son projet consiste à « *rectifier les erreurs de l'auteur, d'éclaircir les passages qui offrent quelque obscurité, de fournir des notions qui conduisent à la parfaite intelligence du récit et de donner les indications nécessaires pour faire bien comprendre le plan de l'ouvrage*³⁰. »

Mais ce travail n'ira pas sans examen. Monteil considère que la traduction de De Slane comme « *pompeuse et infidèle — constamment en "liberté grande" avec le texte —, ne correspond[ant] plus aux normes*³¹. »

De son côté, Monteil appuie les propos de Ahmed Taleb Ibrahim sur l'universalité et la pertinence de l'œuvre d'Ibn Khaldoun en déclarant qu' : « *il s'agit incontestablement d'un chef-d'œuvre de la littérature universelle et son auteur qui a vécu au XIVe siècle, est sans nul doute le premier sociologue et penseur politique des temps modernes*³². »

Lors de sa rencontre avec la revue Esprit, le traducteur marocain a

²⁸ IBN KHALDUN. *Histoire Des Berbères Et Des Dynasties Musulmanes De L'Afrique Septentrionale. Tome I: Des Arabes Mostadjem Aux Princes Aghlebides*. Trad. De Slane, éd. Berti, 1956, p. 343.

²⁹ CHEDDADI, Abdeslam. *Ibn Khaldûn revisité*. 1^o éd. Casablanca, éd. Toubkal, 1999, p. 96.

³⁰ DE SLANE, *op. cit.*, Introduction, p. I.

³¹ *Ibn Khaldûn. Discours sur l'histoire universelle (al-Muqaddima)*. Trad. par Vincent Monteil. 3rd éd. Paris, éd. Sindbad, 1997, Préface.

³² *Ibid.*

exprimé son admiration et sa fascination pour la précision et l'exactitude linguistique et scientifique du savant arabe Ibn Khaldoun, déclarant :

Quand j'ai fait ma classe de philosophie, en 1962, on n'étudiait pas Ibn Khaldûn, ni d'ailleurs aucun philosophe arabe ou musulman. En dehors des études au lycée, je m'étais intéressé à Hegel, à Marx, à Freud, à Bergson, à Sartre, mais j'ignorais tout d'Ibn Khaldûn. À cette époque, son renom n'avait pas encore atteint les élèves des lycées, et aucune partie de son œuvre n'était enseignée. Ce ne fut qu'une dizaine d'années plus tard, après avoir terminé mes études de philosophie en France que, à l'occasion d'un travail de recherche sur l'éducation dans le monde musulman que je venais de commencer, je fis connaissance pour la première fois avec l'œuvre d'Ibn Khaldûn. Je lus, dans la Muqaddima, les divers chapitres qui traitent des sciences et de l'enseignement dans les sociétés islamiques médiévales, et je fus fasciné par l'ampleur et la pertinence de l'information, la qualité de l'analyse et de la réflexion³³.

Quoique les traductions des œuvres d'Ibn Khaldoun étaient importantes pour la compréhension de son travail et de ses idées dans le monde occidental, mais elles comprennent parfois des altérations du sens initial de l'œuvre ce qui peut amener une modification subtile de sa signification et donc à un changement de sens.

Tout en permettant à un public plus large de découvrir et de toucher la beauté d'une œuvre provenant d'une autre langue, la traduction en contrepartie, encourage, à son insu, l'appréciation de l'œuvre originale. Les traductions peuvent également offrir une nouvelle perspective sur l'œuvre, en permettant aux lecteurs d'apercevoir clairement les nuances culturelles, les expressions idiomatiques et les références qui peuvent être perdues dans la traduction. Le traducteur insère ses propres idées, ce qui dote l'œuvre originale d'une idéologie naïve. Cela porte une attention favorable à l'égard de la science de l'écrivain original, et aide à maintenir la vie de ces œuvres, en les préservant pour les générations futures. Le cas des livres du grand historien Ibn Khaldoun.

Dans ce travail, nous allons donc reprendre la traduction de W. De

³³ CHEDDADI, Abdesselam, *op. cit.*, p. 02.

Slane, tout en revenant vers la source arabe jugée fiable et originale d'Ibn Khaldoun, d'abord pour vérifier l'information traduite (en cas où elle n'est pas introduite, comme l'exige la coutume des traducteurs, par des propos qui recouvrent les endroits où les modifications ont été apportées), ainsi pour éviter l'égarement du sens compte tenu des différences culturelles, des nuances linguistiques, et des expressions mal formées, ou jugées subjectives du traducteur.

1.1.2. L'Ifriqiya où le théâtre de l'action

Le nom de l'Ifriqiya est serré par un lien étroitement historique aux peuples dispersés géographiquement au nord de l'Afrique. Il y a là un lien historique direct avec les peuples qui vivent dans cette région et l'histoire des conquêtes islamiques. De plus, les guerres du Moyen-âge étaient considérées comme des marqueurs caractéristiques de l'histoire de l'islam. Ancrée dans ce contexte, la Kahina en tant que figure historique illustre par ses faits et ses gestes l'histoire des berbères aux temps médiévaux. Elle est impliquée dans ces guerres pendant de nombreuses années, et poursuit ses ambitions depuis l'Ifriqiya, le lieu qu'elle a pris comme théâtre pour ses actions.

Sur l'origine de la race berbère et son existence dans cet air géographique, l'historien et analyste E. MERCIER souligne que ;

L'incertitude la plus grande règne sur les temps primitifs de l'histoire de la Berbérie. Le nom de l'Afrique est à peine prononcé dans la Bible, et si, dans les récits légendaires tels que ceux d'Homère, la notion de ce pays se trouve plusieurs fois répétée, les détails qui l'accompagnent sont trop vagues pour que l'histoire positive puisse s'en servir.³⁴

Comme hypothèse sur la formation des races en Afrique septentrionale, il admet qu' « *un peuple véritablement autochtone que l'on peut appeler chamitique, s'est adjoint un double élément arian (blond) et sémitique (brun), dont le mélange intime a formé la race berbère, déjà constituée bien avant les*

³⁴ MERCIER, Ernest, *Histoire De L'Afrique Septentrionale Depuis Les Temps Les Plus Reculés Jusqu'À La Conquête Française*, Paris, Ernest Leroux éditeur, PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, 1888, p. 01.

*temps historiques*³⁵. »

Enfin, l'historien arabe Ibn-Khaldoun, après un examen particulier de cette question, il conclut son analyse par la déclaration suivante :

Les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé ; leur aïeul se nommait Mazir' ; ils avaient pour frères les Gergéséens et étaient parents des Philistins. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Galout). Il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres, etc. Vers ce temps-là, les Berbères passèrent en Afrique³⁶.

Sur l'origine du nom Amazigh, nous pouvons s'appuyer sur l'explication de Gabriel Camp qui le définit comme suit :

Il s'agit de la racine MZG ou MZK qui se retrouve aussi bien dans les noms des Mazices de l'époque romaine que chez les Maxyyes d'Hérodote, les Mazyes d'Hécatee et les Meshwesh des inscriptions égyptiennes. Les Imushagh (Imouchar de l'ouest de Fezzan, les Imazighen de l'Aïr, les Imazighen de l'Aurès, du Rif et du Haut-Atlas conservent ce nom, et le tamasek (tamachek) est la langue des Touareg, qui se nomment eux-mêmes Imuhagh. Cependant ni les Kabyles ni les Chaouias (Aurès) connaissent actuellement ce nom. Il est certain qu'en Afrique du Nord cet ethnique a eu une extension considérable à l'époque antique ; les inscriptions et textes donnent les formes suivantes, dont l'orthographe n'est pas toujours sûr : Mazyces, Maxyyes, Mazices, Madices, Mazicei, Mazacenses, Mazazenes³⁷.

À cette liste non exhaustive de racines, l'auteur ajoute quelques autres acceptions du nom Amazigh en le renvoyant à la traduction de S. Gsell et celle de T. Sarnelli ;

L'origine du nom Amazigh (pluriel : imazighen) a suscité, comme tout ce qui est berbère, quelques controverses. Traditionnellement, on voit dans ce qualificatif le sens "noble", "libre", un équivalent du terme "franc" dont se paraient les Germains qui donnèrent leur nom à notre peuple. Cette traduction avait été accréditée par S. Gsell, qui

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p. XXII.

³⁷ CAPMS, Gabriel, *LES BERBERES. Mémoire et identité*, Algérie, éd. Barzakh, 2007, p. 98.

s'appuyait sur un texte de Jean-Léon l'Africain qui traduisait ainsi le nom des Mazices. Une autre tentative, celle de T. Sarnelli, rattache ce nom à une racine ZWG : être rouge. Si cette racine permet d'expliquer le nom des Zaukes qui habitait la Tunisie à une très haute antiquité, puisqu'ils sont cités par Hérodote, et celui des Izaggaren du Hoggar, il est impossible, selon K. G. Prasse, d'opérer le rapprochement entre cette racine et le nom des Imazighen, cela pour des raisons tant phonétiques que morphologiques³⁸.

Après avoir converti à l'islam tous les berbères, les Arabes ont accompli des divisions géographiques, et donnèrent à ce lointain perfide le nom de Maghreb³⁹ ;

Les Arabes, arrivant d'Orient au VIIe siècle, donnèrent, ainsi que nous l'avons dit, à l'Afrique le nom générique de Mag'reb, qui s'étendit même à l'Espagne musulmane. Mais, dans la pratique, une désignation ne pouvait demeurer aussi vague, et les conquérants divisèrent le pays comme suit : Pays de Barka, la Cyrénaïque (moins la Marmarique). Ifrikiya, la Tunisie proprement dite, à laquelle on a ajouté la Tripolitaine à l'est, et la province de Constantine, jusqu'au méridien de Bougie, à l'ouest. El-Mag'reb el-Aouçot (ou Mag'reb central), depuis le méridien de Bougie jusqu'à la rivière Moulouïa. El-Mag'reb-el-Akça (ou Mag'reb extrême). Tout le reste de l'Afrique, jusqu'à l'Océan à l'ouest et à l'Ouad-Derâa au sud. Sahara, toute la région désertique⁴⁰.

Ce peuple qui s'étend sur une région très vaste, et qui se subdivise en plusieurs grandes familles et dynasties, s'était unit sur une seule appellation ; « *Là où les anciens n'avaient vu qu'une série de peuplades indigènes, sans lien entre elles, les Arabes ont reconnu un peuple, une même race qui a couvert tout le nord de l'Afrique. Ils lui ont donné le nom de Berbère*⁴¹ ».

Pour délimiter l'aire géographique sur laquelle s'étend la Berbérie, René Basset explique en détails les limites de cette étendue ;

La partie septentrionale de la Berbérie se rapproche en deux endroits

³⁸ *Ibid.*, p. 98-99.

³⁹ Le mot « Maghreb » désigne « l'ouest », ou encore « l'occident ». La transcription en arabe du terme « Maghreb » est également associée à la notion de « coucher du soleil ». Le terme mentionné est également utilisé en arabe pour désigner le pays du Maroc.

⁴⁰ MERCIER, Ernest, *op. cit.*, p. XIX-XX.

⁴¹ *Ibid.*

de l'Europe. C'est, au nord-est de la Tunisie, la Sicile, distante de cent cinquante kilomètres environ, et, à l'ouest, l'Espagne, séparée de la pointe du Mag'reb par le détroit de Gibraltar. Cette partie de l'Afrique offre, du reste, beaucoup d'analogie avec les dites régions européennes, tant sous le rapport de l'aspect et des productions que sous celui du climat⁴².

1.1.3. L'autochtonie berbère au Maghreb

L'enracinement territorial des Berbères au fil du temps a donné une dimension mythique à leur rapport à la terre. Selon René Lemieux, « l'«autochtonie» dit une relation première, originelle, au territoire⁴³. » S'agissant donc de l'image de l'attachement au territoire en lien avec le sentiment de l'appartenance. Gabriel Camps explique que le peuplement berbère habitait « *une vaste région actuellement pincée entre le désert et la méditerranée*⁴⁴. » et en précisant l'air géographique de la Berbérie il fait remarquer qu'ils sont « *connus dès le temps des pharaons égyptiens, les berbères ont occupé un immense territoire, de la méditerranée au sud du Niger, de l'Atlantique au voisinage du Nil*⁴⁵. »

Le spécialiste a distingué particulièrement ces peuples à partir de leur culture, leur langue et leur traditions ;

Les millénaires ont passé, et malgré les vicissitudes d'une histoire particulièrement mouvementée, des groupes de populations berbères subsistent de nos jours dans une douzaine de pays africains, coupés les uns des autres mais fidèles pour la plupart à leur culture, à leur langue et à leur traditions⁴⁶.

L'autochtonie peut se traduire aussi par le sentiment et l'affection qu'éprouvent les peuples en attachement à leur territoire. Les berbères de leur part, bien qu'ils sont épris par l'attachement à la terre mais ils s'identifient le plus par leur langue et par leur descendance, et que l'antécédent dans

⁴² *Ibid.*, p. X.

⁴³ LEMIEUX, René. « Introduction au dossier "Traduction et autochtonie au Canada" », éd. Tahir, Septembre 2016, p. 1-5.

⁴⁴ CAPMS, Gabriel, *op. cit.*, p. 52.

⁴⁵ CAPMS, Gabriel, La quatrième de couverture, 2007.

⁴⁶ *Ibid.*

l'occupation d'un territoire n'est pas une valeur dominante, car les contingences à valeur sociale et identitaire peuvent avoir la primauté. En prenant en compte ces données anthropologiques, Camps souligne que « *Ce qui permet aujourd'hui encore de mentionner des groupes berbères dans le quart nord-ouest de l'Afrique est d'autre qualité, culturelle plus que physique. Parmi ces données culturelles, la principale demeure la langue*⁴⁷. »

Du côté des historiens arabes, nous pouvons se fier à un texte de l'écrivain et historien Aïssa Alhasan, qui retrace brièvement plusieurs points de vue, commençant par la signification du mot berbère : « *Par Berbères, il entend le groupe qui s'est installé il y a longtemps en Afrique du Nord dans le pays s'étendant de la Cyrénaïque à l'est jusqu'à l'océan Atlantique à l'ouest, et cette région était appelée Maghreb dans un sens global*⁴⁸. »

L'écrivain nous renseigne même sur la l'origine de l'appellation "berbère", il dit :

Quant à l'appellation berbère, avec laquelle ils étaient connus, les historiens se sont accordés sur son interprétation :

1- Al-Sallawi attribue le mot berbère à Bar bin Qais.

2- Et Ibn Khaldoun réfère le mot à ce qu'Ifriqi bin Saifi, l'un des rois Tabab'a, a dit quand il a entendu leurs paroles : Comme vous êtes barbare !, alors ils ont été appelés Berbères.

3- Le mot berbère est tiré du mot Berbards, qui signifie le pays qui rejette la civilisation romaine⁴⁹.

De leur mode de vie et de la façon de gagner leur vie, il affirme d'abord qu'ils vivaient en groupes et ;

Certains d'entre eux vivaient à l'intérieur des villes, et ont côtoyé ceux qui occupaient le pays comme les Romains, les Vandales et autres. La majorité vivaient sous forme de tribus et de groupes, et ont pris pour résidence les plaines et les montagnes de la région. Et

⁴⁷ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁸ AL-HASSAN, Issa, Encyclopédie des civilisations, p. 126. [Notre traduction].

⁴⁹ *Ibid.* [Notre traduction].

celui qui cherche dans les premières racines du peuple berbère et dans sa patrie d'origine, trouvera une grande différence dans les paroles des historiens. Ibn Al-Hazm a dit : Ils sont du reste les fils de Ham fils du prophète Noé que la paix soit sur lui. Et parmi eux, il y avait des sectes qu'ils se sont attribuées au Yémen. Ibn Khaldun quant à lui, affirme qu'ils sont originaires du Palestine, ainsi que Khordadheba qui souligne que leur première patrie était le Palestine. En discutant diverses opinions à ce sujet, nous pouvons conclure que la génération berbère comme pleins d'autres générations, ont peuplé la terre et ont erré à la recherche de moyens et de subsistance pour vivre, puis elle finit par se retrouver au Maghreb, où elle s'est reproduit et multiplia⁵⁰.

Issa Al-Hasan reprend sommairement les affirmations générales des généalogistes arabes qui divisaient les Berbères en deux grandes branches et chacune d'elles regroupe plusieurs tribus. Cette division avait pour source principale la classification d'ibn Khaldoun. Il note que ;

Quant aux peuples de cette montagne et de leur descendance, les généalogistes s'accordent à dire qu'il s'agit de deux grandes classes : Branès et Madghis. Ils sont tous les deux fils de Berr, et les historiens se sont opposés dans l'explication de la division des Berbères en ces deux sections, et peut-être cette division les historiens la justifie par le fait que les tribus Maures sont d'origine des nomades. Ils habitaient les palmiers qui s'étendaient de Ghadamès à Souss Al-Aqsa, et ils sont donc nombreux à habiter les villages et le désert. Quant aux tribus Brannes, elles sont connues par la caractéristique de la civilisation, car la majorité d'entre elles se sont répandues dans les plaines qui entourent la côte, ainsi que dans les zones montagneuses qui s'étendent à travers le Maghreb. Quant aux tribus les plus célèbres, elles sont : Zwagha, Zwada, Louwata, Mezzata et Tefoucha. Et Mefila, Zenata, Metghara, et d'autres. Les plus célèbres des tribus Brannes sont Al-Mesamda, Ghomara, ouriya, Ketama, Sanhaja, et d'autres. Ibn Khaldun a fait référence à leur vie, car ils vivent dans des maisons bâties en pierres ou en boue, et certains d'entre eux travaillent au pâturage et d'autres à l'agriculture⁵¹.

À la question de savoir si les peuples berbères ont été meilleurs avant ou après leur islam, l'écrivain nous répond qu' ;

⁵⁰ *Ibid.* [Notre traduction].

⁵¹ *Ibid.*, p.127.

Au septième siècle, n'ayant pas encore profité de la civilisation arabe, les Berbères étaient, en maints endroits, fort sauvages, mais leurs qualités ne devaient pas tarder à se développer et c'est avec raison qu'Ibn-Khaldoun a pu dire d'eux : « Les Berbères ont toujours été un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux ; un vrai peuple comme tant d'autres, dans ce monde, tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les Romains... » « On a vu, des Berbères, des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables — ajoute-t-il — qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette nation⁵².

Alors en peuple conservateur de rites pratiquement étrangers, les berbères inspirent encore de bonnes vertus et des valeurs humaines correctes. Issa Al-Hassan un écrivain arabe a pu énumérer, dans son Encyclopédie des civilisations, quelques bonnes manières des Berbères, il dit qu' ;

Ils se sont élevés sur de bonnes vertus humaines telles que : protéger le voisin, soigner la dignité, l'accomplissement par la parole et l'action, tenir la promesse, la patience aux mauvais temps, avoir pitié des pauvres, honorer l'adulte, respecter les gens de savoir, et bien recevoir l'invité, ...etc.⁵³.

Quant à la mobilité et la dispersion des Berbères dans la sphère septentrionale, elle peut être expliquée par plusieurs facteurs historiques, géographiques, politiques, économiques et militaires. La géographie accidentée de la région, avec ses montagnes et ses vallées, a également joué un rôle dans la dispersion de la population Berbère, car certains groupes se sont installés dans des zones protégées pour échapper aux invasions et aux conflits.

De plus, la tradition nomade de certaines tribus Berbères a également contribué à leur mobilité et à leur dispersion. Gabriel Camps explique à ce propos que :

Pour les historiens du Moyen-âge il n'y a plus de peuple mais de grandes familles patriarcales. Par l'existence reconnue ou affirmée d'un ancêtre commun, clans, fractions, tribus se savent ou se disent parents. Cette conception lignagère, ne repose évidemment sur aucune base territoriale, aussi des groupes prétendants descendre

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

d'un même ancêtre dont il porte le nom peuvent se situer à des milliers de kilomètres de distance. Les Sanhadja, fils de Branès, peuvent occuper la Grande Kabylie, le Hoggar, le voisinage du Sénégal (qui leur doit son nom) et avoir, de ce fait, des genres de vie fort différents⁵⁴.

Cette attitude d'inclure des détails sur l'ascension et remonter jusqu'à un ancêtre éponyme c'était comme un héritage culturel et littéraire chez les historiens et les écrivains arabes. Al-Mutanabbi et Al-Ma'arri, et bien d'autres poètes ont écrit des poèmes qui célèbrent leurs ancêtres ainsi que les familles nobles et les tribus, en détaillant leur généalogie et leur histoire. Les écrivains arabes ont également utilisé la généalogie pour explorer les thèmes de l'identité, de la dignité et de la justice sociale. Gabriel Camps de sa part affirme que ;

Les historiens arabes se révèlent en premier lieu des généalogistes. Ce qui fait l'objet de leur recherche et les délices de la rédaction, c'est l'établissement, de proche en proche, de filiation de plus en plus éloigné dans le temps jusqu'à un ancêtre éponyme⁵⁵.

Enfin, la présence des peuples Berbères dans la région du Maghreb remonte aux temps anciens, et ils se sont estimés d'y être présents depuis environ 5000 ans. Au cours des siècles, les Berbères ont été influencés par différents peuples et cultures, ils côtoient les Phéniciens, les Vandales, les Romains, les Arabes et les Francs, mais ils ont réussi à conserver leur identité culturelle distincte à travers leur langue, leurs coutumes et leurs traditions. En dépit des défis auxquels ils font face, les Berbères continuent de préserver leurs traditions ancestrales et de célébrer leur héritage culturel. L'autochtonie berbère au Maghreb n'est donc qu'un symbole de la résistance et de la persistance de cette culture millénaire dans la région.

1.1.4. Caractéristiques de l'homme berbère archaïque (Diversité ethnique, religieuse et culturelle)

Au sein de la grande diversité des races humaines dans le monde, les

⁵⁴ CAPMS, Gabriel, *op., cit.*, p. 128.

⁵⁵ *Ibid.*

berbères continuent d'exister comme la race africaine la plus ancienne dans cette région. En raison de leur riche histoire, de leur culture unique et de leur identité ethnique distincte qui remonte à des milliers d'années, les berbères sont réputés comme peuple protecteur et défenseur de ses valeurs ancestrales. La communauté berbère ;

A persisté avec son type spécial de race africaine, type bien connu en Égypte dans les temps anciens, et que l'on retrouve encore maintenant dans toute l'Afrique septentrionale. Sans vouloir discuter la question de l'unité ou de la pluralité de la famille humaine, il est certain qu'à une époque très reculée, la race libyenne ou berbère s'est trouvée formée et a occupé l'aire qui lui est propre, toute l'Afrique du nord⁵⁶.

Des cultures étrangères apportées dans la région Septentrionale au fil des siècles l'ont enrichie d'une large diversité ethnique et linguistique. De plus, ces groupes ont connu une variété de croyances et de traditions ainsi qu'une diversité religieuse (islamiques, juives, chrétienne et d'autres) compte tenu des raisons qui incluent la tolérance religieuse parmi lesquelles la similarité de certaines pratiques et croyances qui les encouragent à coexister pacifiquement.

Il semble au contraire qu'il s'agisse du dieu berbère dans une inscription latine d'Aumale, de l'an 207 de l'ère de la province, où il est parlé des cérémonies en l'honneur du Tonnant Porteur de cornes et d'une Panthea qui lui serait adjointe, qui serait vénérée sur les bords libyens et maures et qui siègerait entre Jupiter, Hammon et Dis (C. I. L., VIII, 9018). Les Guanches de Palma vénéraient aussi le soleil et lui donnaient le nom de Magec, et aussi celui d'Aman qui paraît avoir signifié « Seigneur » ; en touareg aoulimmiden, Amanaia le sens de « Dieu ». Au dire de Macrobe (Saturnales, I. I, ch. 21), ces Libyens adoraient le soleil couchant qui était figuré par Hammon (Amen) : on le représentait avec des cornes de bélier dans lesquelles résidait sa principale force, comme celle du soleil dans ses rayons. Dans le discours de S. Athanase contre les Gentils (§ 14), il est dit que, chez les Libyens, la brebis se nommait amen et qu'elle était vénérée comme une divinité. On a du reste, et avec toute apparence de raison, émis l'opinion qu'Ammon (Hammon,

⁵⁶ MERCIER, Ernest, *op., cit.*, p. XIX-XX.

Amen) : était un dieu d'origine berbère⁵⁷.

Ibn Khaldoun explique que cette plasticité s'est produite en raison de la tolérance et la flexibilité des principes de ces religions ainsi que l'ordre politico-économique établi entre ces peuples, mais bien avant l'islamisation de la région. En se basant sur les précisions d'Ibn Khaldoun, René Basset précise que ;

Les écrivains arabes nous ont cité quelques tribus qui, à l'arrivée des Musulmans, étaient juives. Mais leurs renseignements sont contradictoires. Ainsi, dans un passage, Ibn Khaldoun mentionne parmi les tribus juives, les Djeraoua qui habitaient l'Aourâs, les Nefousa, les Fendelaoua, les Mediouna, les Bahloula, les Ghiatha et les Fazaz dans le Maghreb el Aqsa (Kitâb et Iber, VI, 107). Mais on a vu que la Kâhinah, nom étranger chez les Arabes, avait, suivant la tradition, des génies familiers. El Bekri (Description de l'Afrique, p. 9-10) et Ibn 'Adzâri (Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, t. I, 3), tous deux antérieurs à Ibn Khaldoun, nomment comme chrétiens les Nefousa, et les vestiges d'églises qui ont conservé leur nom dans le Djebel Nefousa leur donnent raison⁵⁸.

L'écrivain continu ;

En outre Ibn Khaldoun lui-même, dit ailleurs (Kitâb et 'Iber, t. IV, p. 12) que les tribus des Fendelaoua, les Bahloula, les Mediouna et les populations du territoire des Fazaz professaient soit le magisme (le paganisme), soit le judaïsme, soit le christianisme. L'emplacement où s'éleva la ville de Fas était habité par deux tribus zénata : les Zouagha (Benou 'l Khaïr) et les Benou Yarghoch ; les uns pratiquaient l'islamisme, d'autres le judaïsme, d'autres le paganisme. Ces derniers avaient même un temple à Chibouba, où se construisit plus tard le quartier des Andalous. Ibn Abi Zer' qui nous a conservé ce détail (Roudh el Qirtâs, I, 15) désigne les païens par le nom de Madjous (mages) ; il appelle naturellement leur temple une demeure du feu. Ce passage a été reproduit par Ibn Khaldoun (Kitâb et 'Iber, t. IV, p. 13). De même, le pays de Temsna (la Chaouïa actuelle) et les villes de Chella et de Tadla étaient peuplés en partie de juifs et de chrétiens qui durent accepter l'islâm lors de la

⁵⁷ BASSET, René, *op., cit.*, p. 11-12.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 35-36.

conquête de cette région sous Idris I⁵⁹.

L'évolution historique peut également jouer un rôle important dans la coexistence de ces religions, avec des cultes religieux qui se forment, se développent, se transforment et disparaissent au fil du temps.

En ce qui concerne le culte religieux chez les Berbères antiques, il était très développé. Il comprenait une grande variété de croyances et de pratiques religieuses. Les Berbères adoraient un grand nombre de dieux et de déesses associés à la nature et à la vie quotidienne, ainsi que des divinités plus importantes telles que Tanit (une déesse associée à Ba'al, semblable à Héra et Junon) et Ba'al Hammon (une divinité adoré par les phéniciens). Ils pratiquaient également des sacrifices animaux, des offrandes et des rituels pour honorer leurs dieux et obtenir leur faveur. De plus, ils avaient une forte croyance en la vie après la mort et une pratique de l'enterrement rituel de leurs morts. Bref, le culte religieux chez les Berbères antiques était un aspect central de leur vie et de leur culture. René Basset prescrit leurs cultes religieux en quelques lignes ;

Il semble au contraire qu'il s'agisse du dieu berbère dans une inscription latine d'Aumale, de l'an 207 de l'ère de la province, où il est parlé des cérémonies en l'honneur du Tonnant Porteur de cornes et d'une Panthea qui lui serait adjointe, qui serait vénérée sur les bords libyens et maures et qui siègerait entre Jupiter, Hammon et Dis (C. I. L., VIII, 9018.)⁶⁰

René Basset décrit le dieu Hammon des berbères antiques comme étant un dieu solaire, et ;

Les Guanches de Palma vénéraient aussi le soleil et lui donnaient le nom de Magec, et aussi celui d'Aman qui paraît avoir signifié « Seigneur » ; en touareg aoulimmiden, Amanaia le sens de « Dieu ». Au dire de Macrobe (Saturnales, l. I, ch. 21), ces Libyens adoraient le soleil couchant qui était figuré par Hammon (Amen) : on le représentait avec des cornes de bélier dans lesquelles résidait sa principale force, comme celle du soleil dans ses rayons. Dans le

⁵⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁰ *Ibid.* p. 42.

discours de S. Athanase contre les Gentils (§ 14), il est dit que, chez les Libyens, la brebis se nommait amen et qu'elle était vénérée comme une divinité. On a du reste, et avec toute apparence de raison, émis l'opinion qu'Ammon (Hammon, Amen) : était un dieu d'origine berbère. On peut y rapporter la gravure rupestre trouvée à Bou 'Alem dans le Sud Oranais, représentant des béliers dont la tête est surmontée d'une coiffure, ayant la forme d'un disque solaire, flanqué d'un uræus⁶¹.

Sur le fond de cette diversité, l'homme berbère archaïque a tiré quelques particularités physiques mais surtout symboliques.

Le costume des Berbères se composait d'un vêtement de dessous rayé, dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et d'un burnous noir mis par-dessus. Ils se faisaient raser la tête et ne portaient souvent aucune coiffure (2). Dans le Sahara, ils se cachaient la figure au moyen d'un voile, le litham, encore usité par les Touareg et autres Berbères de l'extrême sud. Quant à leur langue, elle se composait de plusieurs dialectes aux racines non sémitiques, se rattachant à la même souche. C'est celle qui se parle de nos jours dans le désert sous le nom de Tamacher'tet dont les différents idiomes, plus ou moins arabisés, s'appellent en Algérie, en Tunisie, au Maroc et jusqu'au Sénégal: Chelha, Zenatiya, Chaouïa, Kebaïliya, Zenaga, Tifi nar', etc⁶².

Le fait religieux attire aussi beaucoup d'intérêt pour ceux qui se posent les questions autour de la spiritualité de l'homme berbère. En remettant en question le caractère probant des prophéties, cela conduit la pensée à examiner voire même à appréhender autrement la relation entre le religieux et le divin.

En se référant toujours à l'homme berbère, il importe de voir comment interprétait-il la spiritualité et la croyance, avant d'avoir profité de la spiritualité de l'Islam.

Comme religion, ils professaient généralement l'idolâtrie et le culte du feu ; cependant dans les plaines avoisinant les pays autrefois romanisés, et où la religion chrétienne avait régné, deux siècles auparavant, sans conteste, il restait encore un grand nombre d'indigènes chrétiens. Ailleurs, des tribus entières étaient juives.

⁶¹ *Ibid.*, p. 12.

⁶² Mercier Ernest, *op., cit*, p. XIX-XX.

Enfin des peuplades avaient conservé le souvenir des rites importés par les Phéniciens, et s'il faut en croire Corippus, elles offraient encore, au sixième siècle, des sacrifices humains à Gurzil, Mastiman et autres divinités barbares. Nous avons vu que certaines tribus avaient une idole spéciale confiée au soin d'un grand-prêtre⁶³.

Les coutumes tirent racines du culte religieux, et les idoles font objets d'adoration et de vénération, et ils déplacent avec les groupes pour les protéger. Il s'agit donc d'un rite païen que les berbères ont conservé jusqu'à reconnaître finalement l'Islam qui a dépourvu tout homme de cette dimension surhumaine et a chassé de sa vie toute les absurdités.

Mais il est une autre preuve de l'adoration du bélier représentant le soleil et où l'on ne peut voir une imitation égyptienne ; il s'agit d'un monument trouvé en 1851 au Vieil Arzeu, représentant « une tête grossièrement sculptée avec un nez accusé très faiblement, deux petits trous ronds pour les yeux et les oreilles et la bouche figurée par une ligne creuse ; cornes recourbées et la pointe en bas, bras collés au corps et dont les mains viennent se joindre au-dessus du nombril. La partie inférieure du corps se termine en gaine »(1). C'est aussi une idole de ce genre qui a été trouvée au Touat et qu'on désigne sous le nom d'« idole gétule » (?) (2). On peut l'assimiler à Gourzil qui avait pour prêtre lerna et pour père Jupiter Ammon (Corippus, Johannide, II, 109-110 ; V, 494- 495 ; VI, 116), qui l'avait eu d'une génisse (Johannide, II, 111)⁶⁴.

Il n'y a pas de description précise de l'idole Gourzil ou Gurzil que les Berbères antiques adorent, car peu d'informations sont disponibles sur cette divinité. Cependant, dans certaines traditions orales, Gourzil est souvent décrit comme un dieu guerrier puissant et protecteur, associé à la nature et à la montagne et parfois à la guerre et la victoire. Il est également considéré comme le protecteur de la tribu et de son peuple, et est invoqué pour obtenir la protection, la paix et la prospérité. Le culte est souvent associé à des rituels de guérison, de protection et de chance, et comporte également des pratiques telles que la divination, la danse et le sacrifice.

Ce Gourzil est considéré comme un Apollon : il était représenté par

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Basset René, *op. cit.*, p.12.

une image de taureau qu'on portait à la guerre (Johannide, IV, 666-673 ; V, 22-29). Le culte de cette divinité se maintint longtemps, car au XI^e siècle de notre ère, El Bekri mentionne en Tripolitaine une idole en pierre, élevée sur une colline et nommée Gorza, à laquelle les tribus des environs, entre autres les Hoouaras, offraient des sacrifices et adressaient des prières pour obtenir la guérison de leurs troupeaux(3). El Bekri(4) ne nous donne malheureusement pas de renseignements sur la forme de cette idole. Était-ce aussi une idole berbère du même genre, celle que le même auteur appelle Maghmades (peut-être le Macomades des anciens) et qu'il dit être dressée sur le rivage de la mer entre l'Égypte et le Maghrib et entourée de plusieurs autres ? (Description de l'Afrique, p. 7)⁶⁵.

En résumé, cette religion pré-islamique a été largement influencée par les croyances de l'antiquité gréco-romaine, ainsi que par le manichéisme, le gnosticisme et le zoroastrisme.

Dans certains pays du nord africains, le culte religieux berbère ait été largement remplacé par l'islam à partir du VII^e siècle, certains des dieux berbères les plus connus incluent Yennayer, dieu du nouvel an berbère, a perdu complètement sa signification spirituelle et continu d'exister en tant qu'une fête national célébrée comme le nouvel an berbère qui a lieu le 12 janvier de chaque année. Cette fête remonte à des milliers d'années et est célébrée par les populations berbères du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie et de la Libye. Il y avait également Tamazight, déesse de la montagne, et Genni, dieu de la guerre et de la justice, pour ne citer que ces deux qui se sont complètement disparus. En raison de l'influence de la religion islamique, beaucoup de ces dieux ont été abandonnés et oubliés depuis bien longtemps.

Il faut parler aussi des fêtes qu'on a justement appelées saisonnières et qui ont continué de marquer chez la plupart des Berbères, les principaux changements de l'année. [...] Elles semblent d'autant plus anciennes qu'elles sont pratiquées sans l'intervention de ministres spéciaux, qu'elles ne sont point célébrées dans les mosquées, mais près des tombeaux des marabouts populaires, qu'elles s'adressent à des formes invisibles et non à des personnalités sacrées. Les principales sont celle d'Ennaïr, décisive pour toute l'année ; celle de l'anseraqui peut être appelée la fête de

⁶⁵ *Ibid.*, P. 13.

l'eau, la fête de l' 'achoura ...etc. Mais il est à remarquer que les traits qui caractérisent ces fêtes, renaissance ou mort de la végétation, purification par le feu et l'eau, n'ont rien de particulier aux Berbères et qu'on les trouve chez les populations les plus diverses. Il suffira donc de les mentionner⁶⁶.

Généralement, les religions animistes au nord d'Afrique, complexes et hétérogènes qu'elles soient, avec leurs influences multiples et leurs croyances variées étaient profondément touchées par l'Islam, contrairement au reste de l'Afrique où l'animisme tient toujours lieu.

1.2. Revendication territoriale et résistances

La reconquête territoriale et la résistance des peuples berbères du Maghreb ont été permanentes au fil des invasions et des colonisations. Depuis l'arrivée des Phéniciens, des Grecs et des Romains, les Berbères ont mené des guerres de résistance pour défendre leurs terres. Ils n'ont jamais accepté la domination étrangère de leurs terres. La volonté de ces peuples de défendre leur patrie, leur culture et leur indépendance a donc été inébranlable, même face aux envahisseurs les plus puissants. Leur attachement à la terre et leur volonté de maîtriser leur destin n'a jamais faibli au cours de l'histoire.

Les Berbères, peuple originaire du nord de l'Afrique, peuplaient le Maghreb avant la conquête arabe au VII^e siècle. Bien que divisés en de nombreuses tribus, les Berbères partageaient une culture commune. Le Maghreb était politiquement divisé en plusieurs royaumes et cités-états berbères disposés comme suit :

- Les royaumes de Massinissa et de Jugurtha en Numidie (près de l'Algérie actuelle) qui résistaient aux Romains pendant des décennies.
- Le royaume de Bocchus qui était allié à Rome en Maurétanie (Maroc actuel).
- Carthage en Tunisie qui était fondée par les Phéniciens, puis les Berbères ont pris la relève et dirigent la ville, grâce à sa grande

⁶⁶ *Ibid.*

puissance économique et militaire. C'est à partir d'elle que commencent les guerres punitives contre Rome.

Il existait également de petits royaumes berbères en Tripolitaine (Libye) et dans les Aurès (Algérie). En termes de religion les Berbères étaient polythéistes et animistes. Chaque tribu avait ses propres dieux. Mais un bon nombre d'entre eux était influencé par les religions introduites lors des invasions. Ils ont adopté des divinités comme Baal Hammon ou Saturne à la suite de leur côtoiement des religions phéniciennes et romaines.

La conquête du Maghreb par les Arabes au VII^e siècle a entraîné pleins de changements : d'abord un grand nombre de tribus berbères se sont converties à l'islam après avoir été arabisées. Le déclin aussi de ces religions a entraîné le remplacement de certaines tribus par des dynasties arabes et musulmanes (Rostémides, Aghlabides, Fatimides, Almoravides, Almohades, etc.). En résumé, l'arabe a largement remplacé les langues berbères en tant que langue officielle et la culture arabo-musulmane a relégué les traditions berbères au second plan.

Dans cette section, nous allons recenser brièvement quelques événements historiques marquants, ayant comme pour lieu la contrée nord-africaine. Après nous pouvons les développer en détails.

1.2.1. L'Ifriqiya avant l'invasion Arabe : Carthage le berceau des intrusions étrangères

L'Afrique du Nord appelé communément Maghreb, a connu une période historique pleine d'événements et de changements sur le plan social, économique, religieux et même ethnique. Cette période tourmentée de l'histoire a commencé depuis l'Ifriqiya, un ancien territoire situé sur l'actuel territoire tunisien, dont l'histoire remonte à la période phénicienne. À cette époque, les Phéniciens ont établi une importante colonie à Carthage, qui est devenue l'un de leurs bastions les plus importants en Afrique du Nord. L'agriculture, l'élevage, le commerce et la pêche prospèrent, et la culture punitive règne en maître.

Après la chute de la civilisation Phénicienne, l'Ifriqiya est devenue une province de l'Empire romain qui annexa progressivement le Maghreb à partir du III^e siècle avant J.-C. Ce territoire, avec l'arrivée des Romains a vu une forte influence culturelle et linguistique. Le latin est devenu la langue principale et l'économie s'est développée grâce à l'agriculture, à l'élevage, le commerce, l'artisanat, et l'extraction des ressources minières y compris des minéraux métalliques (or, argent, cuivre, et plomb).

De 429 à 533 après J.-C., le Maghreb fut dominé par le royaume Vandale. Les Vandales sont des Germains qui ont conquis le Maghreb après avoir détruit le royaume romain. Ils maintiennent l'autorité romaine, en installant leur crédo arien pour remplacer le christianisme nicéen.

Les influences byzantines sont aussi d'un apport considérable, elles se manifestèrent dans l'architecture religieuse et l'administration, mais la langue et la culture des Romano-Africains subsistent.

En 533 la souveraineté Vandale a pris fin et les Byzantins ont gagnés contrôle au Maghreb en mettant fin à l'état vandale. L'un des résultats de cette reconquête byzantine est l'apparition de fortes influences, notamment dans les institutions religieuses et la gestion gouvernementale. Cependant, la langue et la culture des Romano-Africains, descendantes des premiers habitants, ont gardées leurs places.

Jusqu'à l'arrivée des Arabes au VII^e siècle, le royaume berbère des Maures. Ces derniers étaient des Berbères convertis au christianisme, régnaient sur une partie importante du Maghreb, notamment au Maroc. Leur royaume était en grande partie indépendant de Byzance.

Par conséquent, à la veille de l'invasion arabe, l'Afrique du Nord était une région diversifiée, dotée d'une histoire et d'une culture complexe transmise par les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins et les Berbères. Cependant, l'Empire byzantin exerçait une autorité politique et religieuse.

En mettant fin à la domination romaine et byzantine. L'islam a rapidement prospéré dans la région locale et l'arabe s'est reconnu comme langue dominante. La culture arabo-musulmane s'est épanouie, apportant de nouvelles traditions, coutumes et croyances, et l'économie s'est diversifiée grâce au développement du commerce caravanier vers l'Orient.

Plusieurs dynasties arabes et turques ont gouverné l'Ifriqiya par la suite, avant que la région ne devienne une colonie française au XIX^e siècle. L'histoire de l'Ifriqiya est donc marquée par plusieurs dominations successives qui ont laissées leur empreinte sur la culture, l'économie, la langue et les coutumes de ce territoire, créant ainsi une richesse et une diversité remarquables.

Après ce bref survol historique, nous allons voir les différentes périodes d'invasions étrangères qui hantaient le Maghreb avant l'invasion Arabe.

1.2.1.1.L'invasion Phénicienne et Grecque

Les Phéniciens étaient un groupe de marchands et de navigateurs originaires de l'actuel Liban. Entre le XII^e et le VI^e siècle avant Jésus-Christ, ils ont établi des comptoirs et des colonies autour de la côte méditerranéenne, dont plusieurs sur l'actuelle côte du Maghreb (Libye, Tunisie, Algérie et Maroc). La colonie phénicienne la plus importante d'Afrique du Nord est sans doute Carthage (Tunisie actuelle), la plus grande colonie phénicienne qui s'est transformée en un puissant empire. Fondée vers 814 après J.-C. Carthage a rapidement pris le contrôle d'une grande partie de la côte méditerranéenne de l'Afrique du Nord, de la Tunisie au Maroc. C'était une puissante cité économique et maritime. D'autres sites phéniciens de moindre envergure, tels que Rusuccuru (aujourd'hui Dellys en Algérie), ont également été établis. Toutefois, Carthage qui signifie la ville nouvelle⁶⁷ restera le site le plus

⁶⁷ MOSCATI, Sabatino, *Les Phéniciens*, Milan, éd. Bompiani, 1988, p. 54.

emblématique qui deviendra en 14 avant J.-C. la capitale de toute l'Afrique du Nord⁶⁸.

Dès les origines même du Carthage, nous voyons donc face à face deux entités : la ville marchande orientale et une certaine souveraineté libyenne. De la rencontre de ces deux entités, orientale et africaine, est né le fait punique⁶⁹.

Il importe de confirmer que certains historiens ont insisté sur le fait qu'il y a avait des groupes, dont ceux originaires des îles méditerranéennes, venant d'Europe et même d'Asie, finiront par former la deuxième strate de la population nord-africaine. Ensuite, ces groupes se mélangent aux résidents plus âgés.

Les Berbères, les autochtones du Maghreb, sont donc issus de ces mélanges. Ils finissent par se diviser en de nombreuses tribus berbères, parlant des langues disparates comme le numide, le maure, le getule et le massyle. Le punique était aussi une langue parlée qui a longtemps survécu à Carthage et aux royaumes indigènes ;

Sous Marc Aurèle, on parlait encore punique à Leptis mais on le transcrivait avec des lettres grecques (inscription sur un pilier de l'arc de triomphe). Dans la même région, de nombreuses inscriptions utilisent les caractères latins pour écrire une langue punique.⁷⁰

Au IV^e siècle av. J.-C., les Grecs envahirent les pays riverains de la Méditerranée et attaquèrent les Carthaginois en Afrique. En 310 avant J.C., accompagné d'Agathe, une expédition débarqua.

Appelèrent Libye la partie de l'Afrique septentrionale habitée par les Blancs par opposition au Sahara, pays des Ethiopiens noirs. Avant d'avoir le même sens, l'adjectif Africa fut appliqué par Rome à la province quicorrespondait au Nord-Est de la Tunisie. Plus tard, les mots Afrique et Libye désignèrent le continent entier. Les

⁶⁸ Mais il est essentiel de se rappeler que l'empire carthaginois ne contrôlait qu'une partie de la côte méditerranéenne, qui comprenait des parties côtières de ce qui est aujourd'hui la Tunisie, l'Algérie et la Libye.

⁶⁹ CAMPS, Gabriel, *op., cit.* p. 154.

⁷⁰ CAMPS, Gabriel, *op.,cit.* p.159.

Arabes, qui vinrent de l'Est, baptisèrent Djezira el-Maghreb, « l'île de l'Occident », tous les pays à l'Ouest de l'Égypte, plus le Far-West marocain.⁷¹

En ce qui est de la religion, la nature fondamentalement sémitique de la religion punitive, héritée des Phéniciens, n'a pas changé malgré les influences extérieures. Elle ne s'est pas totalement assimilée aux religions africaines ou orientales.

Cependant, certains exemples d'échanges et de mélanges interculturels sont à noter : Osiris et Anubis sont deux dieux égyptiens repris dans la religion punique. Ils n'ont pas remplacé complètement les dieux phéniciens, mais ont été assimilés à eux. Certaines caractéristiques de la religion punique ont été influencées par les cultes afro-centriques voisins, comme le culte de Tanit, proche de la divinité punique Tanit. La divinité originelle de Tanit était cependant sémitique. Basset René, affirme dans son article que la religion qui dominait aux temps de l'invasion phénicienne était la religion sémitique. Nous lisons le suivant :

Le Ba'al Qarnin, qui y était adoré par les Phéniciens et, sans doute à leur imitation, par les indigènes, était une divinité toute sémitique comme le Ba'al de l'Hermon ou le Ba'al du Liban qui avait comme parèdre la Tanit Pené Ba'al dont on a retrouvé une mention dans une inscription punique de Bordj Djedid. Peut-être en fut-il de même du culte de Ba'al Hamân à Dougga.⁷²

Camps Gabriel de sa part décrit le fait religieux comme le fruit d'une fusion entre les croyances orientales et africaines. Nous trouvons dans son ouvrage *LES BERBÈRES, Mémoire et Identités* la description suivante :

La religion elle-même n'échappa point à cette interpénétration, à cette fusion des mondes africain et oriental. Chez les Numides, on pense en premier lieu à l'extension généralisée de culte de Baal Hammon, qui devient le Saturne africain de l'époque romaine, et à celui de Tanit, ou plutôt de Tinit, dans le nom a d'ailleurs une consonance berbère. Même dans la religion populaire, voir rustique,

⁷¹ CHARLES, André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc, des origines à la conquête arabe (647 après J.-C.)*, Paris, éd. Payot, 1951, p. 9.

⁷² BASSET, René, *op., cit.*, p. 03.

les nombres dieux au génie locaux, qui furent plus tard appelés dii mauri, ne portaient pas toujours les noms libyques qu'on attendait (Cf. chap. "Les Berbères et le divin").⁷³

Les Phéniciens n'ont pas seulement impactés la culture, la langue et la religion des habitants nord-africain⁷⁴, mais au fil du temps, ils étaient eux-mêmes impactés. Et ce, à travers les mariages entre Phéniciens et Libyens.

A cette époque, les relations matrimoniales permettaient et réaffirmaient les contacts entre Phéniciens et Libyens. La culture, la langue et la religion des Libyens ne sont pas prises en compte par les Phéniciens. Leur dialogue s'est concentré sur la réalité des partenariats fondés sur le mariage. C'est pourquoi les Phéniciens voulaient assurer leur survie et leur profit dès leur arrivée. Ils ont donc eu des échanges pacifiques et amicaux avec les Libyens. Le but de cette civilisation était de s'imposer et de conquérir pacifiquement les Libyens tout en s'efforçant de s'adapter à leurs besoins et de leur permettre de conserver leur identité et leur culture propre.

C'est une transaction commerciale que les Phéniciens désiraient le plus. En Algérie, d'Hippo-Regius (Annaba) à Ad Fratres (Ghazaouet), les Carthaginois ont établi des relations commerciales avec les colonies réparties sur l'ensemble du territoire.

La civilisation phénicienne avait également trouvé accès dans les royaumes indigènes. Quelques princes apprirent à la connaître, soit par des séjours à Carthage, soit par des mariages avec des Carthagoises. Un grand nombre de leurs sujets servirent dans les armées de Barcides. [...] La langue punique fut la langue officielle de Syphax, de Masinissa, d'autres souverains après eux jusque vers le milieu du 1^{er} siècle. [...] Beaucoup d'habitants de ce lieu portaient des noms phéniciens. Une ville fondée en pleine Numidie reçut aussi un nom phénicien Macomades (Maqom hadesh). Les institutions de Carthage servirent de modèles aux princes africains. Ils copièrent ses monnaies, son organisation militaire...⁷⁵

⁷³ CAMPS, Gabriel, *op.cit.*, p.160.

⁷⁴ Appelé également Libyens. On entend par cette appellation « Libyens » les anciens habitants berbères de l'Afrique septentrionale, qui peuplaient cette région avant l'arrivée des Romains.

⁷⁵ GSELL, Stéphane, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tome 4 : La civilisation carthaginoise*, Paris, éd.

L'histoire témoigne des bonnes relations entre les deux peuples. Le roi Hiarbas qui a accepté de vendre la terre aux Phéniciens, accepta aussi l'établissement de leur nouvelle colonie sur la côte de son pays.

Des millénaires ont passés, mais il reste de nombreuses traces indélébiles de la présence de la civilisation punique, tant dans l'onomastique des villes et ruelles que dans les monuments architecturaux. Le tombeau de Khroub (Constantine), communément appelé tombeau de Massinissa, le mausolée Numide de Medracen qui fut élevé aux environs du III^e siècle avant J.-C. Nous rapportons, dans les lignes qui vont suivre, la description de Gabriel Camps de ces monuments ;

Le Médracen, vaste mausolée indubitablement royal, qui s'élève au cœur de la Numidie (...) Ce mausolée circulaire, d'un diamètre de 59 m, est constitué d'un tambour cylindrique couronné de gradins qui donnent à l'ensemble une forme tronconique ; la hauteur totale est de 19 m. Les moulures et l'entablement des fausses portes et de la porte du caveau, la corniche à gorge égyptienne, le plafond en troncs de cèdre du couloir, les chapiteaux doriques sont autant d'éléments gréco-orientaux qui se retrouvent dans d'autres monuments de Carthage, mais, par sa forme générale, qui est celle de la bazina à base cylindrique et à degrés, tombe paléoberbère la plus répandue, par le système d'entrée de la galerie partant du couronnement, le Médracen est un mausolée berbère. Comme la dynastie numide qui le fit élever à la fin du IV^e siècle ou au début du II^e siècle av. J.-C., il est le produit magnifique de cette rencontre des influences gréco-orientales introduites par Carthage et de la tradition protohistorique berbère. Il mérite donc pleinement le qualificatif de punique.⁷⁶

Pour conclure, nous pouvons affirmer que l'invasion phénicienne en Afrique du Nord a laissé des traces indubitablement ineffaçables chez les habitants de la Libye, sans toutefois modifier complètement leur culture, leur langue ou leur religion. Bien qu'ils aient établi des régions commerciales le long de la côte littorale, les Phéniciens ne se sont jamais véritablement implantés à l'intérieur des terres.

Hachette, 1920, p. 495.

⁷⁶ CAMPS, Gabriel, *op.cit.*, p.162.

Leurs relations avec les Libyens se limitaient principalement à des alliances et à des unions pratiques motivées par des intérêts commerciaux et stratégiques. Les Phéniciens ont apporté de nouvelles connaissances et compétences, mais les Libyens ont conservé leur identité unique, leur langue berbère et leurs croyances religieuses animistes.

L'invasion phénicienne a été une période de dialogue et d'interaction plutôt que de soumission ou d'absorption. Elle a enrichi le patrimoine culturel Nord-africain sans le bouleverser fondamentalement.

1.2.2. Les moments charnières de Carthage :

La conquête carthaginoise sous Magonides a connu plus de compromis que de succès militaires au VI^e siècle avant notre ère. Syphax⁷⁷ et Masinissa⁷⁸, deux rois berbères, ont joué un rôle important dans la région. Vers la fin du III^e et le début du II^e siècle avant notre ère, la Libye occidentale est divisée en deux royaumes : Le Royaume Numide ou encore La Numidie à l'est, qui avait pour capitale Cirta Regia (Constantine actuelle), gouvernée par Gaïa puis Masinissa, et la Maurétanie à l'ouest, ayant pour capitale première Siga gouvernée par Syphax.

Syphax rejoint les Carthaginois en épousant Sophonisbe⁷⁹, la fille d'un roi carthaginois. Il s'empare d'une grande partie du royaume numide, ce qui incite son fils Masinissa à demander l'aide de Rome pour le récupérer. Les Carthaginois sont alors redirigés vers Rome en tant qu'ennemis. Syphax et Hasdrubal Giscon sont constamment battus, mais Scipion Émilien parvient à vaincre l'armée Carthago-mauritanienne. Au lieu de se livrer à l'ennemi, Sophonisbe s'est donnée à la mort.

⁷⁷ LANCEL, Serge, *L'Algérie antique*, Paris, éd. Mengès, 2003, p. 259.

⁷⁸ NAT IRATEN, Dumaurier, *Notre place au soleil, Tome 3*, Paris, éd. Tirésias, 2001, p. 270.

⁷⁹ Sophonisbe était la fille d'Hasdrubal Giscon, un grand homme de l'État carthaginois, et l'épouse de Syphax, roi de Maurétanie. Elle a joué un rôle important dans les événements qui ont conduit à la deuxième guerre punique entre Rome et Carthage. Après l'enlèvement de son mari par Rome, elle fut offerte en mariage au rival de Syphax, Massinissa. Ce dernier, craignant qu'elle ne le trahisse, lui donna un poison pour qu'il s'engage. Par sa fin tragique, Sophonisbe a inspiré plusieurs œuvres littéraires, dont *Sophonisba* de Trissino (Sofonisba di Trissino), *La Sophonisbe* de Jean Mairet et *Sophonisbe* de Corneille. L'historien Tite-Live la mentionne également.

Les guerres puniques⁸⁰ sont ainsi succédé l'une après l'autre entre Rome et les Carthaginois. La troisième guerre punitive a eu lieu en 149 av. J.-C.-146 av. J.-C., lorsque Rome a décidé de détruire complètement Carthage. La ville a été occupée pendant trois ans avant d'être assiégée, détruite et ensuite brûlée. Cette guerre a marqué la fin de la puissance carthaginoise, en contrepartie l'expansion de la puissance romaine en Méditerranée occidentale.

Si nous nous trouvons contraint à mentionner Rome dans cette sous-section, ce n'est pas en termes de conquête, mais plutôt dans le contexte de l'alliance du roi numide contre les Phéniciens. Parce qu'après la chute de ces derniers, Rome a entrepris activement sa propre conquête pour le continent africain.

1.2.2.1.L'invasion Romaine

Comme nous l'avons vu, Rome s'est progressivement préparée pour cette conquête, lorsqu'elle s'est alliée avec Carthage contre les Grecs.

Carthage n'a commencé à essayer de conquérir les territoires des Libyens que dans la seconde moitié du Ve siècle, après avoir mis fin à leur expansion maritime. Carthage s'est replié sur elle-même après avoir renoncé à ses ambitions maritimes impérialistes. Elle entreprend par la suite de soumettre violemment le peuple berbère de Libye.

Au IIIe siècle avant notre ère, Rome a remplacé les Grecs en tant que puissance navale dominante. Trois grandes batailles, connues sous le nom de guerres puniques, opposèrent Rome à Carthage de 262 à 146 avant J.-C. Ces batailles marqueront l'accession de Rome à la tête de la Méditerranée occidentale après Carthage.

Carthage continue de dominer le bassin méditerranéen occidental et ses côtes africaines tandis que la République romaine commence à étendre son

⁸⁰ Les guerres entre les États puniques ont commencé lorsque Masinissa a aidé Scipion dans sa lutte contre Carthage. Les historiens Cicéron, Tite-Live, Appien et Pétrarque attirent l'attention sur cette période historiquement significative façonnée par Scipion.

pouvoir. La volonté des Romains de s'opposer à cette suprématie et d'établir leur propre empire maritime se manifeste lors des premières guerres puniques.

La victoire romaine met fin à la première guerre punique (264-241 av. J.-C.), donnant à Rome le contrôle de la Sicile et reconnaissant Carthage comme une puissance égale. La deuxième guerre punique (218-201) vit Hannibal infligé plusieurs défaites terribles à Rome (218-201 avant J.-C.), mais Carthage ne parvient pas à tirer parti de son succès.

Carthage, devenue une colonie de Rome, est complètement détruite à la fin de la troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.). Rome, est désormais le maître incontesté de la Méditerranée occidentale.

Rome et Carthage se sont affrontées à trois reprises entre 262 et 146 après Jésus-Christ dans des guerres qui ont permis à Rome de prendre le contrôle de la Méditerranée occidentale. Ces guerres ont été marquées par le déclin de la puissance de Carthage qui fut détruite en l'an 146 avant notre ère et la montée de Rome en tant que force dominante dans la région.

Pendant la deuxième guerre punique, Syphax régnait sur une partie importante du territoire de la Moulouya à Cirta mais il a été capturé par les Romains. Masinissa, l'allié des Romains, unifie le royaume de la Numidie et récupère les territoires carthaginois, étendant son territoire près de Carthage. Après sa mort, ses trois fils se partagèrent le royaume, et l'invasion romaine de l'Afrique fut lente car elle se heurta à une résistance farouche par ces trois héritiers. Rome doit faire face à plusieurs soulèvements de souverains, de chefs et de rebelles berbères, mais ce n'est qu'en 238 que la domination de l'Empire romain sur l'Afrique fut réellement menacée.

Scipion Émilien qui était le consul de Rome en 154 avant J.-C. et a été élu censeur en 147 avant J.-C. et il décide d'utiliser une approche diplomatique rusée pour atteindre ses objectifs. Il se présente comme l'ami de Masinissa et devient ainsi le tuteur de ses fils. Après la mort de Masinissa, Scipion Émilien a réparti le gouvernement entre les trois fils de ce dernier, au lieu d'un seul, dans le but de diviser le royaume. Il charge le premier, Micipsa, de

l'administration, le second, Manastabal, de la justice, et le troisième, Gulussa, de l'armée, dont il est nommé chef.

Il est vrai que l'occupation romaine de l'Afrique a été lente et s'est heurtée à une résistance presque constante pendant quatre siècles. Mais ceci n'était que dans l'ambition d'affaiblir le royaume Numide, en confiant la réalisation de ce projet ambitieux à Scipion Emilien qui a réussi donc à séparer la gestion des trésors de l'armée et à réduire chacun des trois princes à la simple fonction de ministre. C'est ainsi que Rome redevint responsable de la protection de la Libye.

Après la mort de Micipsa (le frère de Massinissa qui est devenu le père adoptif de Jugurtha)⁸¹, ce dernier a saisi l'occasion d'assassiner Hiempsal, son frère légitime, et prend ensuite le contrôle de la Numidie en tuant ses cousins et en s'alliant avec certains rois Romains. Cela exaspère d'autres rois et accroît leur désir de l'éjecter.

Lors de la première bataille contre Rome, Jugurtha surprend les Romains par des attaques inattendues et remporte quelques victoires décisives. Il quitte Hippo Regius, une colonie romaine, et en massacra ses habitants. Les Romains en sont bouleversés, ce qui renforce leur volonté de le rejeter.

La deuxième guerre est plus longue et plus aveugle. Jugurtha remporte d'abord quelques victoires, mais le consul Marius finit par l'emporter grâce à des renforts, à des équipes supérieures et à des capacités stratégiques supérieures. Jugurtha fut capturé de manière inattendue et en vain.

Il était représenté à Rome lors de la célébration de sa victoire après sa défaite. En captivité, il est laissé mourir de faim et de soif. Sa chute a marqué la fin de l'indépendance de la Numidie qui a fini par s'intégrer entièrement à l'Empire romain.

Deux autres personnages se joignent à l'histoire après la mort de Jugurtha : Juba Ier, qui règne à partir de l'âge de 50 ans et tente de maintenir

⁸¹ Il importe ici de préciser que ce dernier est le fils illégitime de Massinissa.

son indépendance, mais fut finalement vaincu par les Romains. Rome nomma Juba II second souverain du royaume de Mauretan, dont la capitale est Cherchell, entre 25 et 23 avant J.-C. César s'embarque pour la Libye et rejoint Bogud et Bocchus II, les rois mauritaniens. Dans une bataille qui a perduré 46 ans avant notre ère, ils affrontent l'armée de Juba Ier.

Au cours de cette bataille, les forces de Juba Ier et de certains de ses alliés, les Pompéiens, sont défaites. Le roi prononce la mort, et Rome annexe son royaume pour cette cause. La Libye est à nouveau le théâtre où les luttes aristocratiques auront lieu après la mort de César, et une partie importante de la Libye est à nouveau rassemblée sous le commandement de Bocchus II. Après une bataille au cours de laquelle Bogud est tué, la Maurétanie est annexée par la puissante Rome, qui règne sur la région de la Libye dont il avait la charge, après sa mort en 33 av. J.-C. Elle s'étendait jusqu'à l'océan Atlantique depuis le golfe de Syrte.

Cependant, 25 ans avant notre ère, Octave-Auguste confie à Juba II, le fils de son ami d'enfance Juba Ier, le contrôle de la Grande Maurétanie, un royaume qui s'étend de l'Atlantique à l'Oued El Kabir. Durant son règne, le jeune souverain entame des négociations avec Rome.

Auguste lui [Juba] donna, non seulement un royaume, mais encore une épouse, Cléopâtre Sélééné, fille de la fameuse Cléopâtre et de Marc Antoine le Triumvir. Elle était probablement née en 40 avant J.-C. avec son frère jumeau Alexandre. Celui-ci reçut le nom d'Hélios, « le Soleil » ; sa sœur fut Sélééné, « la lune »⁸²

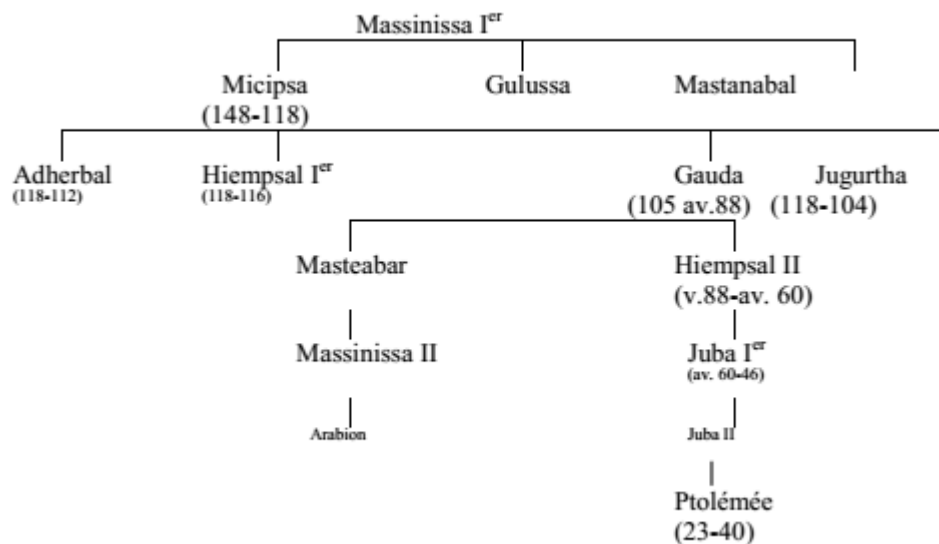
Après la conquête de la Numidie par Rome et l'exécution de Jugurtha, le Nord-africain est intégré à l'Empire romain en tant que provinces. En ce moment, les Berbères continuent de s'opposer à la domination romaine. Toute la Maurétanie fut annexée à l'Empire par l'empereur Claude en 42 ap. J.-C. En deux grandes provinces, la Mauritanie est divisée comme suit : la Maurétanie Tingitane (Maroc) et la Maurétanie Césarienne (Algérie). Cependant, des soulèvements se produisent encore, notamment sous le règne de Ptolémée,

⁸² GSELL, Stéphane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Jules César et l'Afrique, Fin des royaumes indigènes*, Tome 8, Paris, éd. Hachette, 1928, p. 217.

descendant légitime de Cléopâtre, qui, après son assassinat en 40 ap. J.-C, Rome place pour la deuxième fois la région sous son contrôle direct.

De nombreux soulèvements déclenchent aux Ier et IIe siècles, obligeant Rome à maintenir des forces importantes en Afrique du Nord. Les rébellions s'arrêtèrent temporairement au IIIe siècle et reprennent le siècle suivant. Elles sont dirigées par des chefs berbères comme Firmius et Gildon. Rome fini par les vaincre, en recourant à des stratégies rusées en se servant de la trahison des frères de ces chefs.

La famille royale de Numidie⁸³



Malgré la domination romaine et les progrès économiques, les Berbères restent hostiles à la présence romaine. Ils préfèrent l'indépendance à l'esclavage Romain. L'arrivée des Vandales, qui poursuivent les Romains d'Afrique au Ve siècle, a facilité l'expulsion de ces derniers des terres africaines.

⁸³ LE BOHEC, Yann, *Histoire de l'Afrique romaine, 146 avant J.-C. – 439 après J.-C.*, Paris, éd. Picard, 2005, p. 39.

Ainsi, à la suite de Jugurtha, le nord-africain est resté menacer par la domination romaine, malgré la résistance et les soulèvements des populations Berbères. Même s'ils sont inefficaces, ils continuent leur lutte contre l'occupation romaine et anticipent l'arrivée de nouveaux conquérants : Les Vandales. Tellement imprégnée de conflits et de résistance face à l'occupation, qu'il soit Romain ou d'autre, cette région a longtemps perpétué cette situation, jusqu'à ce qu'elle constitue sa caractéristique majeure.

1.2.2.2. Les Vandales

Il est essentiel de comprendre les origines des Vandales et les facteurs qui les ont poussés à partir à la conquête de l'Afrique. Le long de l'Adriatique, les Balkans abritent un peuple germanique connu sous le nom de Vandales. Ils franchissent le Rhin en 406 et prennent le contrôle de la Gaule après que les Goths les ont chassés de leur pays. Ils franchissent les Pyrénées en 407 et tentent d'envahir l'Espagne, mais ils étaient repoussés. Ils ont envahi la côte méditerranéenne pour s'établir après leur retour en Gaule. Les légions romaines stationnées le long des Pyrénées sont retirées en direction de l'Italie, encourageant les Vandales à reprendre leur marche vers l'Espagne.

Les propos de l'historien Tahar Oussedit, ont touchés cette question en profondeur et il nous a exposé leur origine, nous citons que les Vandales ;

Étaient des peuplades composées de Germains et de Slaves qui vivaient, en tribus, sur le large territoire qui s'étend de la Germanie à la Pologne. Demeurés à l'état barbare ils connaissaient cependant un commencement d'organisation car ils étaient dirigés par un roi qu'ils choisissaient parmi les membres de la famille royale. Contenus pendant un certain temps par Marc- Aurèle d'abord et Caracala ensuite ils vécurent en paix dans leurs montagnes.⁸⁴

De 416 à 418, ils mènent une guerre sanglante contre les Romains et les Goths et finissent par s'emparer de toute l'Andalousie. Pour mater une rébellion, le général Boniface appelle les Vandales à son secours. Ce faisant, il leur a ouvert la voie vers l'Afrique, où ils ont finalement établi leur trône. C'est

⁸⁴ OUSSEMIT, Tahar, *La Berbérie, Tome 2*, Alger, éd. ENAL, 1991, p. 85.

ainsi que les Vandales sont devenus les souverains incontestés de l'Espagne vers la fin du IV^e siècle, lorsqu'ils ont commencé leur campagne d'invasion.

*De 425 à 428 ils firent de fréquentes incursions aux Iles Baléares. Confortablement installés sur la côte méridionale de l'Espagne ils orientaient souvent leurs regards vers l'Afrique qui jouissait alors d'un grand renom grâce à ses richesses et à son climat ensoleillé. Ils désiraient ardemment la conquérir mais ils n'osaient s'élancer dans cette entreprise qu'ils estimaient hasardeuse.*⁸⁵

L'invasion vandale de l'Afrique au début du Ve siècle a été dévastatrice pour la région. Ils ont détruit des villes, incendié des biens et massacré les Libyens pour rembourser leurs dettes. La division politique de la Berbérie a rendu la région vulnérable aux conquérants.

En s'emparant des Maurétanies de Tingitane et de Césarienne, ainsi que d'une partie de la Numidie, en 430 et de Carthage en 439, les Vandales établissent leur empire dans la moitié orientale de l'Afrique. Ils parviennent à maintenir l'ordre social et économique du pays pendant leur présence en Libye, qui a duré 100 ans. Durant cette période, les Vandales ont détruit la civilisation libyenne et exploité le sol fertile à leur profit, d'où les souffrances des Libyens ont perduré à cause des conflits religieux et à la pauvreté. Face à cette calamité le comte d'Afrique et les ducs des différentes provinces n'ont pas pu agir. Et malgré tous ses efforts, Boniface ne réussit pas à contrecarrer la marche des vandales et dut s'enfuir à Hippone. Finalement, Genséric, le roi vandale, prend le contrôle de toute la ville.

Après la chute d'Hippone, l'Empire envoie des troupes en Afrique sous la direction de Patrice Aspar, mais Boniface est à nouveau vaincu et quitte l'Afrique pour l'Italie. Genséric, nouveau maître de l'Afrique, réussit à rallier les Berbères à sa cause et à conquérir Rome en 455. Après sa mort en 477, son fils Hunéric lui succède et poursuit son alliance politique avec les Berbères. Les révoltes berbères contribuent à l'effondrement de l'État vandale et au renversement de son pouvoir.

⁸⁵ *Ibid.* p. 88.

Gunthamund succède à Hunéric, mais ne parvient pas à stopper la progression des insurrections de Mauritanie et de Numidie, et l'avenir des Vandales fut incertain avec l'arrivée de Thrasamund, qui a succédé à Gunthamund. Après l'accession au trône d'Hildéric, les Maures et les Numides sont proclamés libres et indépendants. Gélimer, nommé commandant en chef des armées, surmonte les objections avec brio, mais après l'emprisonnement de son concurrent par ses propres soldats, Gélimer finit par accepter de prendre le titre et de monter sur le trône en 530.

L'historien Procope cite la révolte tribale aurásienne comme un moment charnière dans l'histoire du royaume vandale car elle a révélé l'existence de royaumes montagnards autochtones. L'établissement de tels royaumes prouve la présence d'une menace interne et la prospérité du monde berbère. Et Même si Iaudas et son royaume disparaissent, l'histoire mentionnera toujours les récits des royaumes aurásiens.

L'invasion vandale met fin à la présence des Romains en Afrique du Nord, mais l'occupation dure un siècle et les autochtones ne cessent de se battre contre l'occupant. Le général Bélisaire est envoyé par l'empereur byzantin Justinien Ier pour reconstruire l'Empire romain après la défaite des Vandales en 534. Et « *Avec la victoire de Bélisaire, les Vandales disparaissent brusquement de l'histoire du monde, le siècle de leur domination ne s'évanouit pas avec eux* »⁸⁶. Mais même avec l'effondrement de l'État vandale, la résistance berbère dans les zones montagneuses n'a pas vu de trêve.

1.2.2.3. Les Byzantins

L'empereur byzantin Justinien décide de conquérir l'Afrique du Nord et commence à préparer son invasion en confiant à Bélisaire le commandement de l'armée. Ainsi ses troupes arrivent et débarquent à Carthage en juin 533 sans rencontrer d'opposition. Ils ont pris en contrôle la capitale, et Bélisaire est désormais reconnu comme le représentant légal de l'empereur sur cette terre. Ainsi, la reconquête byzantine met fin à la suprématie vandale, en ramenant la

⁸⁶ COURTOIS, Christian, *op. cit.*, p. 357.

région d'Afrique du Nord sous la domination romaine. Toutefois, ce n'est que vers le milieu du VII^e siècle, qu'une partie importante des territoires s'est mise effectivement sous la domination byzantine.

En Tripolitaine, les garnisons grecques occupaient les villes du littoral, Tripoli, Sabrata, Gabès ; les frontières de la Byzacène atteignaient, comme autrefois, le bord septentrional des Goths, et parmi les villes importantes de la province on citait, Iunca, Thenae, Ruspae, Leptis, Hadrumète, et dans l'intérieur des terres, Thysdrus, Autenti, Sufetula, Thélepte, Capsa. En Numidie, les Byzantins possédaient toujours les puissantes citadelles construites au VI^e siècle au pied des massifs de l'Aurès, Bagai, Thamugadi, Lambèse. [...] Leur diplomatie avait su conserver une réelle influence sur les populations, en grande partie chrétiennes [...] à l'extrémité occidentale de l'Afrique, les impériaux tenaient la forte citadelle de Septem, avec le pays qui avoisinait cette forteresse.⁸⁷

Gélimer se retrouve isolé après avoir été chassé par Bélisaire et abandonné par les Berbères, et il finit par revenir. Les Vandales ont été dépouillés de leurs richesses et dispersés, leurs princes devenant officiers dans diverses unités de cavalerie de l'armée impériale. L'empereur Justinien discrédite l'Afrique de toutes les innovations vandales en réorganisant administrativement les territoires occupés et en rétablissant l'ancien Empire romain. Cependant, les Berbères commencent à reconnaître les Byzantins comme des envahisseurs et s'inquiètent de leur présence en Afrique.

Les Byzantins reviennent sur les Berbères de l'Aurès après avoir vaincu les Vandales avec l'aide des Numides. Les Berbères se mobilisent pour repousser les Byzantins, formant des bandes sous le commandement de l'aguellid (roi) Iabdas et du chef Cutzinas. Salomon prend la tête de l'armée byzantine en Afrique et bat Cutzinas avant de se retourner contre Iabdas. Cependant, les soldats de Salomon se rebellent et refusent de lui obéir suite à ses échecs répétés. Stozas, un révolutionnaire qui s'est réfugié chez les Berbères en Mauritanie, prend la tête du soulèvement. Après plusieurs

⁸⁷ DIEHL, Charles, *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination Byzantine en Afrique (533- 709)*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1896, p. 535-536.

batailles meurtrières, Salomon retourne en Afrique et réussit à s'emparer des Aurès.

Les Byzantins s'installent dans les grandes villes du nord de la Tunisie ainsi que dans quelques villes importantes de l'intérieur et de la côte, occupant des positions clés qui leur permettent de percevoir des taxes et des droits à l'entrée des marchés. Il existe des royaumes et des principautés berbères, tantôt alliés, tantôt ennemis des Byzantins.

Toute l'Afrique australe a été touchée par le soulèvement berbère, les Mauritaniens sous la direction de Stozas et les guérilleros de l'Aguellid Antalas attaquant violemment les avant-postes impériaux qui s'opposent à l'anarchie. Justinien nomme Jean Troglita comme chef, et grâce à sa stratégie de division qui comprend la diplomatie, l'utilisation de l'or et l'assassinat de certains chefs berbères, Troglita parvient à maintenir la paix. Cependant, les hostilités reprennent à la mort de Justinien, et des problèmes mineurs surgissent dans la nation.

Cependant, les Berbères n'ont jamais oublié leur célèbre adage : « L'Afrique aux Africains ». Mais ceci n'a pas empêché les conflits religieux d'éclater, avec le clergé qui contribue au déclin de la religion chrétienne. En moins de six ans, à cause de la conquête de la Syrie, de l'Egypte, de Chypre et de Tripoli, l'invasion arabe a contraint la province à se lancer dans une guerre de religion autour de 640. Et la domination byzantine dans la région, a pris fin lorsque les musulmans parviennent à prendre le contrôle de ses possessions en Afrique.

Le patrice Grégoire est gouverneur général de l'Afrique en 646, mais le gouvernement byzantin est affaibli par l'indépendance du continent et facilité par l'arrivée des Arabes du Moyen-Orient. L'invasion arabe débute en Tunisie en 647 par la bataille de Sbeitla, qui entraîne la mort du roi Grégoire et marque la fin de la domination de l'Empire byzantin en Afrique. Poursuivant leur conquête de la région, les Arabes détruisent Sufetula et le sud de la région byzantine. Les Grecs, qui continuèrent à vivre en Afrique après leur expulsion, étaient chaque jour plus indépendant des autorités gouvernantes de Byzance,

ce qui contribua au désarroi de l'Afrique byzantine. Les efforts militaires et religieux de Byzance en Afrique ont été détruits par les musulmans, ce qui a mis fin à leur domination sur le continent. Et la conquête arabe de l'Afrique a marqué le début d'une nouvelle ère dans l'histoire de la région.

1.2.3. Les expéditions islamiques : gouvernement d'Uqba Ibn Nafii

Uqba Ibn Nafii était un général arabe qui a mené des campagnes de conquêtes islamiques au VII^{ème} siècle en Afrique du Nord. Reconnu pour le mérite de fonder la ville de Kairouan en Tunisie. En 647, Uqba Ibn Nafii a mené une expédition pour conquérir la région de Barqa (actuelle Libye). Il poursuit sa campagne vers l'ouest, pour la conquête de Tripolitaine et de Fezzan.

En 670, il a avancé avec l'armée musulmane vers la Tunisie, où il a fondé la ville de Kairouan. Il a également conquis la région de Constantine (en Algérie) et a poursuivi sa campagne jusqu'au Maroc, et s'emparer de la région de Tlemcen. Uqba Ibn Nafii est également connu pour avoir établi un système de gouvernance efficace dans les régions conquises, en mettant en place des administrateurs locaux et en établissant un système de taxation. Il est considéré comme un des fondateurs de l'état arabe en Afrique du Nord. Uqba Ibn Nafii a également mené des campagnes victorieuses contre les Chrétiens byzantins en Egypte, et a établi un gouvernement arabe à Fustat (actuellement Le Caire). Il a également ouvert la voie pour la conquête de l'Espagne à l'aide des Berbères convertis à l'islam sous le commandement de Tariq Ibn Ziyad en 711.

Il est considéré comme l'un des principaux architectes de l'expansion de l'Empire arabe et sa conquête de l'Afrique du Nord a permis l'établissement d'un état arabe stable dans cette région pour les siècles à venir. Cependant, il était également critiqué pour sa rigidité avec les populations locales, notamment lors de la fondation de Kairouan.

De son vivant, Uqba Ibn Nafii a pris part dans la glorieuse histoire des conquêtes Arabes en raison de sa victoire pendant ses expéditions en Afrique.

Ces événements ont eu lieu entre le VII^{ème} et le XV^{ème} siècle, lorsque les armées musulmanes ont envahi et conquis de nombreux territoires en Afrique du Nord et en Afrique de l'Est. Les expéditions ont été menées par des chefs militaires musulmans et des missionnaires pour diffuser l'islam et établir des états musulmans.

Les premières expéditions ont eu lieu au VII^{ème} siècle, lorsque les Arabes envahissaient l'Afrique du Nord et conquièrent le Maghreb, en propageant la civilisation et la culture musulmane. Les Arabes ont également fondé des cités et des états musulmans comme l'effervescente Kairouan en Tunisie. Au IX^{ème} siècle, les Fatimides, une dynastie islamique d'origine berbère, ont conquis l'Égypte et ont fondé le Califat de l'Égypte. Les Fatimides ont également mené des expéditions en Afrique de l'Est, conquérant des territoires tels que l'actuelle Somalie et l'Éthiopie.

Les premières expéditions ne furent que des raids de cavalerie, ayant surtout le pillage pour but et dans lesquels les Arabes évitaient les places fortes où se réfugiaient les populations indigènes et les descendants des colons romains. Le littoral lui-même, protégé par les montagnes et les ports dont les Grecs restaient les maîtres, fut respecté.⁸⁸

Au X^{ème} siècle, les Almoravides⁸⁹, une dynastie berbère de l'Afrique de l'Ouest, ont conquis l'Andalousie en Espagne et ont établi un empire musulman qui s'étendait jusqu'au Maghreb. Les Almoravides ont également mené des expéditions en Afrique de l'Est, notamment en Égypte.

Au Moyen-âge, les expéditions islamiques en Afrique ont permis de diffuser l'islam et d'établir des états musulmans, et ont eu un impact significatif sur la culture et la religion de l'Afrique. Ils ont également conduit à l'établissement de routes commerciales et de relations diplomatiques entre les

⁸⁸ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 422.

⁸⁹ Le nom d'almo hade désigné et la doctrine et la dynastie issue d'Abd el-Moumen. L'Almo hade rejette tout accommodement, toute compromission avec les infidèles, tout signe de richesse et de luxe. Ce fut le plus fanatique des mouvements réformateurs de l'islam maghrébin : par le sabre furent éliminées et les dernières communautés chrétiennes dispersées à travers le pays, et les rares Principautés judaïques, qui gardait un lointain souvenir de l'ancienne expansion du judaïsme dans certaines tribus berbères. Cités par : Camps Gabriel dans LES BERBERES, Mémoire et identités, p. 144.

différents états musulmans d'Afrique et d'Asie. Il est à noter aussi que l'Afrique a beaucoup prospéré et développé après l'Islam.

Selon Ibn Khaldoun, l'établissement des musulmans en Afrique commençait véritablement avec le gouvernement d'Uqba Ibn Nafii. Or, il était basé sur un rapport de force, ce qui a permis à l'empire islamique de s'étendre rapidement. Nous reprenons les propos de l'historien ;

[II] dit : en l'an 50 (670) Muawiya b. Abi Sufyan envoya en Afrique Uqba b. Nafe de la tribu de Fihir (Quraych), lequel était resté à Barca et à Zwila pendant qu'Amr b. Al Asi gouvernait l'Egypte. Uqba rassembla les Berbères néophytes, et les incorpora dans l'armée que Muawiya venait de lui envoyer et qui se composait de dix mille cavaliers musulmans. Il marcha aussitôt contre l'Ifriqya, et, y ayant pénétré, il passa au fil de l'épée tous les chrétiens qui y restait. Il dit alors (à ses troupes) : « Quand un imam entre en Ifriqya, les habitants de ce pays se mettent à l'abri du danger en faisant la profession de [l'islam], mais aussitôt que l'imam se retire, ces gens-là retombent dans l'infidélité. Je suis donc d'avis, ô musulmans ! De fonder une ville qui puisse servir de camps et d'appui à [l'Islam] jusqu'à la fin du temps ». Ce conseil fut adopté⁹⁰.

Sur la façon dont l'islam s'est propagé en Afrique du Nord, il est fort admis dans plusieurs récits historiques qu'il y rencontra une forte résistance. René Basset affirme que ;

Les Musulmans furent rejetés plus d'une fois jusqu'en Tripolitaine et, en ce cas, on n'a pas tort de supposer que les conversions qu'ils avaient pu faire ne se maintinrent pas. Les historiens arabes eux-mêmes avouent que les Berbères abjurèrent douze fois l'islâm et l'on peut croire que s'ils avaient trouvé un appui chez une puissance voisine, forte et bien organisée, au lieu de l'empire byzantin ou du royaume des Goths, ils auraient victorieusement repoussé les invasions musulmanes. Mais leurs divisions et leur isolement, surtout après la conquête de l'Espagne par Mousa, finirent par assurer le triomphe de l'islâm, triomphe qui ne fut absolu et définitif qu'au XIIe siècle⁹¹.

Sur la conversion des musulmans pendant ces conquêtes, nous avons

⁹⁰ *Ibid.* p. 352.

⁹¹ BASSET, René, *op.,cit*, p. 42.

noté d'après nos lectures, qu'ils ont réagi différemment aux différentes expéditions islamiques. Certaines tribus berbères se sont opposées aux envahisseurs musulmans et ont résisté à leur avance, tandis que d'autres ont choisi de les accueillir et de se convertir à l'islam. Ainsi l'islam s'est propagé dans le nord de l'Afrique grâce à une combinaison de facteurs, notamment les conquêtes militaires, l'ouverture de la voie commerciale aux différentes activités commerciales dans différentes régions. Et enfin, la conversion volontaire. Au fil des siècles, l'islam a vu une large diffusion à l'intérieur des terres Africaines, atteignant les régions rurales et les tribus nomades.

1.2.3.1. Le gouvernement d'Uqba Ibn Naffi depuis la 3^e expédition

La troisième expédition islamique en Ifriqiya a eu lieu en 647, sous le commandement de l'émir d'Égypte, Abdullah Ibn Saad. Il a été lancé pour reprendre les territoires perdus par les musulmans lors de la deuxième expédition en 634. L'expédition a commencé par la prise de la ville de Sufetula, qui était un important centre commercial et culturel en Ifriqiya. Les musulmans ont ensuite poursuivi leur avancée vers le sud et ont pris d'autres villes clés, comme Kairouan et Sousse.

Les forces musulmanes ont également rencontré de fortes résistances de la part des tribus berbères qui habitaient dans la région. Les combats ont été violents et les musulmans ont dû utiliser des tactiques de siège pour prendre les villes. *« La principale conséquence de la conquête arabe fut l'islamisation moins rapide qu'on ne le dit de la plupart des Berbères. Il ne subsista d'îlots chrétiens que dans des villes, même de création récente comme Kairouan ou Tahert.⁹² ».*

Vaillamment, les musulmans ont réussi à établir un contrôle solide sur toute l'Ifriqiya et ont établi une base pour une expansion future en Afrique du Nord. Cette expédition a également permis aux musulmans de contrôler les routes commerciales importantes de la région, ce qui a augmenté leur richesse

⁹² CAMPS, Gabriel, *op.cit.*, p. 137.

et leur pouvoir. Pour plus de détails, nous revenons toujours vers la version d'Ibn Khaldoun (Appendice II d'An-Nuwayri), mais cette fois-ci, redite et résumée par Gabriel Camps, qui estime que la véritable conquête a commencé sous le commandement du calife Moawia ;

Qui confia le commandement d'une nouvelle armée à Moawia Ibn Hodeidj en 666. Trois ans plus tard, Oqba ben Nafé fonde la place de Kairouan, première ville musulmane au Maghreb. D'après les récits transmis avec de nombreuses variantes par les auteurs arabes, Oqba multiplia, au cours de son second gouvernement, les raids vers l'ouest, s'empara des villes importantes comme Lambèse, qui avait été le siège de la 3^e légion et la capitale de la Numidie romaine. Il se dirigea ensuite vers Tahert, près de la moderne Tiaret, puis atteignit Tanger, où un certain Yuliân (Julianus) lui décrivit les Berbères du Sous (sud marocain) sous un jour fort peu sympathique: "c'est, disait-il, un peuple sans religion, ils mangent des cadavres, boivent le sang de leur bestiaux, vivent comme des animaux car ils ne croient pas en Dieu et ne le connaissent même pas." Oqba en fit un massacre prodigieux et s'empara de leurs femmes, qui étaient d'une beauté sans égale. Puis Oqba pénétra à cheval dans l'Atlantique, prenant Dieu à témoin qu'il n'y avait plus d'ennemis de la religion à combattre ni d'infidèles à tuer. Mais cette expédition finit même par un désastre qui compromit pendant cinq ans la domination arabe en Ifriqiya⁹³.

L'historiographe nous mène jusqu'à la prodigieuse rencontre d'Uqba Ibn Nafii avec le chef berbère Koçeila, et finit par mentionner la Kahina qui a commandé après la mort de Koçeila. Camps rapporte même la mort⁹⁴ d'Uqba Ibn Nafii, le paladin d'Allah, par Koçeila ;

Le chef berbère Koceila, déjà converti à l'islam, donna le signal de la révolte. La troupe d'Oqba fut écrasée sur le chemin du retour, au sud de l'Aurès, et lui-même fut tué à Tehuda, près de la ville qui porte son nom et renferme son tombeau, Sidi Oqba. Koceila marcha sur Kairouan et s'empara de la cité. Ce qui est resté de l'armée musulmane se retira jusqu'en Cyrénaïque. Campagnes et expéditions se succèdent presque annuellement. Koceila mort en 686, Carthage

93 *Ibid.* p. 135.

94 Ibn Abdelhakem place la mort d'Uqba en l'an 63 (6892-3). Cité par W. De Slane dans Ibn khaldoun, *Histoire Des Berbères Et Des Dynasties Musulmanes De L'Afrique Septentrionale. Tome I: Des Arabes Mostadjem Aux Princes Aghlebides*, p. 359.

n'est prise qu'en 693, et Tunis fondé en 698. Pendant quelques années, la résistance fut conduite par une femme, une Djerawa, une des tribus botr maîtresses de l'Aurès. Cette femme, qui se nommait Dihya et que nous savons maintenant avoir été chrétiennes, est plus connue sous le sobriquet que lui donnèrent les Arabes : la Kahéna⁹⁵.

Gabriel Camps révèle quelques vérités autour de l'enseignement de ces événements aux établissements européens aujourd'hui, il dit que ;

Contrairement à une opinion assez répandue en Europe et qui traîne dans les manuels scolaires cette conquête ne fut pas une tentative de colonisation c'est-à-dire une entreprise de peuplement elle se présenta comme une suite d'opération exclusivement militaire dans lesquels le goût du lucre se mêlait facilement à l'esprit missionnaire. Contrairement à une autre image, cette conquête ne fut pas, non plus, le résultat d'une chevauchée héroïque, balayant toute opposition d'un simple revers de sabre⁹⁶.

Le récit le plus intéressant reste toujours celui de la fondation de la ville Kairouan. Symbole de la diffusion de l'islam en Afrique du Nord et de l'expansion de la civilisation arabo-musulmane. Généralement, la contribution de l'architecture islamique en Afrique du Nord a été de grande influence. Par le style arabe, les musulmans ont installées des édifices de formes géométriques spécifiques telles que les coupoles, les minarets et les arcs en accolade. Cette contribution a eu un impact durable sur les cultures et les sociétés dans les régions touchées par la civilisation islamique, et contribuent à la prospérité de l'Afrique du nord.

1.2.4. Kairouan, la ville symbole d'effervescence islamique

Kairouan, ville située en Tunisie, a été fondée en 670 par le commandant Uqba Ibn Nafii, l'envoyé du Calife omeyyade Abd al-Malik ibn Marwan. Il a choisi cet emplacement pour sa proximité avec les caravanes qui traversaient le désert pour se rendre à la Mecque et pour son importance stratégique en tant que point de passage entre l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient. Kairouan est devenue ensuite un centre commercial et culturel

⁹⁵ CAMPS, Gabriel, *op.cit.*, p. 136.

⁹⁶ *Ibid.* p. 137.

important pour la région et a joué un rôle clé dans la propagation de l'Islam en Afrique du Nord. Elle est également devenue un centre de culture et d'éducation islamique pour les musulmans et est encore considérée comme l'une des villes saintes de l'Islam.

En 670, et pendant la 3^e expédition arabe en Ifriqiya, Uqba Ibn Nafii nommé gouverneur de cette province, fonde avec ses compagnons ; Kairouan (qui veut dire en arabe: la place d'arme). Où ils s'étaient installés pendant les conquêtes. Au cours de l'histoire, Kairouan a vu différents empires. Elle a subi également de nombreux sièges et dévastations. Mais, la ville s'est toujours rétablie et demeure un centre d'éducation scientifique et spirituelle.

Or, pendant ses tribulations sociales et historiques en Afrique du nord ;

La fondation de Qaïrouân par Oqbah donna seule un caractère de stabilité et de permanence à la propagation de l'islâm, mais non d'une façon absolue. Les Musulmans furent rejetés plus d'une fois jusqu'en Tripolitaine et, en ce cas, on n'a pas tort de supposer que les conversions qu'ils avaient pu faire ne se maintinrent pas. Les historiens arabes eux-mêmes avouent que les Berbères abjurèrent douze fois l'islâm et l'on peut croire que s'ils avaient trouvé un appui chez une puissance voisine, forte et bien organisée, au lieu de l'empire byzantin ou du royaume des Goths, ils auraient victorieusement repoussé les invasions musulmanes. Mais leurs divisions et leur isolement, surtout après la conquête de l'Espagne par Mousa, finirent par assurer le triomphe de l'islâm, triomphe qui ne fut absolu et définitif qu'au XII^e siècle⁹⁷.

Pour ne reprendre que le texte d'Ibn Khaldoun (Appendice II d'An-Nuwayri), l'historien dit qu'Uqba ;

Ayant fait comprendre aux musulmans la nécessité de fonder une ville, les mena à l'emplacement où Kairouan devait s'élever et qui était alors couvert d'un bois fourré et impénétrable. « Voici dit-il notre affaire ». – « Comment ! lui répondirent ses compagnons, tu nous ordonnes de bâtir dans un marécage boisé où personne ne saurait passer, et où nous aurons à craindre les animaux féroces, les

⁹⁷ BASSET, René, *op., cit.*, p. 42.

serpents et les autres reptiles de la terre⁹⁸.

Connu pour sa forte spiritualité et ses vœux exaucés, Uqba rassemblé avec ses compagnons, a invoqué Dieu dans une scène poétique majestueuse, en prononçant son fameux avertissement ; « *serpents et bêtes féroces ! Nous sommes les compagnons du Prophète béni ; ainsi retirez-vous, car nous allons nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous s'il trouvera après cet avertissement.*⁹⁹ ».

Il continua sa marche, accompagné de ses principaux officiers, et adressa au Dieu le tout puissant sa prière : « O mon Dieu ! Remplis cette ville de science et de la connaissance de ta loi. Fait qu'elle soit habitée par des hommes pieux et dévoués à ton service, et protège-nous contre les puissants de la terre ». Ibn Khaldoun ajoute à ces propos, qu'à partir de cette date et durant quatre décades, « on ne vit ni serpent, ni scorpion en Ifriqiya ».

Comme un miracle, cette prière, a fait que la bénédiction soit sur cette ville. Au cours des siècles suivants, Kairouan a connu une croissance économique et démographique importante, grâce à sa position stratégique au carrefour des routes commerciales entre l'Afrique, l'Espagne et l'Orient. La ville a également été le siège de nombreux souverains et dynasties, qui ont contribué à son développement culturel et artistique.

La fondation de la ville était une opération minutieuse du général, qui avait ;

Choisi pour l'emplacement de sa ville une localité éloignée de la mer et voisine d'une sibkha ou marais de sable. « De cette manière, lui dirent-ils, nous n'aurons pas à craindre une descente de la part des Grecs et nos chameaux auront un lieu de pâturage où les Berbères et les chrétiens n'oseront pas venir les enlever ». La construction de Kairouan fut commencée en l'an 50 (670). (Bayan).¹⁰⁰

D'après l'historien, Uqba « *traça les fondations de l'hôtel du*

⁹⁸ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 353.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 353.

*gouvernement et de la grande mosquée. La construction de celle-ci n'était pas encore commencée quand il y fit célébrer la prière*¹⁰¹ ». Selon l'auteur, les travaux de construction de cette ville furent achevés en l'an 55 (675). Faisant de cette contrée, jadis déserte, une province pour l'empire musulman.

La ville est rapidement prospérée en tant que centre religieux et culturel, avec la construction de nombreux monuments, notamment la grande mosquée de Kairaouan qui est considérée comme l'une des plus grandes et des plus anciennes mosquées du monde. La ville a également été un important centre commercial, avec des voies commerciales qui reliaient l'Afrique du Nord à l'Espagne et à l'Italie.

Aux dires d'Ernest Mercier ; l'Ifriqiya (la Tunisie) dans cette époque est un endroit de rapprochement essentiel de l'Europe. Elle est située à environ 150 kilomètres en Sicile au Nord-est africain, et séparé de l'Espagne à l'ouest par le détroit de Gibraltar et le cap Maghreb. De plus, cette partie de l'Afrique présente de nombreuses similitudes avec les régions européennes susmentionnées, tant en termes d'apparence et de production, qu'en termes de climat¹⁰².

Historiquement, Kairaouan a connu une période de déclin, en raison de la concurrence entre les gouverneurs arabes qui se succèdent et entraînent des changements remarquables à la région. À l'arrivée de Meslama-ben-Mokhaled à la gouvernance de l'Ifriqiya, a envoyé au Maghreb un de ses affranchis, nommé Dinar, et surnommé Abu-el-Muhajir, pour prendre le commandement (vers 675) à la place d'Uqba Ibn Nafii. Ce dernier trouva ce comportement inexplicable. Dinar à son arrivée arrêta Uqba et l'accabla d'humiliation, en exécutant ainsi les instructions que lui a données son maître, le calife Muaouia. Mais aucune vengeance ne serait complète sans un effort pour détruire les créations de l'adversaire. Aux ordres de Dinar, les constructions de Kairouan sont presque dévastées et la nouvelle ville fut détruite¹⁰³.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² ERNEST, Mercier, p. 11.

¹⁰³ *Ibid.* p. 232.

Après la mort du calife Muaouia, son fils Yazid l'avait succédé au trône. Ayant appris l'indignation faite à Uqba, Yazid le renomma de nouveau gouverneur de l'Ifriqiya. À l'arrivée de celui-ci en Ifriqiya, Maslima l'a reçu pour lui déclarer que Dinar a enfreint ses ordres, et la ville est presque détruite. Sur le fond de ces excuses, qu'Uqba a accepté, il continua sa marche vers l'Ifriqiya, et une fois il y atterrit, il ordonna de démettre Abu-el-Muhajir de ses fonctions, et Kairaouan est de nouveau sous son commandement.

De retour à l'est, une levée de boucliers des Berbères coïncida avec le départ d'Uqba. À leur tête était Koçéïla, chef de la grande tribu des Aoureba. Auxquels Dinar Abou-el-Mohadjir a fait face. Ce dernier est enfin libéré par Uqba pour mener la bataille contre Koçéïla¹⁰⁴ et ses troupes. Il est affirmé que ce dernier s'est renoué en amitié avec Abou-el-Mohadjir, lorsqu'ils étaient tous les deux prisonniers d'Uqba.

Bien que Koçeïla fût toujours traité avec bienveillance chez Dinar, qui le garda en semi-captivité. Uqba, quant à lui, ne manqua pas d'occasion pour le mortifier et l'humilier.

Parmi les traits insultant qu'il se permit envers lui, on raconte le suivant : il [Uqba] venait de recevoir des moutons, et voulons en faire égorger un, il ordonna a Kusila de l'écorcher. « Que Dieu dirige les miens vers le bien ! lui dit le chef berbère j'ai ici mais jeunes gens et mes serviteurs qui pourront m'éviter cette peine ». Uqba y répondit par des paroles offensantes et lui donna de se lever (et sortir). Kusila se retira en colère, et ont égorgé le mouton, et essuya sa main encore sanglante sur sa barbe. Quelques Arabes s'approchèrent alors et lui dirent : « Que fais-tu, Berbère ? » à quoi il répondit : « Cela est bon pour les poils ». Mais un vieillard d'entre les Arabes passa et s'écria : « Ce n'est pas pour cela ; c'est une menace que ce berbère vous fait ! » Alors Abu'l Muhadjer s'adressa à Uqba et il lui dit : « Que viens-tu de faire ! Voilà un homme de plus distingués parmi son peuple, un homme qui était encore polythéiste il y a peu de temps ; et tu prends à tâche de faire naître la rancune dans son cœur ! Je te conseille maintenant de lui faire lier les mains derrière le dos, autrement tu seras victime de sa

¹⁰⁴ Ce dernier a dû embrasser l'Islam pour éviter la mort après avoir été capturé par Uqba, et grâce à ses émissaires envoyés par les grecs qui voulaient sa liberté, koçeïla a profité d'un moment propice et fuis le camp d'Oqba, chez qui il témoigna d'une humiliation violente.

perfidie¹⁰⁵. »

Alors prisonnier ;

Koçéïla avait pu envoyer des émissaires aux gens de sa tribu et à ses alliés, et tout était préparé pour la révolte. Parvenu dans le Zab, Okba, qui considérait tout le Mag'reb comme soumis, renvoya son armée par détachements vers sa capitale. Quant à lui, ne conservant qu'un petit corps de cavalerie, il voulut reconnaître ces forteresses des environs de l'Aourés où il avait éprouvé une résistance inattendue, afin d'étudier les moyens de les réduire. Mais il avait compté sans la vengeance de Koçéïla. Parvenu à Tehouda, au nord-est de Biskra, le général qui, depuis quelque temps, était suivi par les Berbères, se trouva tout à coup face à face avec d'autres ennemis, commandés par des chefs chrétiens. La victoire, comme la fuite, était impossible, il ne restait aux Arabes qu'à mourir en braves. Ils s'y résolurent sans faiblesse et, ayant brisé les fourreaux de leurs épées, attendirent le choc de l'ennemi. Dinar, auquel la liberté avait été rendue et qui pouvait fuir, voulut partager le sort de ses compatriotes. Le combat ne fut pas long ; enveloppés de toute part, les guerriers arabes furent bientôt anéantis ; un très petit nombre fut fait prisonnier (683). Ainsi périt au milieu de sa gloire Okba-ben-Nafa¹⁰⁶.

Au fil des siècles, Kairaouan a été gouvernée par différentes dynasties, dont les Aghlabides, les Fatimides et les Zirides. La ville a également été occupée par les Normands, les Espagnols et les Ottomans avant de devenir une ville tunisienne à l'indépendance en 1956. Cependant, la ville est restée un lieu éducatif important pour les musulmans, et a été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1988. Aujourd'hui, Kairaouan est une destination touristique populaire, qui attire des milliers de visiteurs chaque année pour découvrir et admirer son patrimoine culturel et historique unique.

1.3. L'Afrique Septentrionale après l'Islam

« THIKLI GHER ZDATH.
AMETTANET ICHT NETTETH »

¹⁰⁵ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 358.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 235.

(« Aller toujours de l'avant, on ne meurt qu'une fois » KAHINA)¹⁰⁷

L'Afrique septentrionale a subi des changements bouleversants après que l'islam y est entré au VIII^e siècle. Cela a eu un impact significatif sur la culture, la politique et la société de la région. L'Islam a rapidement propagé dans la région, notamment grâce aux commerçants musulmans qui ont voyagé à travers le Sahara pour échanger des biens. Grâce à ces échanges, on a vu l'émergence de certains royaumes musulmans, tels que l'Almohade au Maroc et l'Aghlabide en Tunisie.

L'Islam a également influencé la culture et la société de la région. La langue arabe est devenue la langue dominante et les pratiques islamiques, comme la prière et le jeûne, sont devenues courantes. Les sciences, les arts et les lettres ont également prospéré sous l'influence musulmane.

Cependant, l'Afrique septentrionale a également connu d'autres conflits religieux et invasions étrangères. Les croisades chrétiennes ont menacé les royaumes musulmans et les dynasties locales ont lutté pour le pouvoir. L'arrivée des Européens au XV^{ème} siècle a également conduit à une colonisation et à une exploitation économique de la région.

Aujourd'hui, l'Afrique septentrionale est marquée par cette histoire riche et complexe, avec des influences islamiques profondes dans la culture, la société, la politique et la religion.

En termes culturels, l'islam a introduit de nouvelles croyances, pratiques et valeurs qui ont influencé la manière dont les gens vivaient et pensaient. Les mosquées et les madrasas (écoles coraniques) ont été construites pour répandre la religion, et les sciences islamiques telles que la théologie, la jurisprudence et la littérature ont prospéré. Les arts et les lettres ont également été influencés par l'islam, avec l'apparition de nouveaux styles architecturaux, de nouvelles formes de poésie et de nouveaux genres littéraires.

¹⁰⁷ <http://aureschaouia.free.fr/presentaccueil.htm>

En termes politiques, l'islam a également eu un impact important. Les États musulmans ont été fondés dans la région, avec des dynasties telles que les Aghlabides, les Fatimides et les Almoravides qui ont régné sur de vastes territoires. Ces États ont été gouvernés selon les principes de la charia (loi islamique), et ont été unies par des liens culturels et religieux.

En termes sociaux, l'islam a également eu un impact important. Les relations entre les différentes communautés ont été souvent tendues, mais il y a eu également des moments de coopération et de tolérance. Ainsi qu'entre les musulmans et les non-musulmans ont également été marqués par des moments de tension, mais il y a eu des moments de coexistence pacifique.

En somme, l'islam a eu un impact profond sur l'Afrique septentrionale après son introduction au VII^{ème} siècle. Il a influencé la culture, la politique et la société de la religion, et a marqué durablement l'histoire de cette région.

Et parmi les histoires qui ont influencé celle de l'Afrique du nord est sans doute celle de la Kahina, une guerrière berbère célèbre, connue pour sa résistance contre l'invasion arabe au VII^{ème} siècle. Elle est considérée comme une figure de la liberté et de l'indépendance des Berbères. Mais qu'elle est vraiment son histoire ?

1.3.1. De l'Histoire de la Kahina

La Kahina¹⁰⁸ était la fille unique de ses parents, son père Thabet ou Tabet, roi berbère et chef guerrier de la tribu Djéraoua et sa mère Tanirt qui s'est trouvée la mort dans un incendie. Ruiné, disait-on, son père s'est avéré battu, car une fille ne peut pas assurer l'héritage du règne et ne peut pas accéder au trône, chose qui infligea le cœur de Dihya, jeune, belle, et élevée aux rangs des reines et des princesses mais sans royauté promise, d'où son

¹⁰⁸ Pour les Berbères des Aurès, elle s'appelait Dyhia Tadmurt qui veut dire la belle gazelle en tamazight ou Damya qui signifie devineresse. Le surnom Kahena a plusieurs significations en arabe, en hébreu ou en grec. En arabe, Kahena désigne une devineresse ou une sorcière, ce qui peut être péjoratif. En grec, Kahena est tiré de Karina qui signifie être pur. En hébreu le mot est proche de Cohen qui a un sens de prêtre. La présence de deux des six anciennes nécropoles réservées aux Cohanim en Afrique du Nord qui se trouvaient à Biskra et à Bône pourraient être reliées à la famille de la Kahena. Disponible sur le site : <https://lepetitjournal.com/tunis/actualites/la-kahena-reine-berbere-53443>

malheur de naître fille.

Dans la société berbère, il était désormais réservé aux filles l'apprentissage du métier à tisser, à filer, et d'apprendre à faire la cuisine. Mais le destin de l'enfant rebelle n'était pas tel que le dicte la tradition berbère, l'unique fille de ses parents va apprendre toute seule le métier de monter à cheval et l'art de manier épées et armes.

Ainsi Dihya a passé toute son adolescence à chevaucher auprès de son père et a appris à tirer à l'arc. L'arme au poing elle a combattu à côté de son père à la bataille de Mems, où Koçeila¹⁰⁹ le chef incontesté des Branes est tombé au champ d'honneur, après cinq ans de la victoire berbère aux armées Arabes à Tahouda¹¹⁰.

Devenue reine après la mort de Koçeila, la Kahina a réuni toutes les tribus et régna en chef depuis les Aurès sur toute la contrée africaine¹¹¹. À l'unité de ce grand peuple, Sekerdid le chef compagnon et aide de camp de Koçeila s'est mis au service de la reine. Il lui rappelle toujours « *Tu ne dois ton pouvoir de reine qu'à toi-même. Tu commandes parce que tu es unique, non parce que c'est le droit ou l'hérédité...* »¹¹².

Dihya, est réputé avoir contracté deux mariages durant sa vie. Le premier lorsqu'elle était très jeune. Et le second, selon certaines références affirmaient qu'il aurait été avec Koçeila, qui combattait à côté d'elle et de son père Thabet à la bataille de Tahouda où son père a été tué. Elle a eu de lui, selon certaines références, un fils Yazdigan ou Yazdia. Avant Koçeila, la Kahina s'est liée à Aberkan, duquel elle a donné naissance à son premier garçon, Ifran. Après la victoire de l'oued Nini la Kahina a accueilli un nombre considérable de prisonniers qu'elle traita avec bonté et libéra ensuite, sauf un,

¹⁰⁹ Très peu de sources qui évoquent ce point, mais selon la version donnée par l'écrivaine franco-tunisienne Gisèle Halimi, la Kahina a épousé Koçeila après le mort de et son père dans la bataille de Tehouda.

¹¹⁰ « *Tahouda, entre Biskra et l'oued Abiod, ferme au sud de l'Aurès. Les Romains l'avaient coquettement urbanisée : une basilique, des temples, des théâtres, des bains, des jardins qui reflétaient la lumière rose du soir sur d'élégantes villas. Tout autour, des champs bien entretenus, des vergers riants.* » Cité par Gisèle Halimi dans *La Kahina*, 2017. pp. 94-95.

¹¹¹ Cité par Gisèle Halimi, *La Kahina*, p. 39.

¹¹² *Ibid.* p. 47.

qui s'appelait Khaled Ibn Yazid, un jeune prince qu'elle accueillit avec générosité et bienveillance et finit par l'adopter.

Ibn Khaldoun nous mène aux vicissitudes de cette histoire, il disait qu'elle ;

[...] livra bataille sur le bord de la rivière Nini. Après un combat acharné, les musulmans furent mis en déroute ; un grand nombre d'entre eux perdit la vie, et plusieurs des compagnons de Hasan furent faits prisonniers. La kahina les traita avec bonté, et les renvoya tous, à l'exception de Khaled b. Yazid de la tribu de Qays, homme distingué par son rang et par sa bravoure qu'elle adopta pour fils. Hasan évacua alors l'Ifriqiya (...) à son approche la kahina dit à son peuple : « les arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage. Je pense qu'il n'y a qu'un plan à suivre : c'est de ruiner le pays afin de les décourager ». Elle envoya donc ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants.¹¹³

Khaled était le neveu du général Hassan. En étant à l'accueil de la Kahina, il forma un complot de traîtres autour d'elle, pour la livrer à son oncle. Pendant qu'il demeure chez elle, la Kahina secrètement se noue une relation personnelle, intime avec lui. Le grand historien Ibn Khaldoun précise quelques détails au sujet de la Kahina, il disait que ;

[...] Cette femme avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu, et, comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire, toute la tribu. Sachant, par divination, la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir pour elle le haut commandement. « Elle gouverna pendant soixante-cinq ans, dit Hani b. Bakur Ad-Darisi, et elle vécut cent vingt-cinq ans ». Ce fut elle qui poussa les berbères de Tahuda à tuer Uqba ibn Nafie, pendant qu'il traversait la plaine qui s'étend au midi l'Awras. La part qu'elle avait prise à ce coup de main n'était pas ignorée des musulmans. Après la mort de Kuseyla, les débris de l'armée berbère se rallièrent autour de la Kahina, dans sa forteresse du mont Awras. Les B. Ifren ainsi que toutes les tribus Zenatiennes et berbères Botr

¹¹³ IBN KHALDOUN, *op., cit.*, p. 361-362.

de l'Ifriqya étant venu se joindre aux troupes de cette femmes, elle attaqua les musulmans dans la plaine située au pied de sa montagne, les mit en déroute et les expulsa de l'Ifriqya¹¹⁴.

L'historien ne nous informe pas seulement sur la progéniture de la Kahina, il a dressé aussi le paysage d'une Afrique connue pour ses nombreuses révoltes tenaces qui refusent la soumission à l'Islam. L'écrivain d'Al Muqaddima continue la description de cette situation de guerre, interrompue entre temps par des phases de trêve.

En reine et guerrière, elle a mené des guerres farouches en résistant aux expéditions islamiques. Et depuis sa présidence aux armées berbères, elle a fait preuve d'une grande intelligence militaire. Sa science de la guerre l'a mené à remporter des victoires mémorables. Mais cette histoire/série de victoires a pris fin avec sa mort. Le général Hassan après sa deuxième tentative de conquérir le Maghreb (cet incident est conforme à la VI^{ème} et dernière expédition musulmane en Afrique) s'est trouvé dans un affront direct avec la Kahina, qui refusa pour la dernière fois dans sa vie de se plier à l'ordre du général d'accepter l'Islam, ce dernier trancha sa tête d'un coup sec de son épée. Sa tête fut transportée au calife Omejade qui la réclama, après quoi il a prononcé sa célèbre phrase « après tout ce n'était qu'une femme... », en examinant avec intérêt le visage de la défunte.

Soucieuse de l'avenir de son peuple, Dihya, après les nuits maudites où les esprits la soufflèrent sa mort tragique et certaine, elle ordonna à ses fils de se ranger auprès de l'ennemi et de lui exprimer loyauté et obéissance. Elle leur confia l'espoir de faire persister par eux la race du peuple berbère. En reconnaissance à ce geste, après leur Islam le général les nomma chefs aux différentes régions au nord d'Afrique. C'est ainsi que la prophétie de leur mère s'est accomplie, et le dernier vœu qu'elle exauçait s'est réalisé.

La mort de Dihya n'était pas accidentelle. Hassan Al-Ghassani, l'envoyé du Khalife au Maghreb, l'a bien préparé.

¹¹⁴ *Ibid.* p. 324-325.

[II] s'arrêta à Barqa pour y attendre les renforts qu'Abdelmalek devait lui envoyer. En l'an 74 (693-4), il culbuta les berbères, tua la Kahina, pénétra dans l'Awras et y massacra cent mille individus. Avant la bataille, deux fils de la Kahina étaient passés du côté de Hassan, conformément aux recommandations de leur mère, laquelle avaient appris de son démon familier ce qui allait arriver. Accueillis honorablement par le chef arabe, les transfuges embrassèrent franchement l'islamisme et servirent avec dévouement la cause qu'ils venaient d'adopter. Dans la suite, ils obtinrent du gouverneur de l'Ifriqya le commandement de leur tribu, les Djérawa, et de toutes les populations qui s'étaient jetées dans l'Awras.¹¹⁵

Les historiens indiquent que la Kahina a rendu l'âme, perdu le règne et acheva une longue histoire des résistances interminables et farouches, que livraient les chefs berbères à leur succession en vue d'expulser les conquérants musulmans.

Ne laissant ni arbres ni murailles la Kahina a pratiquement effacé toute trace matérielle restante de la civilisation berbère, cette civilisation qui s'étale de Siwa en Egypte à la côte de l'Atlantique (les îles canaries) embrassant ainsi tous les pays du grand Maghreb (Maroc, Algérie, Tunisie) y compris la Libye, et l'Egypte, impliquant aussi le Mali, et le Niger¹¹⁶.

Tel fut son raisonnement et, passant aussitôt à l'exécution, elle envoya des agents dans toutes les directions, ruiner les villes, renverser les édifices, détruire et incendier les jardins. De Tunis à Tanger, le pays qui, au dire des auteurs, n'était qu'une succession de bosquets, fut transformé en désert. Ce sacrifice était héroïque. Il a été pratiqué plus d'une fois par des patriotes préférant leur propre ruine à la servitude ; mais les Berbères n'ont jamais su sacrifier au salut de la patrie leurs intérêts immédiats.¹¹⁷

Mais par son histoire, cette femme a laissé une saga dont les événements se mêlent à l'épopée par le fait de la lutte contre les intrusions et par l'amour invincible et l'attachement obsessionnel qu'éprouvent les berbères à leur terre. Au fil des siècles, l'histoire de la Kahina intéressa, et intéressera encore les politiciens, les historiens, les militaires et les écrivains. Elle

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Note de lecture.

¹¹⁷ ERNEST, Mercier, *op. cit.*, p. 215.

interpelle ainsi les amoureux de l'histoire, curieux de découvrir les peuples et les civilisations médiévales anciennes. Cette femme, aux multiples facettes, incite aussi les chercheurs (anthropologues, linguistes, archéologues...etc.) à s'interroger sur les versions paradoxales, qui, jusqu'à nos jours, font revivre son histoire de ses cendres.

À la suite de sa disparition, les peuples berbères reconnus à leur époque comme de véritables guerriers, ne perdirent rien de cette vertu, et des milliers d'entre eux ont embrassé l'Islam et prirent place aux côtés des musulmans, et pour la cause de Dieu, ils allèrent livrer bataille aux chrétiens en Europe. Camp souligne que ;

Sa mort peut être considérée comme la fin de la résistance armée des berbères contre les Arabes. De fait, lorsque, en 711, Tariq traverse le détroit auquel il a laissé son nom (Gibraltar : Djebel-el-Tariq) pour conquérir l'Espagne, son armée était essentiellement composée de contingents berbères et Maures.¹¹⁸

Pour conclure, la Kahina est un personnage complexe et controversé qui continue de susciter des débats et des discussions parmi les chercheurs et les historiens. Et parmi les sujets revenus toujours quand on évoque sa mort, est le lieu où elle a été abandonnée après avoir décapité. Halimi affirme dans son roman *La Kahina* qu'elle n'a pas « *retrouvé ce puits, Bir el-Kahina, sur la margelle duquel elle fut, dit-on, décapitée. A moins qu'elle ne mourut dans l'une de ces cirques, limpides comme aux premiers jours, près de Tabarka* » (p. 18). Alors que non, ce siège existait déjà ;

« À l'entrée de la ville de Bir El Atar (87 km de Tébessa) se trouve une petite station de l'ADE (Algérienne des Eaux) , banale et sans aucune plaque de signalisation, la station qui alimente une partie de la ville en eau potable abrite le célèbre Bir El Kahina (puits de la Kahina) où la reine berbère fut jetée par les Arabes après l'avoir tuée.¹¹⁹»

1.3.2. Caractéristiques des Djéraoua

¹¹⁸ CAMPS, Gabriel, p. 150.

¹¹⁹ <https://www.lematindz.net/news/13355-bir-el-kahina-en-quete-de-rehabilitation.html>

Ptolémée Soter, fondateur des Lagides, succède à Alexandre le Grand en 320 av. J.-C. Il envahit la Palestine et déporte plus de 100 000 Juifs à Chypre. Lagides et Juifs coexistent. Ils retrouvent la liberté. « Leur communauté constituait un véritable état dans l'état », écrit Didier NEBOT dans la préface de son roman historique.

Cette tolérance et cette prospérité attirèrent un flot ininterrompu d'immigrants originaires de Palestine. Bientôt deux des cinq quartiers principaux d'Alexandrie entièrement occupés par les Hébreux, et la Cyrénaïque, avec sa végétation et son climat très favorables rappelant ceux des îles méditerranéennes, fut en grande partie peuplée par les juifs. [...] Les juiveries de ces régions étaient puissantes, libres, turbulentes, habituées au maniement des armes, et de culture hellénistique.¹²⁰

Mais tout s'effondre en 70 après J.-C., lorsque les Romains prennent le pouvoir. Ainsi, les Juifs et les Libyens des environs sont souvent persécutés.

Sous la domination romaine, la situation des Juifs se dégrade, le Temple de Jérusalem est brûlé et les Juifs sont contraints de fuir à Cyrénaïque. Ils deviennent alors des vagabonds. Après cette injustice, la haine de Rome s'est accrue et s'est répandue. Seule la restauration du temple et la vengeance sont envisagées.

Lupus et les Grecs exécutèrent de nombreux Juifs après la défaite romaine. Mais les Juifs chypriotes ne pouvaient tolérer un tel événement. Ils se sont vengés sur les Grecs locaux. Cette révolte tua plus de deux millions de Grecs et chassa les Romains. « *Ses ennemis de l'intérieur éliminés, l'armée hébraïque et ses alliés libyens marchèrent sur Alexandrie. Ils défirent les soldats de l'Empire, le procureur Appuys ne devant son salut qu'en fuyant d'extrême justesse sur un navire.*¹²¹ »

Les Juifs ont régné sur la Cyrénaïque, l'Égypte et la Chypre pendant trois ans, de 115 à 118. Mais les Romains, incapables d'accepter la défaite, se rallient et les contre-attaquent. Après la reconquête de Rome par Marcius

¹²⁰ NEBOT, Didier, *La Kahéna Reine d'Ifrikia*, Paris, éd. Anne Carrière, 1998, p. 03.

¹²¹ *Ibid.* p. 298.

Turbo¹²², ses troupes tuèrent des dizaines de milliers de Juifs et de Libyens et chassent le reste du pays. Ruinée, la Cyrénaïque fut complètement détruite, y compris les maisons et la végétation, stratégie romaine pour empêcher les fugitifs de revenir et de se réinstaller. Cette stratégie couronnée de succès, mais la région est restée invivable pendant des décennies.

Les survivants - Juifs et Libyens - s'unirent et s'enfuirent vers le Sahara, incapables de retourner dans les villes contrôlées par Rome. Alors ils se mélangent et s'unissent, et ils fondent ensemble les Djéraoua, une tribu judéo-libyenne.

Les Vandales détruisent brutalement l'Empire romain au V^e siècle, libérant cette tribu. Les Djéraoua¹²³ quittèrent alors la terre inhospitalière où ils sont contraints de vivre et remontent vers le nord, où la vie est plus facile. Puissants, « *ils prirent possession du massif des Aurès, chassant les sédentaires qui s'y trouvaient*¹²⁴ », et vivant en paix avec les tribus voisines.

Ils (les Djéraoua) commencent à se répandre dans la chaîne Aurès vers 483 où ils établissent une présence de longue durée. Didier Nebot nous rappelle la lignée des chefs de Djéraoua : Dahia ou la Kahéna, fille de Tabet, fils de Nincin, fils de Baoura, fils d'Mengeri, fils à Alfred, fils d'Ousila, fils du Guerra, premier ancêtre connu de la Kahéna. Le fait que cette personne ait vécu pendant cette période, cela nous permet de déduire que la Djéraoua avait conquis les Aurès¹²⁵ aux alentours de l'année 483, lorsqu'ils se sont établis durablement. Et c'est exactement dans ces lieux que nous les retrouvons en

¹²² Un prince maure à la solde de Rome.

¹²³ Parmi les berbères juifs, on distinguait les **Djéraoua**, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle appartenait la **kahina**, femme qui fut tuée par les arabes, à l'époque des premières invasions. Les autres tribus juives étaient les **Néfoussa**, berbères de l'Ifriqiya, les **Fédeloua**, les **Médiouna**, les **Behloua**, les **Rhiata**, et les **Fazas**, berbères du *Maghreb al Aqsa* parmi leurs chefs les plus puissants, on remarquera surtout **la Kahéna**, reine du Mont Aurès, et dont le vrai nom était Dahya, fille de Tabet fils de Nicin. Sa famille faisait partie des **Djéraoua**, tribu qui fournissait des rois et des chefs à tous les berbères descendus d'El Abter. Disponible sur le site: <https://www.morial.fr/18-actualites/2282-les-djeraoua-tribu-de-la-kahena.html>

¹²⁴ NEBOT, Didier, *op. cit.*, p. 10.

¹²⁵ L'Aurès est un massif montagneux de l'Atlas saharien, grand comme la Corse et qui culmine au mont Chélia à 2328 mètres. Au VII^{ème} siècle, on distinguait deux Aurès : l'Aurès occidental, au-dessous des ruines romaines de Lambèse, habité par des citadins sédentaires de la tribu des Ouaréba, essentiellement chrétiens et dont le chef était Koceïla et l'Aurès oriental, au-dessous des ruines de Timgad, habité par des nomades ou des semi-nomades de la tribu des Djéraoua. En somme, un Aurès avec deux religions, chrétienne et juive.

640 lors du déclenchement de l'invasion arabe.

Avant d'explorer les spécificités des Djéraoua, penchons-nous d'abord sur la signification de son nom "Djéraoua" que Slouschz a tenté de l'expliquer en affirmant que ;

Le nom Djéraoua semble dériver de l'hébreu guer, signifiant « le prosélyte », « l'étranger qui adhère au judaïsme » (et qui avec l'adoucissement de l'arabe devient « Djer »). Ainsi, faudrait-il comprendre le nom Djéraoua, qui constituerait également une preuve de la composante mixte, judéo-berbère, de cette tribu.¹²⁶

Selon Didier Nébot, le mot « Djéraoua » signifie aussi bien en hébreu qu'en punique « celui qui vient d'ailleurs ».

Et si nous revenons encore une fois à Ibn Khaldoun, nous remarquons qu'il a établi une stricte différence entre les Berbères et les Zenata. Nous comprenons donc que « *Parmi les Berbères, les Zenata se distinguent par leur langage, qui diffère en espèce de tous les autres dialectes employés par les peuples de cette grande famille*¹²⁷. »

Il inclut expressément les Djéraoua parmi les Zénètes, cette redoutable et puissante tribu qui a occupé « *le Sahara, le Sud tunisien, les abords de l'Aurès, les hauts plateaux, les plaines sub-côtières à l'ouest des Kabylies à partir de Chélif. Cela revient à dire le Sahara et les steppes.*¹²⁸ »

Pour Charles André Julien, les Djéraoua appartiennent à ces tribus que l'on peut décrire ainsi :

Ces Jerawa [...] n'étaient plus des sédentaires que leur civilisation et leur religion rapprochaient des Grecs, mais des Zenata, de grands nomades chameliers à peu près purs, de nouveaux venus, des intrus au Maghreb, qui n'avaient aucune racine dans le passé du pays, aucune solidarité d'intérêt avec la vieille Afrique.¹²⁹

¹²⁶ Rapporté par : Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 308.

¹²⁷ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 179.

¹²⁸ GAUTIER, Émile-Félix, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, Paris, éd. Payot, 1927, p. 207.

¹²⁹ JULIEN, Charles André, *op. cit.*, p. 20.

Et voici ce que nous révèle Ibn Khaldoun à propos des Djéraoua dans son fameux livre Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale :

Les Djéraoua étaient un peuple berbère qui vivait en Ifriqiya et au Maghreb. Ils se distinguaient par leur force et le nombre de leurs guerriers. Dans le but de la conquérir, ils marchent sur les Arabes qui campent à la frontière de l'Ifriqiya. Les Djéraoua s'allient aux troupes de Djorédjîr (Grégoire), prince des Français installé dans les villes, pour combattre l'envahisseur, mais Djorédjîr perd et son armée est détruite¹³⁰.

Ibn Khaldoun détaille : « *Depuis ce moment, les Berbères ne se présentaient plus en masse devant les troupes arabes, [...] chacune de leurs tribus combattit dans son propre territoire, en se faisant aider par un détachement de Francs.*¹³¹ »

Nous avons antérieurement indiqué que Didier Nebot est parmi les auteurs ayant retracé les caractéristiques des Djéraoua. Il a relaté des événements historiques dans le prologue de son roman en disant que :

Dans ces régions difficiles, très morcelées des Aurès, il était impossible pour des sédentaires, pacifiques, ne quittant pratiquement jamais leurs villages, ayant subi depuis des siècles le joug de l'envahisseur romain ou byzantin, de s'unir et de créer une force susceptible de peser sur les destinées de la région. Ce n'était pas le cas des Djéraoua de mœurs rudes, nouveaux venus habitués aux guerres et aux razzias. Juifs ou judaïsants, aux convictions fermes, rebelles à toute idée nouvelle, jaloux de leur liberté, ils s'imposèrent auprès de leurs voisins. Car ils disposaient d'un atout redoutable qui leur avait permis de se faire entendre des tribus sédentaires récalcitrantes, le chameau, véritable explication de leur puissance¹³².

En ce qui concerne les versions romancées, où l'histoire se fusionne avec la fiction pour nous donner un paysage exotique de cette tribu. Nous citons Magali Boisnard, qui distingue parmi cette tribu des guerriers tenaces et redoutables :

¹³⁰ ZERAOUI, Nahla, « Statut de la Kahéna », pp. 75-76.

¹³¹ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 192.

¹³² NEBOT, Didier, *op. cit.*, p. 307.

Là où les Anciens n'avaient reconnu que des peuplades dispersées, sans affinités entre elles, les Arabes découvraient une grande nation à dompter, un digne adversaire répandu sur d'immenses glèbes, dans des montagnes aux fabuleux trésors.¹³³

Marcelle Magdinier note leur aspect ténébreux, celui de brigands. Sel, le conseiller de Dihia (la Kahéna), va lui exposer ses origines. Il lui rapporte que son clan constitue un peuple puissant qui a mené des raids pendant des siècles. Ils représentaient,

[...] les plus hardis brigands qui eussent jamais existé, ne vécurent que de pacage et de pillages, razziant, saccageant, violant, rançonnant. On disait d'eux : « Le blé que leurs chevaux foulent ne relève plus jamais la tête. Les tribus les plus lointaines venaient leur demander des chefs [...] les Djeraoua sont les seigneurs de la montagne.¹³⁴

1.3.3. La chute de la Kahina, dernier rempart en Afrique, et triomphe de l'Islam

Par les musulmans la conquête de l'Espagne a débuté en 711, lorsque les troupes arabes et berbères commandées par Tariq ibn Ziyad ont débarqué sur la péninsule ibérique. Là où ils ont rapidement pris le contrôle de la plupart des régions côtières, y compris la ville de Córdoba, qui est devenue leur principale base en Espagne.

Les musulmans ont continué d'avancer vers l'intérieur, prenant le contrôle de Toledo en 712 et de Séville en 712. Ils ont également conquis la majorité des régions du sud de l'Espagne, y compris Grenade et Malaga.

La conquête musulmane a rencontré une résistance acharnée de la part des habitants chrétiens de l'Espagne, qui ont mené de nombreuses guerres de guérilla contre les envahisseurs. Cependant, les musulmans étaient supérieurs en termes de tactique et d'armement, et ils ont finalement réussi à soumettre la plupart des régions de l'Espagne.

¹³³ BOISNARD, Magali, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes*, Paris, éd. d'Art Piazza, 1925, p. 09.

¹³⁴ MAGDINIER, Marcel, *La Kahena*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1953, pp. 38-39.

La période de la conquête musulmane a été marquée par une grande tolérance religieuse et culturelle, et les musulmans ont permis aux chrétiens et aux juifs de continuer à pratiquer leur religion et à conserver leurs propres coutumes. Cela a conduit à un mélange culturel et religieux unique en Espagne, qui a influencé la culture espagnole pendant des siècles.

La conquête musulmane de l'Espagne a duré jusqu'en 1492, lorsque les Rois Catholiques Isabelle et Ferdinand ont reconquis Grenade, la dernière région musulmane en Espagne. Cependant, l'influence musulmane en Espagne a continué à se faire sentir pendant des siècles, notamment dans l'architecture, la cuisine, la musique et les arts.

Si nous revenons vers l'histoire de cette conquête, ibn Khaldoun nous raconte ceci :

Musa fit [...] une expédition à Tanger, avec le dessin d'attaquer les Berbères qui se trouvaient dans cette contrée. Comme ils prirent la fuite à son approche, il les poursuivit l'épée dans les reins, jusqu'à ce qu'il parvint au Sous Al Aqsa. Les Berbères n'osaient lui opposer aucune résistance, et tous firent la soumission pour éviter la mort. Il leur donna alors un chef de son choix, et il accorda à son affranchi, Tariq b. Ziyad, le gouvernement de la ville et la province de Tanger, avec le commandement d'un corps de cavaliers berbères.¹³⁵

L'historien place cette invasion vers l'an 92 de l'hégire (710-11) conduit par Tariq b. Ziyad, client de Musa b. Nusayr. Lorsque ;

Le khalife ayant alors autorisé l'expédition, on établit un camp près de Tanger et bientôt une armée de sept ou huit mille Berbères convertis, avec trois cents Arabes comme chefs, s'y trouva concentrée. En mai 711, l'armée traversa le détroit, au moyen de quatre navires fournis sans doute par Julien, et aborda au pied du mont Calpé, qui fut appelé du nom du chef de l'expédition Djebel Tarik. Ce général reçut encore un renfort de cinq mille Berbères, puis, ayant brûlé ses vaisseaux, il pénétra dans l'intérieur du pays, guidé par le comte Julien.¹³⁶

¹³⁵ IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 324.

¹³⁶ *Ibid.* p. 348.

Alors, Tariq ibn Ziyad a été invité à mener l'invasion par le gouverneur de Maroc, Musa ibn Nusayr, qui cherchait à élargir son territoire. Tariq a débarqué sur les côtes de l'Espagne avec une armée de 7000 musulmans « dont la plupart étaient des Berbères et nouveaux convertis », confié à Tariq suivant les ordres de Musa b. Nusayr. Ces hommes vont rapidement conquérir les régions côtières. La réaction des armées wisigothes a été inefficace, et la ville de Tolède a été prise en 711. On racontait qu'il s'empara de plusieurs villes que ses habitants l'ont fui. Il a conquis Cordoue, Grenade, Malaga, Todmir, Tolède, Wadi l'Hidjara (Guadalaxara), Madinat Al Mayda (ville de la table), Maya.

L'invasion de Tariq ibn Ziyad a été déterminante pour la pénétration de la culture islamique en Espagne, et pour l'introduction de la langue arabe dans la région. La culture andalouse florissante a laissé une marque durable dans l'histoire de l'Espagne et de l'Europe. Depuis, Tariq ibn Ziyad est considéré comme un héros national par les musulmans de la région, et son nom est associé à l'invasion de l'Espagne. Sa réputation est renforcée par la légende qui dit qu'il a brûlé ses navires pour montrer à ses troupes qu'ils ne pouvaient pas battre en retraite.

Conclusion :

L'histoire de vie et l'héritage de la Kahina ont longtemps été une source d'inspiration pour les historiens et les esprits curieux du monde entier. Malgré le manque de détails fiables sur sa vie et sur les conditions dans lesquelles elle a cédé l'âme, elle est restée la figure majeure de l'histoire de l'Afrique du Nord, connue toujours par sa bravoure et sa volonté.

Ce chapitre a tenté de retracer l'histoire de la reine berbère Kahina, qui a lutté contre l'expansion musulmane au VII^e siècle. Nous avons examiné le contexte historique de la région habitée par les Berbères à l'époque, le rôle joué par la Kahina dans la résistance aux invasions arabes et quelques événements clés de cette période. Pour mieux comprendre cette période, nous nous sommes concentrés sur l'Ifriqiya et avons lu des sources historiques comptés fiables telles que les écrits d'Ibn Khaldoun.

Les événements entourant la Kahina ont également été examinés, notamment sa résistance à la conquête islamique du Maghreb et son règne en tant que reine berbère. Nous avons tracé son terrain conceptuel et historique et donné un aperçu des événements historiques qui ont façonné son époque.

Sa mort a mis fin à l'indépendance berbère au Maghreb et a introduit l'islam dans la région. En raison de sa réputation de femme forte et indépendante, elle est devenue une sorte de mythe régional.

Ce chapitre a tenté donc de projeter la lumière sur ce personnage historique de l'Afrique du Nord en explorant sa vie épique riche et mystérieuse.

CHAPITRE II

La Kahina de l'Histoire à la littérature : lectures multiples

*« Je ne suis pas une sorcière, je n'ai rien de surnaturel.
Je suis tout simplement la voix des femmes libres,
Le souffle inattendu d'un peuple qui fait appel
À ses dernières ressources.
Trop de nos hommes sont tombés.
Que les femmes prennent la relève !.... »*

KATEB Yacine, *Parce que c'est une femme.*

Introduction

« *La vérité sort de sa bouche. Damia découvre le fond des cœurs, elle perce les desseins les plus secrets. Elle prévoit l'avenir. C'est une Kahina. Tu as engendré mieux qu'un mâle, mieux qu'une légion de mâles... Tu as donné le jour à une Kahina... Et depuis, elle ne porta que ce nom.*¹³⁷ »

Ce chapitre, scindé en trois sections, se veut une ouverture sur l'histoire de la Kahina de manière à exposer le personnage, à la fois historique et mythique, dans trois états suivant l'intérêt qu'il suscite chez les deux auteurs que nous avons sélectionnés pour mener notre étude. Et pour bien projeter cette figure toute en nuance, nous avons choisi deux versions romanesque et un genre théâtrale, qui abordent chacun à sa façon le sujet de la Kahina, mais d'une manière totalement inédite.

Gisèle Halimi, une intellectuelle inspirante qui a marqué durablement l'histoire de la défense des libertés individuelles au XX^e siècle. Une inlassable militante qui a beaucoup œuvré pour la cause des femmes. Ses écrits dévoilent sa personnalité, où elle revient sur son enfance et, plus loin encore, à la Kahina, son ancêtre éponyme. Sa singularité, d'où son instinct féministe l'a mené à récuser les clichés et les idées reçues à son époque. Au fond de son œuvre *La Kahina*, Gisèle s'élance contre toute violence, emprise et obligation qui restreint la liberté de la femme et influence ses choix.

Salim Bachi, romancier de talent, algérien de naissance, il est né et grandi dans la ville d'Annaba. Il a passé une année entière en France en 1995 avant de retourner définitivement en 1997 pour poursuivre ses études littéraires à la Sorbonne à Paris.

Le chien d'Ulysse, son premier roman, a été publié en 2001 chez les éditions Gallimard. Ce livre a reçu un accueil extrêmement positif de la part de la critique et a été récompensé par de nombreux prix, dont le Prix Goncourt du

¹³⁷ GAID, Mouloud, *Les Berbères dans l'Histoire de la préhistoire à la Kahina*, Tome I, Alger, éd. Mimouni, 1990, p. 206.

premier roman, la Bourse Prince Pierre de Monaco de la découverte et le Prix littéraire de la vocation 2001 décerné par la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet.

Salim Bachi, s'est fait connaître dès son premier livre, qui lui a ouvert largement les portes vers le monde de la littérature. Ce livre s'est poursuivi d'un deuxième titre, encore plus élégant, intitulé *La Kahéna*, traitant l'histoire de l'Algérie et plus particulièrement la période de la guerre de libération du pays, en ressuscitant la figure emblématique de la Kahina comme en tant un symbole de la résistance militaire de l'Algérie et de toute l'Afrique du nord. Ce dernier, est au centre de notre étude.

Au-delà de leur intérêt littéraire, ces deux écrivains offrent une perspective importante sur la reviviscence de la légende de la Kahina dans la culture algérienne et maghrébine en général. Et nous examinerons à travers ces œuvres, et bien d'autres, les liens entre la Kahina historique et la Kahina mythique, ainsi que la portée politique et culturelle de sa reviviscence dans la littérature contemporaine.

2.1. La Kahina, naissance d'un mythe

« Aucune légende n'a articulé ou promu autant de mythes, ni servi autant d'idéologies que celle-ci.¹³⁸ »

Le processus de la transformation d'un personnage en mythe ou en légende est un sujet de discussion instructif. En général, une personne célèbre pour ses exploits, laisse une empreinte indélébile dans l'Histoire. La Kahina, également connue sous le nom de Dihya, est un exemple d'un personnage historique devenu légendaire. Sa personnalité forte, son courage, sa puissance, ses dons surnaturels et sa beauté ensorcelante ont contribué à créer une aura mythique autour d'elle. Dans cette section, nous explorons comment la Kahina est devenue un personnage tant mythifié jusqu'à devenir un mythe.

¹³⁸ Disponible sur le site : <https://amadalamazigh.press.ma/fr/al-kahina-une-reine-amazighe-stigmatisee-par-les-arabes/>

La vie de la Kahina a été transformée en légende qui chante ses actes d'héroïsme dans différentes littératures. Les multiples interprétations de sa vie ont conduit à un mythe nourri par l'Histoire et embelli par l'imaginaire des auteurs. L'image construite de l'héroïne a été amplifiée grâce à toute une poétisation du personnage littéraire qui doit beaucoup à la personne historique réelle. Nous essayerons dans ce qui suit, de décrire comment les auteurs cités précédemment, séduits par son charme, ont fait d'elle un mythe.

Dans sa thèse, Nouredine Sabri¹³⁹ décrit comment les auteurs de la période coloniale, puis ceux d'après la décolonisation, ont développé le mythe de la Kahina. Le personnage est étudié dans l'écriture colonialiste sous l'angle de vision d'une approche postcoloniale, où les motifs historiques sont intégrés à l'écriture dramatique, poétique et romanesque respectivement imbriqué avec le destin de la Kahina. Par son courage et sa résistance face à l'étranger arabe, la Kahina est devenue un personnage éminemment symbolique. Les écrivains colonialistes ont ainsi repris l'image de cette résistante, donnant une écriture idéologiquement uniforme de la Kahina pendant la période coloniale.

Cependant, notre approche du personnage historique est complètement différente. Nous nous concentrons sur deux œuvres littéraires, à la fois *La Kahina* de Gisèle HALIMI et *La Kahéna* de Salim BACHI. Et pour ne pas s'échapper à l'objectif principal de notre recherche, ce chapitre explorera comment les auteurs contemporains et spécifiquement ces deux œuvres littéraires ont arrivés à façonner la réalité du personnage de la Kahina jusqu'à créer une aura mythique autour d'elle.

En les comparant avec d'autres écrits des écrivains français, nous proposons une analyse nouvelle et originale de ce personnage. Tout en exposant en quoi les deux œuvres qui forment notre corpus sont-elles différentes de celles des autres écrivains.

Nous tâchons d'abord à donner les différentes facettes de la Kahina d'après Halimi et Bachi, et nous allons voir comment ces romans ont

¹³⁹ SABRI, Nouredine, *Le mythe de la Kahéna dans la littérature française et ses métamorphoses*, Université Montpellier 3, 1996.

contribués à forger le mythe de la Kahina, en la représentant comme une héroïne berbère dotée de pouvoirs magiques qui mena une très longue résistance pendant les expéditions arabes au Maghreb. De ce fait, la Kahina est devenue une figure qui symbolise la Berbérité et la défense de l'identité Africaine, Algérienne et particulièrement Amazighe.

2.1.1. Qu'est-ce qu'un mythe ?

D'abord, qu'est-ce qu'un mythe ? Un mythe est une histoire populaire ou traditionnelle, considérée comme vraie. Ayant une signification profonde, Le mythe peut expliquer les origines de la nature, de la société, de la culture et souvent de la religion. Les mythes peuvent inclure des croyances religieuses ou spirituelles, des dieux, des héros, des créatures fantastiques, des miracles et des prophéties, qui servent à enseigner des valeurs morales ou des leçons de vie. Ils sont souvent transmis oralement de génération en génération, et sont considérés comme des récits fondateurs pour une culture ou une communauté. Aux dires de Carl Gustav Jung ; « *On peut affirmer que, si l'on réussissait à supprimer d'un seul coup toute tradition dans le monde, toute la mythologie et toute l'histoire religieuse recommenceraient à leur début avec la génération suivante*¹⁴⁰. »

Mais les mythes sont souvent interprétés de différentes manières, et peuvent être considérés comme des métaphores pour des expériences humaines universelles. Telle que celle de la Kahina.

Platon souligne que ; « *Mythologiser, ce n'est pas seulement raconter les histoires des dieux, des démons, des héros ou des habitants de l'Hadès, mais aussi celle des êtres humains*¹⁴¹. » C'est pourquoi il est important de préciser le placement de la Kahina, cette figure féminine qui a défié les siècles, en tant que symbole de la sagesse et de la bravoure féminine. En comprenant son rôle et sa signification, nous pouvons mieux apprécier

¹⁴⁰ JUNG, Carl Gustav, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, France, éd. Livre de poche, 1950, p. 76.

¹⁴¹ PLATON, *La République, livre III*, trad. Emile Chambry, France, éd. Les Belles Lettres, 1932, p. 151.

l'héritage culturel et historique qu'elle représente pour les peuples d'Afrique du Nord à l'époque actuelle.

Un mythe, si nous reprenons les mots d'Eliade Mircea, « *est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements humains*¹⁴². » Mais d'après Gilbert Durand, auquel nous allons s'en servir d'appui pour notre analyse, le mythe peut se traduire comme : « *Un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes, système dynamique qui, sous l'impulsion d'un schème, tend à se composer en récit*¹⁴³. »

La Kahina de Gisèle Halimi peut parfaitement illustrer cet exemple que nous tend Gilbert Durand. Pour ainsi dire que le mythe, d'une manière d'autant plus remarquable, s'ajoute à la question de l'histoire et à celle de l'inscription autobiographique. Cela suppose que le mythe trouve une parfaite illustration dans le roman de Gisèle Halimi, avec lequel elle rejoint le rang de la figure féminine la plus abordée dans la littérature maghrébine.

« *Le titre est mieux qu'un signal ; il est un signe sous lequel le livre ou le texte est placé*¹⁴⁴ », affirme Pierre Brunel. Le titre peut, à lui seul, peut servir d'une première indication sur le thème, les personnages ou l'atmosphère du livre. Ainsi, Gisèle Halimi et Salim Bachi se servent de l'histoire qui s'entremêle avec la fertilité de leurs imaginations pour réinventer un mythe héroïque qui décrit la réalité dans le sens des désirs de chacun de ces deux écrivains.

Fondée sur une base référentielle importante de sources historiques, qui ne comptent pas moins de 8 pages de références bibliographiques consacrées entièrement à l'étude de La Kahina. L'œuvre de Halimi offre une analyse approfondie et rigoureuse des événements historiques étudiés. Les références bibliographiques fournies permettent aux lecteurs de vérifier les sources et d'approfondir leur compréhension au sujet de la Kahina et une meilleure

¹⁴² MIRCEA, Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, paris, éd. Gallimard, 1957, pp. 21-22.

¹⁴³ DURAND, Gilbert, *Structure anthropologique de l'imaginaire*, paris, éd. PUF, 1964, p. 64.

¹⁴⁴ BRUNEL, Pierre, *Mythocritique; Théorie et parcours*, paris, éd. PUF, 1992, pp. 72 – 86.

perception du contexte historique général de l'invasion Arabe.

À une question sur ce qui avait stimulé l'intérêt de l'écrivaine à la Kahina, Gisèle a indiqué que la Kahina faisait partie de son enfance. D'après ses dires, elle était toujours évoquée par son grand-père, qui prétendait d'en être le descendant. Ce dernier la lui avait décrite comme *femme éblouissante en tunique rouge, cheveux au vent, chevauchant à la tête de ses tribus, avec de longs cheveux couleur miel lui coulant jusqu'au milieu des reins*.

Lors de leurs disputes de couple, sa mère rejetait la faute sur son père. Alors elle disait que la Kahina, nomade, vivait sous la tente et n'avait même pas de maison. En plus des récits de son grand-père, ces disputes entre parents au sujet de la Kahina ont éveillés l'imagination de Gisèle Halimi, alors qu'elle était encore enfant, et l'ont fascinée davantage jusqu'en décider de l'urgence d'écrire un roman sur la Kahina. Elle disait ;

Alors ce côté-là moi quand j'étais enfant me faisait rêver mais je me suis dit que c'était c'est une recherche que je ferai et un livre que j'écrirai (...) j'ai même retrouvé des notes qu'on m'avait faites il y a plus de 20 ans sur la Kahina, parce que je voulais déjà l'écrire. Mais là, il m'a fallu du temps le temps c'est deux ans de documentation, car ce que je veux dire dans ce livre l'infrastructure elle est rigoureusement historique, c'est incontestablement une leader politique une guerrière hors norme quelqu'un qui a tenu en échec des trop importantes de Hassan El Ghassanide dans la 6^e expédition, et qui est qui a eu pour moi, enfin à mes yeux, c'est la femme la féministe - il faut dire le mot- d'avant-garde c'est-à-dire elle avait cette beauté cette liberté physique.¹⁴⁵

Même si l'auteur rapporte la légende historique telle qu'elle est généralement décrite, il est probable que certains détails aient été modifiés ou ajoutés dans l'imagination de l'auteur. La subjectivité et la créativité étant inhérentes au processus de narration, même les récits censés être factuels peuvent contenir des éléments fictifs, involontairement ou consciemment. Quelques éléments de la légende de la Kahina peuvent être changés au fil du temps, en raison de la transmission orale des traditions de génération en

¹⁴⁵ Entretien diffusé sur radioalger le : Jun 2, 2008, Gisèle Halimi - La Kahina – disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=WaoniXQT7ME>

génération. Étant donné que des détails inventés peuvent être déformés, que ce soit de la main de l'auteur ou de celle d'un auteur antérieur, il est important de faire preuve de prudence et d'esprit critique, même lorsqu'il s'agit de ce qui pourrait sembler être un récit historique sans complaisance.

Mais ce roman nous pouvons le concevoir comme une contribution significative à l'histoire du mouvement féministe qu'elle défend. Car, la figure de la Kahina lui servit-elle d'une source d'inspiration pour son engagement en faveur de la cause des femmes et de la justice sociale, en particulier pour les femmes issues des communautés marginalisées. Elle expliquait qu' ;

On ne peut pas parler du féminisme à cette époque [au VIIe siècle], parce que ça n'existe pas, mais objectivement elle était celle qui a montré aux femmes d'aujourd'hui et en particulier aux femmes d'Afrique du Nord, les chemins de leur liberté parce que, je disais elle était épanouie physiquement et sexuellement, c'est-à-dire une femme de liberté absolue. Elle avait plus de 40 ans elle avait choisi un prisonnier arabe Khaled, le seul d'ailleurs prisonnier qu'elle faisait, car elle ne faisait pas de prisonniers et elle en avait fait son amant, et il avait vécu une passion réciproque extraordinaire. Lui il était à la fois attaché à elle par sa passion, mais il la trahissait parce que il voulait servir Hassan El Ghassanide, avec qui il était. Elle, elle le savait, elle était passionné, mais ce que j'admire en elle, par exemple, c'est comme leader politique - et ça c'est peu courant pour les femmes- elle était étanche à toute influence du cœur ou du corps. Elle pouvait avoir cette passion avec elle son prisonnier arabe, ça ne l'empêchait pas après de tenir et présider un conseil des ministres et prendre les décisions en toute indépendance.¹⁴⁶

Mais, à travers ce titre, Halimi attire d'emblée l'attention du lecteur au lien émotionnel qui la lie à ce livre. Cela montre que l'auteure a soigneusement sélectionnée les sources pour étayer son argumentation et réussir son projet féministe en le projetant dans la figure de La Kahina, et elle a également réussi l'établissement d'un lien émotionnel en utilisant La Kahina comme figure centrale de son projet féministe.

¹⁴⁶ *Ibid.*

Une femme stratège militaire, il y en a pas beaucoup dans l'histoire on dit souvent que les femmes n'ont pas le sens d'orientation mais là elle fait la preuve contraire donc elle a fait une guerre et elle emporte à l'oued Nini selon sa propre stratégie elle met en déroute les troupes arabes, elle est poursuivie jusqu'en Libye jusqu'à les Qsar de Hassan. Elle le fait pourquoi ? Les femmes, on dit qu'elles n'aimaient pas la guerre, et pourtant c'est une guerrière.¹⁴⁷

Dans le but de rendre la lecture plus engageante et mémorable. Ces écrivains, Halimi et Bachi utilisent le personnage historique la Kahina pour établir une connexion entre le passé et le présent, tout en soulignant l'importance de la résistance et de la lutte contre l'oppression, à travers les expériences et les combats que livrait ce personnage emblématique pour défendre sa terre. Bachi soutient l'idée que :

Avant la guerre de l'Algérie, La Kahina avait appartenu à la famille Bergagna. Le patriarche, Louis, un Maltais débarqué en 1900 à Cyrtha, avait acquis la plupart des terres autour de la ville, et s'était lancé dans le tabac et le vin. [...] Louis Bergagna, le bâtisseur de La Kahina, s'octroya les plus grasses, sur des milliers d'hectares, il y planta sa vigne et son tabac. (p. p. 09. 11).

La qualifier de mythe ou de réalité, Gisèle Halimi affirme que :

Ça c'est incontestablement une réalité. Tous les historiens : Nuairi et Ibn Khaldoun, Al Hakam déjà au IX^e siècle tous les historiens, Mohamed Talbi presque notre contemporain. Ça ne nie pas c'est une réalité politique et historique l'existence de la Kahina, mais comme c'était une femme, et elle avait tous ses attraits tous ses dons extraordinaires, et puis elle a été une devineresse la Kahina, ça veut dire aussi bien en hébreu qu'en arabe, c'est dans les deux sens, la devineresse, la prêtresse. On en a fait un mythe, parce que un mythe c'est plus facile de l'enterrer, ça rentre pas dans l'histoire mais, en fait c'est une réalité historique mais autour d'elle il y a eu énormément de légendes, obtenues du fait qu'elle était, je veux dire, comme quelque chose d'irréelle dans cette Afrique du Nord qui s'appelait à l'époque l'Ifriqiya, la Bysacène.¹⁴⁸

Prenant appui sur ces propos, nous ouvrirons la voie à l'étude d'un

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ *Ibid.*

troisième roman particulièrement différent, avec les deux œuvres précédentes, chacune englobant sa propre vision et sa propre voix, mais les trois s'entendent sur la mise en avant de la voix féminine de la Kahina dans trois exemple de la littérature maghrébine. Il s'agit de *La Kahina* de Gisèle Halimi, *Parce que c'est une femme, saout ennissa (la voix des femmes) la Kahina ou Dihya*, Michel Louise de Kateb Yacine¹⁴⁹, et *La Kahéna* de Salim Bachi.

2.1.2. Entre légende et mythe, où placer la Kahina ?

La Kahina est une figure parfaite qui incarne à la fois l'héroïsme et le mystère, sa figure incarne parfaitement cette dualité. Et lorsque l'on évoque la frontière fragile entre légende, mythe et histoire, nous ne pouvons s'empêcher de se demander si la Kahina a réellement existé ou si elle n'est qu'une légende. Toutefois, son histoire et son impact sur la région ont marqué les esprits et continuent d'inspirer les artistes et les écrivains.

Il existe à son sujet une légende qui la met sur le même plan que les figures mythiques du continent nord-africain, mais nous disposons également de preuves historiques de son existence réelle en tant que chef militaire. Où placer donc la Kahina pour raconter son épopée ? À mi-chemin entre le mythique et l'historique ?

En réponse à ces questions, nous pouvons dire qu'elle oscille le mythe et la légende. Cette réponse repose sur les différentes versions qui l'ont y été dédiés au fil du temps. Mythique, parce qu'elle possède des caractéristiques mythiques, telles qu'une force presque surnaturelle et une dimension de héros prophétisé. L'histoire se souvient également d'elle comme d'un chef militaire qui a combattu les armées Arabes au VII^e siècle. Donc elle est également une légende vivante.

Suivant ces explications, nous préférons retracer les contours de ces concepts en se référant d'abord au Dictionnaire du Littéraire qui définit la légende comme suit :

¹⁴⁹ KATEB, Yacine, *Parce que c'est une femme*, Paris, éd. Des femmes, 2004.

Légende vient du latin *legenda*, « ce qui est à lire », « ce qui doit être lu » ; la formule désigne à l'origine des récits concernant des saints et qui étaient lus dans les couvents à des fins édifiantes. Comme ces récits contenaient des miracles et des actions merveilleuses, on a appelé « légendes », par extension, des récits divers mais le plus souvent à sujet ancien, qui présentent des faits extraordinaires comme historiquement vrais.¹⁵⁰

De sa part, Alain Rey¹⁵¹ explore dans *Le Dictionnaire historique de la langue française* l'évolution du terme « légende ». Cette expression, qui décrit la vie d'un saint, a été utilisée pour la première fois en latin en 1190. Au début du XIII^e siècle, le mot désigne d'abord le récit de la vie d'un saint, lu dans les monastères. Ces récits, appelés *monotones*¹⁵², ont acquis une connotation figurative vers l'an 1400¹⁵³.

À partir de la fin du XII^e siècle, ou selon les personnes interrogées, au milieu du XVI^e siècle, l'aphorisme s'appliquera à toute description merveilleuse d'un événement historique. Le mot « légende » a été utilisé pour la première fois au XVI^e siècle pour décrire les inscriptions sur les pièces de monnaie et les médailles. En 1598, il s'étend aux mots qui donnent un sens à une image. Mais en 1797, l'expression s'est utilisée pour dresser une liste d'indications courantes pour la cartographie. En 1853, l'expression acquiert sa connotation la plus connue lorsqu'il s'agit de la représentation d'événements ou d'individus réels. Ce terme est utilisé à l'origine par Michelet dans *L'Histoire de la Révolution française*¹⁵⁴.

À mainte reprise, la légende de la Kahina a été enrichie de plusieurs définitions que divers écrivains ont ajoutées. Sa légende devient alors une clé de compréhension du récit. Elle permet de révéler le sens sous-jacent des événements historiques, presque comme une future prophétie. La légende historique confère à la Kahina un caractère multiforme qui enrichit les

¹⁵⁰ ARON, P. SAINT-JACQUES, D. VIALA, A. (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, éd. PUF, 2004, p. 420.

¹⁵¹ REY, Alain, *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française, Tome 2*, Paris, éd. Ultime, 1992, p. 209.

¹⁵² Les chants monotones, ce sont des chants dépourvus de toute variation mélodique, rythmique ou intonative.

¹⁵³ ZERAOUI, Nahla, *op., cit.*, p. 98.

¹⁵⁴ *Ibid.*

discussions qu'elle suscite.

En ce qui est de la définition du mythe :

Mythe vient du grec *muthos* qui signifie « récit », « fable » et, plus en amont « parole » : le mythe est donc « une histoire fabuleuse qui “se raconte” ». (...) Au sens plus courant, il désigne tout récit fondé sur des croyances fabuleuses, et qui éclaire un trait fondamental des conduites humaines.¹⁵⁵

Ainsi le mythe de la Kahina se rapproche peu à peu du récit historique. Certains auteurs s'efforceront d'adapter la légende à une perspective historique plus sobre. Ils tenteront d'établir une distinction entre les faits historiques et les éléments légendaires.

Chateaubriand, dans l'un de ses ouvrages, s'attarde aussi à définir la légende, apportant un éclairage court et concis sur le sujet en le liant directement à l'Histoire, il fait remarquer que la légende est : « [...] un miroir déformant, qui ne renvoie qu'un reflet trouble de l'Histoire.¹⁵⁶ »

Mais cette volonté de réconcilier le mythe et l'histoire va encore donner de nouvelles significations à la figure de la Kahina. Son statut va d'emblée se compliquer, s'appuyant à la fois sur des faits historiques démontrables et sur des symboles puissants, elle se transforme alors en un mythe qui s'appuie sur des faits réels à base historiques.

Le mythe comme source inépuisable d'interprétations, permet d'explorer les relations complexes entre mythe, mystification et analyses mythologiques. D'une part, des éléments mythiques proches des croyances fantastiques se sont cristallisés autour de la figure de la Kahina. D'autre part, elle a permis des tentatives de mystification, dans le but d'utiliser son mysticisme pour des fins politiques. Elle a également suscité des études mythologiques qui visent à dépasser le domaine de la croyance pour

¹⁵⁵ *Le Dictionnaire du littéraire, op., cit.*, p. 503.

¹⁵⁶ CHATEAUBRIAND, François-René, « Le mirage de l'Histoire », *La Vie de Rancé* in *Œuvres romanesques et voyages*, volume 2, (1844), Paris, éd. Gallimard, Pléiade, 1969, p. 1026.

comprendre les significations profondes qui sous-tendent ces mythes.

Ainsi, qu'il s'agisse d'un mythe, d'une légende ou d'un personnage historique, la figure de la Kahina ne cesse de fasciner, de se prêter à de nouvelles interprétations et de révéler des aspects inattendus de sa personnalité. Elle se transforme alors en un personnage à la fois historique, symbolique et prophétique, à la croisée de plusieurs genres littéraires. Car son héroïsme incontesté et le symbolisme de la reine berbère ont fascinés les historiens et les écrivains.

Sa réputation auprès des auteurs est complexe et changeante. D'autres insistent sur son statut de prophétesse ou de sorcière, ou encore de divinité, tandis que d'autres mettent en avant sa stratégie militaire et son courage. Si certains la voient comme une mère protectrice, d'autres la trouvent dure et impardonnable.

Claude Millet dans son livre *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité*, s'attelle à définir la légende dans sa relation à l'Histoire. Il s'emploie à préciser que « *ce qu'on cherche d'abord dans la légende, c'est l'histoire* »¹⁵⁷. Ainsi, la légende peut être considérée comme :

[...] une image vague et confuse de l'Histoire, un souvenir rangé par l'oubli et dressé contre lui. En elle se dit la force de la mémoire orale, et sa fragilité. Sa fragilité, parce que la tradition orale est un jeu de variations autour du récit collectif, qui fait de la légende une mémoire fluctuante et par nature infidèle. Sa force, parce que la tradition orale est une chaîne ininterrompue, qui prend le relais de l'Histoire lorsque le souvenir historique fait défaut. L'Histoire peut s'éclipser ; la légende est toujours là pour combler ses lacunes, être la garante du continuum historique, par-delà les catastrophes, les ruptures [...].¹⁵⁸

Comme il n'y a pas beaucoup d'éléments historiques qui évoquent des détails suffisants sur la vie réelle de la Kahina, on trouve d'innombrables représentations de cette dernière en littérature. Les auteurs sont donc libres

¹⁵⁷ MILLET, Claude, *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité*, Paris, éd. PUF, 1997, p. 118.

¹⁵⁸ *Ibid.* p. 119.

d'imaginer et de projeter leur propre vision de cette femme héroïque. Mais c'est ce triptyque de bravoure, de beauté et de puissance qui imprègne tous les récits sur le Kahina, ce qui confère à cette figure mythique une singularité et un pouvoir en quelques sortes, étrange.

Des années après sa mort, son charme opère toujours, surprenant les gens par sa capacité à transcender les temps et l'imagination. La Kahina comme sujet littéraire et historique, a su se rappeler l'importance de certains mythes fondamentaux qui ont traversé les âges et qui continuent à exercer un certain pouvoir sur ceux qui écrivent au sujet de cette femme.

2.1.3. La Kahina mythifiée

La Kahina est une figure historique inspirante qui a suscité de nombreux débats et discussions. Son histoire est celle d'une femme berbère qui a mené une résistance acharnée contre les envahisseurs arabes au VII^e siècle. Elle est souvent représentée comme une guerrière courageuse et un stratège militaire brillant, qui a réussi à unir les tribus berbères et à infliger de lourdes défaites aux forces arabes.

Cependant, malgré son importance historique, la Kahina reste une figure mystérieuse et peu connue. Les sources écrites sur sa vie sont rares et souvent contradictoires, ce qui a contribué à la naissance de nombreux mythes et légendes autour de sa personne. Certains la décrivent comme une sorcière, ou une prêtresse, comme celle de Gisèle Halimi :

Profitant de moments d'abandon, Khaled l'interrogeait, pressant : " O mon amante royale, crois-tu proche le moment où Allah réveillera ses combattants pour la guerre sainte ? L'envoyer d'Abd el- Malek quittera-t-il ses châteaux de Barka, pour l'offensive finale ? " Elle tournait la tête : " Le ciel est vide est tout peut arriver. Plus rien ne m'est révélé, mes djnoun m'ont désertée..." (p. 143.)

Tandis que d'autres la représentent comme une figure divine ou surnaturelle. À l'exemple de Georges Grandjean où L'auteur relate dans la suite de son roman *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*, comment la Kahéna se réincarne en l'Amazone, une femme qui s'impose comme chef et

guerrière dans un contexte historique mouvementé.

Là ! Sur une dune ! A cheval, dressée sur ses étriers, une femme !
Oui ! Ce doit être une femme ! Vient de surgir. Vêtue de blanc,
coiffée d'un turban bleu, sa tunique serrée à la taille par une ceinture
rouge, le voile noir des targuis sur la bouche. L'Amazone lève le
bras. Une javeline siffle ! L'un des pillards arrêté en pleine
course, boule sur le sol, la gorge traversée ! [...] Immobile,
superbe, sur la crête de la dune, grandie par les rayons obliques du
soleil couchant, la Divinité guerrière du Désert, contemplait le
champ de bataille couvert de morts ! (p. 95.)

Elle est aussi décrite comme la Némésis Berbère. Dans le roman de
Derri Berkani, quand la jeune adolescente Leila, s'attribuait le devoir de
venger l'assassin de ses parents :

Pour moi, il importe de se trouver face à face avec l'égorgeur,
lire dans ses yeux l'effroi, la surprise douloureuse, la stupeur, avant
de lui porter le coup de grâce. Ma mère a dû avoir ce regard étonné,
dilaté par l'horreur, qu'ont les victimes qu'on immole. Qu'on
égorge. Je veux voir ça, ça fait aussi partie du châtement. (p. 163.)

La naissance du mythe de la Kahina est donc étroitement liée à l'histoire de la
résistance berbère contre les envahisseurs, mais aussi à l'imagination populaire
et aux récits oraux transmis de génération en génération. En tant qu'un
symbole de la résistance, son histoire à continuer d'inspirer les artistes, les
écrivains et les militants politiques¹⁵⁹.

Pourtant décrite dans plusieurs contextes, mais celui qui l'a embelli le
plus, et l'a représenté le mieux est certainement le contexte coloniale, d'où la
Kahina a tiré une grande renommée. Les écrivains colonialistes ont donc
ressuscité l'idée de cette résistance contre l'Arabe étranger, fournissant une
écriture idéologique uniforme du mythe de la Kahina tout au long de l'ère
coloniale.

Reprenons dans ce qui suit la thèse de Noureddine Sabri sur ce type de

¹⁵⁹ Au pas de la Kahina, l'Allemagne nazie a également utilisé la stratégie de la « terre brûlée » lors de sa retraite de l'Union soviétique, en détruisant et en brûlant des villes, des villages et des infrastructures pour stopper l'avancée de l'ennemi, mais au prix d'énormes pertes et dégâts pour elle-même.

littérature, il expliquait que ;

[...] La Kahéna a servi de support à différentes causes : la cause colonialiste, la cause berbère, la cause féministe... auxquelles certains se sont donné corps et œuvres. [...] Femme, juive et berbère, la Kahéna se charge ainsi d'exprimer et de concrétiser les idées les plus diverses et les plus contradictoires. C'est cette aptitude du personnage à incarner des idées et des opinions différentes qui détermine le changement du sens et de la portée qui lui sont propres, et qui transparait à travers la durée dans le temps. Son exploitation, voire sa récupération, par les écrivains qui ne cessent de s'emparer de la richesse de son destin, pour le modifier et le transformer, la consacrent mythe littéraire à part entière.¹⁶⁰

Kateb Yacine projette aussi la lumière sur la Kahina à travers une vision amplement anticolonialiste. La pièce de théâtre intitulé *La Kahina ou Dihya* représente la Kahina comme une figure héroïque dont le destin est marqué par la tragédie.

La pièce met en avant l'idée selon laquelle l'histoire de la Kahina aurait été dissimulée par les Arabes et les Français, dans le but de faire disparaître l'identité berbère. Cette adaptation théâtrale avait un impact positif sur l'esprit des spectateurs dans cette époque. Cela a renforcé le sentiment de fierté chez eux et a encouragé leur désir d'émancipation.

La Kahina, en s'adressant directement au public, encourage également ce dernier à poursuivre le combat. La pièce met en avant le rôle des Berbères en tant que gardiens de la mémoire de la Kahina. Ces derniers sont animés d'une détermination sans faille à se battre pour les idéaux qu'elle incarne, à savoir la liberté, la passion et l'indépendance.

Kateb Yacine célèbre son identité berbère et exprime explicitement sa conviction en la lutte armée pour l'indépendance et la résistance au colonialisme à travers le personnage et l'histoire de la Kahina. La pièce affiche clairement son engagement militant.

En empruntant ses mots, l'auteur fait dire à Dihya :

¹⁶⁰ SABRI, Noureddine *op. cit.*, pp. 515-518.

Toutes ces religions [Christianisme, Judaïsme et Islam] qui n'en sont qu'une servent des rois étrangers.
Ils veulent nous prendre notre pays.
Les meilleures terres ne leur suffisent pas.
Ils veulent aussi l'âme et l'esprit de notre peuple. Pour mieux nous asservir, ils parlent d'un seul Dieu.
Mais chacun d'eux le revendique exclusivement pour lui et pour les siens.
Ce Dieu qu'on nous impose
De loin par les armes n'est que le voile de la conquête. Le seul Dieu que nous connaissons,
On peut le voir et le toucher :
Je l'embrasse devant vous,
c'est la terre vivante,
la terre qui nous fait vivre,
la terre libre d'Amazigh !¹⁶¹

En continuant de susciter les légendes autour d'elle, La Kahina présentera toujours l'incarnation de la femme berbère indépendante, l'icône nationale de la libération des peuples opprimés et aussi une icône de l'émancipation féminine contre toute oppression masculine. Elle servira très longtemps de modèle pour l'identité berbère et l'esprit de résistance aux injustices. La Kahina persistera à jamais comme le symbole d'une nation libre et fière.

Bachi, en contrepartie, fait figurer un symbole différent de celui d'une réincarnation traditionnelle. L'âme de la Kahina se réincarne non pas dans un corps mais dans une demeure qui porte son nom « La Kahéna ». La grande demeure a été baptisée « Kahéna » par un colonel. Louis Bergagna.

Ainsi, Hamid Kaïm, dévasté par la rupture cachée de son amante, se réfugie dans les méandres de la « Kahéna », où il voit et imagine des personnalités telles que Sophie, l'épouse du colonel Louis. L'auteur souligne d'une manière très poétique que là où les destins et les époques s'entrelacent, cette maison abrite leur esprit et leur mémoire à tous. Les morts y reviennent souvent dans l'image des ombres des proches, et des fantômes familiaux. « *La Kahéna, ressuscitée comme dans la légende, c'est-à-dire en sorcière, lui*

¹⁶¹ KATEB, Yacine, *op., cit.*, pp. 56-57.

*murmurait ses discours.*¹⁶² ».

Au fil du temps, La Kahéna se transforme en un lieu de rencontres mystiques entre les vivants et les morts. En sauvant de l'oubli les souvenirs de chacun des protagonistes ayant passé un bon moment du côté d'elle, la maison reprend une allure intemporelle, elle devient un carrefour magique où les époques se rejoignent.

L'esprit de la reine berbère plane sur l'atmosphère de cette demeure, et son histoire réincarné en une demeure qui accueille un étranger, reste l'emblème d'une mémoire indestructible et une fidélité inébranlable de celle qui s'est battue pour son peuple jusqu'à la fin de sa vie lorsqu'un étranger y prend place.

Il n'est pas douteux que la maison à ce niveau peut aussi représenter le tombeau des rêves et des luttes d'une nation. En effet, même son nom continue d'être imprégné de l'éternel combat pour la liberté. Et sa mémoire règnera éternellement sur les lieux.

Voilà en ce qui est de la Kahina anticolonialiste pour ces deux auteurs. Kateb Yacine la réhabilite et la magnifie en lui donnant une présence physique réelle. Tandis que Bachi la construit et l'embellit d'une dimension mythique inédite mais également très différente et très symbolique.

Réinvestie par les écrivains anticolonialistes comme un symbole de lutte et de libération nationale. La Kahina pour celui comme pour l'autre est le symbole de la résistance et de l'insoumission. Elle incarne la lutte intemporelle des dominés contre l'occupant. C'est une façon pour les deux auteurs de célébrer l'esprit de révolte et de proposer des modèles différents de courage et d'héroïsme aux Algériens dans leur combat contre le colonialisme français.

2.2. La Kahina revisitée : regards contemporains

¹⁶² BACHI, Salim, *op., cit.*, p. 158.

Le récit de la Kahina conserve naturellement ses éléments essentiels, tels que la représentation de la reine en tant que personne courageuse, chevaleresque, habile à manier les armes, séduisante et dotée de capacités surnaturelles. L'image du héros médiéval perdure, mais le mythe subit des changements en réponse à l'évolution des mœurs sociales.

La reine berbère est toujours considérée comme une protectrice du territoire et de l'identité, mais son image a évolué pour répondre aux besoins changeants de l'époque. Ces changements sont déterminés par l'évolution de l'ennemi et le passage du temps. De l'envahisseur arabe, on passe aux Français, puis aux intégristes, et enfin aux Berbères eux-mêmes, qui deviennent leurs propres ennemis en semant la discorde par des guerres tribales. Ainsi, les différents contextes sociaux et politiques conduisent à des interprétations différentes de la Kahina en tant que symbole d'héroïsme.

Dans cette section nous allons prouver que la Kahina est loin d'être léguaire aux oubliettes, c'est un sujet qui continue d'inspirer les créateurs et leurs dictent différemment son charme et son charisme historique.

Dans ce volet, nous allons se pencher sur certains romans, qui lui ont été dédiés, tout en cherchant à explorer les différentes facettes de sa personnalité et de son rôle. De manière à prouver que son mythe a toujours été porteur de sens et apte à transcender les époques. La Kahina apparaît ainsi comme une figure intemporelle, un « symbole mouvant » dont le sens évolue selon les préoccupations de chaque esprit.

La Kahina est ainsi devenue une figure mythique dans de nombreuses œuvres d'auteurs francophones et français. Elle est devenue pour eux un puissant symbole de résistance et d'insoumission, grâce à son statut historique et légendaire et à son caractère à la fois berbère et universel, féminin et surhumain. Ils ont élevé ce personnage à un niveau supérieur, le transformant en symbole de vertus universelles telles que la bravoure, l'indépendance et le traitement équitable de tous les êtres humains.

Son histoire a été principalement reprise par plusieurs sources, y

compris quelques sources arabes célèbres en plus d'autres ouvrages traduits, dont la traduction a complètement altérée le sens et la vérité. La chose qui posa des problèmes de crédibilité et de partialité potentielle. Certaines parties de son histoire ont été complètement mythifiées.

Sujettes aux multiples réincarnations, nous allons voir dans ce volet quelques exemples qui illustrent parfaitement comment La Kahina a été perçue pour certains, et qu'est-ce qu'elle représente pour d'autres.

Pour certains auteurs Algériens, à l'égard de Kateb Yacine, La Kahina représente l'esprit combatif ainsi que le désir d'indépendance et d'autodétermination. Elle est considérée comme une dame héroïque qui s'est opposée à la domination arabe. Kateb Yacine avait souligné que « *Cette femme est l'héroïne nationale numéro un, la Jeanne d'Arc du pays.* » (P. 41) qui incarnait la fierté, le pouvoir, l'intelligence et la férocité. Brièvement il répond que « *personne ne sait rien d'elle. Était-elle simplement une femme, ou une Berbère, ou une juive ? Je n'en sais rien. Mais je crois qu'elle est les trois à la fois, parce que c'est une femme.* » (P. 41)

De nos jours, La Kahina a été réinterprétée comme un symbole plus large de la résistance féminine, de l'émancipation et de l'autonomie des femmes. Elle défie également les stéréotypes patriarcaux :

Dihya ne voulait pas entendre. Elle se souciait peu de son avenir d'épouse et ne rêvait que chasses et lancers de javelot dans la forêt. [...] la rebelle tenait bon. Jusqu'à ce que son père cédât et l'autorisât à tirer à l'arc, à monter à cru ce petit alezan qu'elle aller caresser tous les matins. Bref, à devenir un garçon dans la peau duquel elle s'était glissée dès qu'elle commença à l'accompagner dans l'Aurès... (p. 52).

Malgré les incertitudes historiques, la Kahina reste l'emblème profondément ancré dans l'imaginaire collectif nord-africain, en particulier berbère. En proposant de revisiter les différentes interprétations, il importe de préciser qu'elle est aux yeux des berbères, une femme et une héroïne qui a beaucoup œuvré pour la résistance à la conquête arabe et de préservation de l'identité berbère. Aux yeux des arabes, on peut y voir un adversaire mécréant

qui refuse de reconnaître la justesse de l'islam comme religion qui égalise les femmes et les hommes, et qui accorde à la femme des droits inédits dans toutes les autres religions. Pour eux, elle est aussi un opposant à l'expansion de l'islam. Le féminisme, souligne également le rôle de la femme en tant que combattante, défiant les normes patriarcales de l'époque.

Le regard historique reste celui qui s'intéresse aux faits historiques concernant sa vie, ses faits et sa renommée de reine guerrière. La perspective contemporaine de sa part réinterprète La Kahina à la lumière de questions actuelles telles que le féminisme, l'identité culturelle, la résistance à la domination, le franchissement des codes et normes sociales et culturelles. Ainsi au cœur des discussions actuelles portant sur l'identité berbère et le féminisme, la Kahina est à nouveau présentée comme une figure qui dépasse les clivages, en faveur de la tolérance et de l'émancipation des femmes.

En outre, la Kahina a été présentée dans la littérature coloniale et les premiers travaux historiques comme une personne fanatique, barbare et sanguinaire, ce qui reflétait une perception purement orientaliste. Tandis que la culture populaire et la littérature du Maghreb post-colonial dépeignent souvent une figure féminine forte et indépendante, qui peut prendre la forme d'une guerrière amazone ou d'une reine puissante qui défie les normes patriarcales. Et depuis, elle est devenue une icône féministe.

2.2.1. La Kahina dans la littérature française

Le personnage de la Kahina a inspiré de nombreuses fictions contemporaines, tant en littérature qu'au cinéma, qui permettent de mieux comprendre la portée symbolique de ce personnage historique.

Comment la figure de La Kahina est-elle représentée et réinterprétée dans les fictions contemporaines ? Quelles visions du passé et de l'histoire construisent ces réécritures de sa légende ?

Dans cette section, nous allons découvrir quelques versions écrites en langue française et qui ont été publiées au cours des dernières années du XIXe

siècle. Ces versions écrites en langue française permettent de mieux comprendre les traditions et les croyances des Berbères, ainsi que leur contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord. Elles offrent également une opportunité de découvrir la richesse de la littérature berbère contemporaine.

Nous comprendrons également les différents contextes politiques et sociaux en France et en Afrique du Nord où la Kahina a été utilisée comme symbole.

2.2.1.1. La Kahéna de JEAN-PIERRE GAILDRAUD

Jean-Pierre Gaildraud est l'auteur du livre « La Kahena ». Publié chez Tirésias en 1998, le livre est écrit en français. Le récit est centré sur Kahena, une femme de 73 ans, et Salima, sa petite-fille, qui évoque le passé et le présent de l'Algérie à la suite d'un attentat islamiste. L'auteur utilise les paysages et les saveurs épicées de la Kabylie comme toile de fond pour évaluer les défis passés et présents du pays. À travers les dialogues entre Kahena et sa petite-fille, c'est l'histoire des difficultés de l'Algérie d'hier et d'aujourd'hui qui est racontée dans le livre.

Jean-Pierre Gaildraud met également en évidence le caractère fougueux et insoumis du peuple Djéraoua.

Fréquemment, elle [l'institutrice] rappelait à toute la classe que nous étions en Kabylie, terre de révolte, de traditions, de mystères et de violence, et que nul conquérant n'a jamais soumis la Kabylie. Elle nous disait sa fierté de vivre en Kabylie, et moi je ne comprenais pas tout ce qu'elle racontait. Elle me disait alors qu'étant une fille, je ne devais pas accepter la soumission mais garder ma fierté¹⁶³.

Le nom de la reine est aussi légendaire et historique que la reine elle-même dans le roman de Jean-Pierre Gaildraud. Ce nom - ou plutôt ce patronyme - est bien mérité. Ce que l'on donne aux gens respectés, aux plus sages.

A Taourirt, au cœur de la Kabylie, en plein milieu de la forêt de

¹⁶³ GAILDRAUD, Jean-Pierre, *La Kahena*, Paris, éd. Tirésias, 1998, p. 12.

l'Akfadou vit la Kahena, vieille femme appréciée et respectée. Pour les gens du village, sa réputation remonte à la guerre d'indépendance, mais personne ne sait plus trop pourquoi. L'âge, aujourd'hui, donne encore plus de poids au personnage auréolé de ce nom prestigieux. Fatma Amrouche, pour l'état civil, personne ne connaît, mais la Kahena, tout le monde la reconnaît¹⁶⁴.

En dressant un paysage colonial, l'auteur fait parler sa Kahena en maman tendre et protectrice. Et comme la vraie Kahena a légué à ces enfants l'amour de leur pays et la volonté de le protéger, elle aussi, La Kahéna, cette vieille dame, qui a combattu les colons français en Algérie et a donné son âme à la sauvegarde de sa communauté et de ses habitants, veut aussi que sa fille soit appelée « Kahena » après sa mort, dans l'ultime espoir de transmettre à sa fille l'héritage de son propre combat et de sa résistance contre les forces opprimantes. « *J'aimerais tant, Salima, qu'après ma mort, on t'appelle à ton tour Kahena. Mais ça se mérite !*¹⁶⁵. »

2.2.1.2. La Kahina de Georges Grandjean

*La Kahena n'est pas un mythe. Il y a eu, en chair et en os, « des Kahena bien vivantes ». « C'est une amazone des sables qui remporte la victoire sur l'émir Abdallah et lui fit ainsi payer le massacre des Byzantins et du Patrice Grégoire. C'est une autre Kahena qui arrêta à Biskra les envahisseurs de Sidi-Oka (647). C'est une autre Kahena qui remporta sur l'Arabe Haçan la victoire sanglante de l'Hadra. C'est une autre Kahena qui succomba (703) en défendant Guelaa et dont la tête fut exposée aux portes de Bagdad. Et c'est une autre Kahena qui, en 1681, chassa les Janissaires de l'Aurès.*¹⁶⁶

Dans son roman *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*, Georges Grandjean réincarne la Kahena en plusieurs femmes différentes, chacune ayant

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 06.

¹⁶⁵ *Ibid.* p. 32.

¹⁶⁶ GRANDJEAN, Georges, *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*, Paris, éd Du Monde Moderne, 1926, p. 136.

une renommée particulière : Mme de Saint York pour sa beauté, Mme de Marville pour son pouvoir de séduction sur les hommes, et une amazone, une chef de guerre connue pour sa bravoure et sa force.

De Mme de Saint York, réputée pour sa beauté, à Mme de Marville, réputée pour l'enchantement qu'elle exerce sur les hommes, arrivant au fin fond de l'Amazone, cette femme chef, est réputée pour son flair et sa puissance.

L'histoire semble suivre la trajectoire de la vie du lieutenant Saint-Rémy, après un duel fatidique qui opposa le comte Ivanov et Mme de Marville, une femme ensorceleuse qu'aucun homme ne peut résister, lui a ordonné de tuer le comte Ivanov. La disparition mystérieuse de ce dernier laisse présager une tournure dramatique des événements. L'auteur reçoit une lettre lui indiquant où trouver ce dernier. Il arrive à l'adresse indiquée dans la lettre. Saint Rémy est surpris de le voir. Il lui remet un manuscrit et lui permet de lire ce qui lui est arrivé. Cette lettre que l'auteur reçoit indique que Saint-Rémy a activement choisi de s'exclure du monde d'une manière ou d'une autre, puisqu'il est surpris de voir l'auteur le suivre à la trace.

Cette figure aux charmes irrésistibles, est montrée comme une femme qui magnétise l'homme pour le garder à son bon office. Dans un dialogue, le Comte Ivanov a avoué à saint Rémy : « *Je n'existe que pour exécuter ses ordres.*¹⁶⁷ ». A quoi saint Rémy répliqua : « Vous êtes un amant bien soumis ».

Ce dernier se voit confier la garde d'une caravane d'un riche commerçant. Au cours de sa quête, il rencontre la chef des Amazones, dont il devient rapidement obsédé. Elle l'attrape et le retient prisonnier. Il s'avère qu'elle est Mme de Marville et que le comte Ivanov est toujours en vie.

Il tombe amoureux d'une jeune Berbère. Il a promis à la patronne qu'il ne partirait jamais, mais il n'a pas tenu sa parole. Le couple royal est choqué

¹⁶⁷ *Ibid.* p. 27.

lorsque la reine les renvoie après avoir appris leur amour. Elle se montre compréhensive.

Mais cela ne va pas sans prix, il doit prendre une décision entre son amour et son devoir de lieutenant. Doit-il garder le secret de l'ennemi ou capturer la femme-chef en révélant son secret (celui de recommander la mort du compte Ivanov à Saint Rémy) aux Français ? Ne sachant que faire, il se cache, mais la femme-chef le retrouvera car c'est elle qui a envoyé la lettre de l'auteur.

En réalité, une seule de ces femmes existe : La Kahina. Elle incarne la femme Provins qui suit le héros tout au long du roman. Dans l'œuvre de Grandjean, La Kahina est une métaphore de l'esprit de résistance.

En conclusion, les représentations de la Kahina chez Georges Grandjean et Jean-Pierre Gilraud nous permettent de comprendre l'importance de cette figure mythique en tant que symbole de la force et de la résistance féminine, malgré leurs différences. En somme, les auteurs (pour ne citer que ces deux) ont réussi à donner une dimension universelle à la Kahina historique en la réinventant, dépassant ainsi le contexte berbère du VII^e siècle. En conclusion, la transformation de cette femme en symbole éternel de la résistance face à l'oppression lui confère une résonance et une ampleur mythiques, en tant que femme combattante. À travers les personnages de la chef amazone et de Mme de Marville, la Kahina devient une figure qui incarne de manière poétique l'esprit indomptable de toutes les femmes qui ont lutté pour leur liberté à travers l'Histoire.

Ces deux versions, bien que différentes dans leur approche, nous permettent donc déjà de saisir l'essence mythique que les auteurs confèrent à la Kahina, celle d'un symbole universel de la femme forte et résistante.

2.2.2. La Kahina dans la littérature francophone

La Kahina occupe une place significative dans la littérature francophone, symbolisant divers éléments importants.

Dans cette section, nous allons parler de la femme forte et combattante. Nous allons explorer le rôle de la Kahina en tant que symbole de la femme guerrière et indomptable qui a mené la lutte contre les envahisseurs. Et, nous allons découvrir comment elle incarne l'esprit combattif et résistant des femmes.

2.2.2.1. La Kahina de Derri Berkani

Le roman parle d'une femme nommée Lila qui décide de porter le nom de Kahéna après avoir entendu son histoire racontée par une vieille dame. Lila exige tout le monde à l'appeler Kahina. En s'adressant à sa sœur, Lila crie : « *M'appelle pas Lila, je m'appelle Kahéna.*¹⁶⁸»

Dans ce texte, la Kahina est un modèle à suivre, une héroïne et une combattante pour la liberté de son peuple. Non pas que, elle est aussi un symbole de divinité. Sur un journal intime, Lila décide donc de noter toutes ses pensées :

[...] Ils leur tournent la tête vers la Mecque avant de leur couper le cou [...]. La Mecque c'est à l'Est, la même direction que le Père Lachaise. Un cimetière. Toutes les mauvaises choses viennent de l'Est. Au temps de la Kahéna les envahisseurs venaient de l'EST.¹⁶⁹

Tout comme *Le Chien d'Ulysse* et *La Kahéna* de Salim Bachi, le roman de Derri Berkani dépeint la période troublée de la guerre civile algérienne et ses conséquences tragiques, où les parents de Lila sont morts suites à des violences commises pendant le conflit. Elle nourrit un fort sentiment de vengeance et décide de se venger des islamistes qui les ont tués. Lila, qui évoque son acte de vandalisme au sein d'une mosquée, est poussée par son besoin de justice à se pencher sur les conflits et les désaccords, en particulier entre les communautés religieuses. « *Avant de partir [de la mosquée], j'ai tracé, avec le reste de peinture cette phrase : « LA KAHENA*

¹⁶⁸ BERKANI, Derri, *La Kahéna de la Courtille*, Paris, éd. l'Harmattan, 2002, p. 26.

¹⁶⁹ *Ibid.* p. 41.

N'OUBLIE PAS ! C'est pour leur faire peur.¹⁷⁰ »

L'auteur semble aborder des sujets délicats avec la bonne intention d'illustrer la souffrance humaine engendrée par la violence en s'incarnant la Kahina comme figure de résistance. La violence, le deuil et la recherche de l'identité dans un environnement instable, représentent les caractéristiques majeures du roman. L'auteur les aborde de manière sensible, et expose les conséquences profondes des événements traumatiques ainsi que les voies les plus difficiles menant à la paix et à la réconciliation.

2.2.2.2. La Kahina de Moh CHERBI et Thierry DESLOT

Dans *La Kahena reine des Berbères Dihya*¹⁷¹, les auteurs racontent d'une manière chaleureuse et émouvante la transmission orale de l'histoire de la Kahena. Tamilla et Amezian, deux jeunes enfants, écoutent avidement Nna Ferroudja, la vieille femme gardienne de la tradition, raconter l'histoire de la reine ;

Tamilla et Amezian viennent une fois par semaine rendre visite à Nna Ferroudja, une vieille femme savante, qui conserve en mémoire l'histoire de son peuple avec tous ses épisodes glorieux. (...) Je vais vous raconter l'extraordinaire épopée de Dihya, fille de Tabet de la tribu des Idjerawen, entrée dans la légende depuis la nuit des temps, sous le nom de « La Kahéna ».¹⁷²

L'auteur souligne l'importance cruciale des conteurs et des diseurs dans le maintien et la transmission de sa légende. L'histoire vise à stimuler l'imagination des enfants en capturant avec amour l'atmosphère de leur écoute et de leur partage autour du feu de l'histoire. L'histoire de *l'extraordinaire épopée de La Kahéna*¹⁷³ excite les jeunes auditeurs qui sont avides d'entendre plus de détails.

Même si l'histoire écrite est de plus en plus populaire, l'histoire orale

¹⁷⁰ *Ibid.* p. 68.

¹⁷¹ CHERBI, Moh et DESLOT, Thierry, *La Kahena reine des Berbères Dihya*, 2002, Paris, éd. Paris Méditerranée, pages 500.

¹⁷² *Ibid.* p. 08.

¹⁷³ DIDIER, Nebot, *La reine des sables : l'extraordinaire épopée de la Kahéna*, 2021, Paris, éd. Erick Bonnier, pages 300.

reste une façon vivante de faire revivre le passé. L'auteur souligne l'importance de la transmission aux jeunes générations de leur patrimoine culturel et linguistique, enraciné dans l'histoire collective du peuple berbère, en situant cette rencontre intergénérationnelle autour d'un personnage historique important, La Kahéna. Dans l'ensemble, ce paragraphe montre de manière agréable et admirable comment les histoires sont transmises oralement et comment elles servent d'outils éducatifs pour les jeunes.

Les auteurs expriment aussi leur attachement et leur curiosité pour le Kahina d'une manière très poétique et sensible. Ils font allusion à une relation passionnée et désuète qui a précédé leur connaissance réelle de ce personnage historique.

C'est une affaire d'amour que j'ai nouée, il y a longtemps, il y a très longtemps, avec la Kahina ; bien des années et même des décennies avant d'avoir seulement connu son nom et son existence. Elle fut pour moi les dunes de sable de Bou Saada et le marché de Biskra, l'oasis pelée d'El Kantara et les oueds [...] desséchés, et les singes cachés dans les rochers nus. Et Cirta la Sauvage. [...] Tout le pays me sécrétait la Kahina, sa violence chargée de sang, sa nostalgie aussi, peut-être.¹⁷⁴

Les auteurs décrivent le paysage algérien de manière évocatrice, notamment les dunes de sable, les oasis, les oueds asséchés et les rochers escarpés. La Kahina leur semble inséparable de ce paysage.

Selon les auteurs, la Kahina est inextricablement liée au paysage algérien rude et aride. Tous ces paysages inquiétants et terrifiants, y compris les dunes brûlantes, les oasis désertes et les rochers stériles, leur rappellent la figure terrifiante et inquiétante de la Kahina, qui est également un symbole de nostalgie et de mélancolie. L'environnement aride et brutal de l'Algérie leur "sécrite" en quelque sorte l'image de cette reine berbère à la fois violente et sanglante, mais aussi pleine de nostalgie.

Avant même de connaître son histoire, La Kahina leur est apparue comme une incarnation de ce personnage légendaire dans le paysage algérien.

¹⁷⁴ *Ibid.*

L'obsession irrationnelle qu'ils éprouvent pour elle est donc favorisée par les paysages mêmes qui ont "révélé" l'origine de ce conte. Nous voyons bien dans ce livre à quel point les auteurs ont incarné et charnelisé cette relation avec la Kahina, qui va bien au-delà de sa connaissance de l'histoire à proprement parler. C'est presque une relation mystique, irrationnelle, nourrie par les paysages de l'Algérie elle-même qui lui a révélé et dévoilé l'identité de cette reine berbère.

Dans l'ensemble, cette œuvre traduit de manière poétique et personnelle comment le mythe et la légende de la Kahina ont affecté l'imagination de l'auteur avant qu'il ne connaisse réellement les détails de l'histoire du personnage, nourrissant une obsession durable et inextinguible pour cette figure emblématique.

2.3. La Kahina comme symbole de résistance

Dans cette section, nous examinerons l'impact de la Kahina et de son archétype de femme forte et indépendante en tant que symbole de polysémie et de pouvoir et de résistance. Connue pour ses pouvoirs surnaturels et son apparence mystérieuse, la Kahina a charmé tant d'auteurs, et captivé leur imagination par son indépendance d'esprit et ses combats courageux contre l'oppression et la soumission des femmes.

Dans cette section, nous verrons comment ces derniers (Halimi et Bachi) ont réinventé ce personnage emblématique à leur manière dans leurs œuvres, et comment chacun l'a fait vivre, guerroyer, et mourir à sa façon.

Le Maghreb est toujours fasciné par l'histoire de La Kahina. Connue comme l'unique femme qui a mené différentes luttes contre l'expansion étrangère en Afrique du Nord au VIIe siècle. Cette héroïne de la résistance berbère a été une source d'inspiration majeure pour les écrivains maghrébins et français, qui voient en elle un symbole d'indépendance et d'autonomie. Nombre d'entre eux la défend à partir d'une conviction personnelle en réclamant ses origines berbères le cas de Halimi et Kateb Yacine, d'autres non, elle est pour eux un symbole important de la culture et de l'identité algérienne,

dont la préservation permet de sauvegarder et promouvoir la diversité culturelle du pays.

Le cas de Bachi Salim qui a édifié une demeure et la nommé la Kahéna montre à quel point cette figure historique revêt une importance symbolique pour certains Algériens. Elle représente la liberté, la résistance et le refus de la domination. Même des siècles plus tard, elle continue d'être une source d'inspiration et de motivation en tant qu'exemple d'une femme noire qui a réussi à mener un combat héroïque pour sauver son peuple. Le fait que Bachi Salim ait baptisé sa maison du nom de la Kahéna témoigne de sa volonté de s'inscrire dans son histoire et dans sa mémoire collective. C'est une façon d'honorer ce personnage légendaire et de perpétuer sa mémoire.

Ces dernières années, un certain nombre de romans historiques ont romancé la vie de la Kahina. Ils la décrivent comme un chef de guérilla légendaire qui a mené ses troupes au combat pour protéger le territoire berbère contre les envahisseurs arabes. Mais en réalité la Kahina a été depuis son enfance contre toute invasion étrangère. Et les versions modernes ont tiré toute leur inspiration de sa bataille contre les expéditeurs Arabes. Les écrivains, les dramaturges, les chanteurs, et les poètes ont fait le plein de la légende et ils en font toutefois un personnage en toute nuance, représentatif des relations tendues qui ont existé entre les Berbères et les Arabes tout au long de l'histoire du Maghreb. Et cette thématique est prépondérante surtout chez les écrivains maghrébins.

En réimaginant la Kahina, ces romans construisent d'autres perspectives sur l'histoire et l'identité nationale. Ils s'intéressent autant aux échecs d'une histoire incomplètement revivifiée qu'aux racines berbères de la culture algérienne. La Kahina devient ainsi une clé de lecture des préoccupations mémorielles et identitaires du Maghreb contemporain.

Par conséquent, il convient de faire remarquer qu'un des ouvrages majeurs traitant de ce sujet aborde la question avec un intérêt particulier à la mémoire et la culture berbères, démontrant ainsi une forte curiosité à leur égard, c'est la pièce de théâtre de Kateb Yacine intitulé La Kahina ou Dihya

dans laquelle il met en scène La Kahina, une héroïne historique énergique et stimulante.

À travers cette pièce de théâtre, Kateb a réussi le lien affectif et émotionnel avec le peuple algérien à qui il voulait lui faire transmettre et lui faire enseigner son histoire. Malgré leur réussite, les pièces de Kateb Yacine ont également été confrontées à l'opposition des gouvernements coloniaux et post-coloniaux en Algérie. Les autorités françaises ont interdit pendant plusieurs années « Le Cercle des représailles » en Algérie, tout comme l'entretien « Parce que c'est une femme » mené par El Hassar Benali. Dans l'introduction de l'entretien, ce dernier a affirmé que les créations de Kateb Yacine ont suscité des débats à la fois sur le plan colonial et sur le nouveau pouvoir algérien.

Les autorités, qu'elles soient coloniales ou issues du nouveau régime algérien après l'indépendance, ont exprimé une certaine suspicion envers les écrits de Kateb Yacine, ce qui a conduit à la censure ou à l'interdiction de certains de ses textes pendant un certain temps. El Hassar Benali affirme que :

L'entretien n'a pu être diffusé en Algérie en raison de l'interdit qui frappait l'écrivain dans son propre pays, parce qu'il avait des idées considérées comme gênantes sur des sujets politiques qui étaient tabous à l'époque : les femmes, la langue et l'écriture de l'histoire.¹⁷⁵

La légende de la reine berbère Kahina est devenue un puissant emblème de l'identité nationale du peuple berbère, grâce aux multiples reprises par certains écrivains maghrébins, notamment Kateb Yacine et Gisèle Halimi. Au-delà des événements historiques, sa naissance symbolise les principes berbères de liberté et d'indépendance. Pour Kateb, la Kahina influença aussi les valeurs, les croyances et les traditions de la société berbère algérienne d'aujourd'hui.

Je suis parti d'un phénomène premier de notre histoire. Les femmes ont joué un rôle dans l'histoire de l'Algérie [...] Des figures ont

¹⁷⁵ KATEB, Yacine, *Parce que c'est une femme*, op., cit, p. 21.

émergé comme celle de La Kahina [...] Il s'agissait de faire vivre La Kahina. Montrer son rôle, c'était montrer que les femmes jouent un rôle dans l'histoire. Après la Kahina j'ai l'intention de montrer qu'il y a d'autres femmes ; elles ne manquent pas dans l'histoire du pays. C'est montrer à quel point la femme a pu être libre dans le passé. La liberté pour nous et ton passé au lieu d'être à l'avenir [...] Vraiment, si l'on compare le sort des femmes autant de La Kahina et le leur aujourd'hui, la comparaison n'est pas en notre honneur. C'est tragique d'être ainsi en retard sur son histoire.¹⁷⁶

Les sources historiques attestent de sa capacité à unir les tribus berbères et à mener des batailles victorieuses contre les envahisseurs. Les exploits militaires de Dihya ont été largement documentés, témoignant de sa stratégie militaire et de son leadership efficace. Son nom est devenu synonyme de résistance et de fierté pour les Berbères, qui continuent de célébrer son héritage aujourd'hui. Selon la légende, cette femme aurait été dotée de la capacité de clairvoyance, ayant ainsi prédit l'ultime défaite de sa communauté.

Mais un jour, un soir, plutôt, où le printemps chantait l'espérance, Dihya s'était levée, puis abattue brusquement sur ses tapis faits pour l'amour. Elle se releva, tombe de nouveau, colla son oreille au sol. (P. 144)

Elle ne vit ni ne reconnaît personne. Dans une transe saccadée,

[...] Elle voit. Elle voit l'avenir. Elle entend le pas des chevaux arabes à la poursuite de ses chameliers terrorisés elle tremble sous le choc. L'affrontement, les hommes éventrés, les lances et les javalots dans un tourbillon meurtrier, la fuite, elle entend, elle voit. Ses djnoun l'entourent, la possèdent. Et tout à coup, ils lui montrent dans l'angle de la tente, un objet enveloppé d'une étoffe aux couleurs vives, rayé de vert et de rouge. Les djnoun l'entraînent alors vers le large banque de chaîne recouvert d'une couverture de laine épaisse. Et, d'un geste brusque, arrachant l'étoffe. Elle découvre sa tête, tranchée au sabre, un léger sourire aux lèvres. C'est la deuxième fois qu'elle se voit décapitée. Elle ralentit son balancement, tente de rassembler ses cheveux sur son cou, ferme les yeux un instant, épuisée. Quand elle les rouvre, elle revint d'un voyage aux lumières noires. Elle y a pris la défaite de son peuple et l'annonce de sa mort. (P. 144)

¹⁷⁶ *Ibid.* p. 10.

La légende en question a eu un impact similaire sur l'imaginaire des deux écrivains Halimi et Kateb Yacine. Elle a transmis des valeurs essentielles pour leur identité, telles que le courage, la bravoure militaire, l'attachement profond à la terre de leurs ancêtres, ainsi que le sentiment de continuité d'une nation berbère immuable à travers les âges. Comme l'avait souligné Kateb dans son recueil de théâtre « *Cette femme est l'héroïne nationale numéro un, la Jeanne d'Arc du pays.*¹⁷⁷ » qui incarnait la fierté, l'attachement aux racines, l'intelligence et l'amour de la patrie. Pour lui « *C'est [vraiment] tragique d'être ainsi en retard sur son histoire.*¹⁷⁸ » si cette dernière n'est pas reconnue comme telle par son peuple.

Au cours du XXe siècle, la Kahina a été élevée au rang de symbole de la nation berbère, en particulier avec l'avènement d'un mouvement identitaire berbère. Elle est devenue l'archétype de la résistance historique contre les incursions étrangères, représentant le dernier bastion de l'autonomie berbère avant la prise de contrôle arabe.

Le présent symbole est actuellement source de stéréotypes et de représentations d'une identité berbère immuable, façonnée dans le cadre de la lutte et de la confrontation avec l'Autre. La Kahina, figure historique emblématique de l'Afrique du Nord, contribue à renforcer le sentiment d'appartenance des Berbères à une communauté ancestrale et à revendiquer leur identité culturelle distincte. Cette valorisation du particularisme culturel berbère s'inscrit dans une dynamique de reconnaissance identitaire et de préservation des traditions millénaires de cette communauté. La mémoire collective est un élément clé de la conscience historique berbère, qui est désormais au centre de leur fierté nationale, comme notre écrivain l'avait déjà pointé.

La Kahina, bien qu'ayant des racines légendaires, a évolué en un mythe identitaire crucial, illustrant la puissance des symboles et des représentations dans la formation des identités. Elle est devenue un symbole de la préservation

¹⁷⁷ *Ibid.* p. 18.

¹⁷⁸ *Ibid.* p. 17.

de l'identité et de la culture berbère. Elle représente l'espoir de toute une nation de se reconnaître et de renforcer son unité à travers les époques. En rattachant ce sujet à celui de choisir le théâtre comme moyen d'expression il s'est appuyé sur son importance et sa familiarité chez les spectateurs, vu qu'il était joué en dialecte et il porte des enseignements sur l'histoire.

Nous vivons dans une société qui se crée, où la communication est fondamentale, où les gens, pour être motivés et conscients, ont besoin de toutes les sources d'information et de toutes les formes de l'art [...] Le rôle pédagogique du théâtre est très grand, justement parce qu'il est avant tout un moyen de lutte, la lutte sert à poser les vrais problèmes.¹⁷⁹

En conclusion, la Kahina est devenue principalement un mythe, représentant une souveraine qui a osé affronter la plus grande force militaire de son temps pour préserver l'identité de son peuple. Elle servait sûrement d'un symbole puissant pour les écrivains qui veulent s'approprier de son côté puissant, mais il fallait encore rappeler qu'elle est la plus maniable des figures féminines dans la littérature.

2.3.1. La Kahina en contexte politique algérien

La Kahina a toujours représenté l'ultime incarnation de la de la résistance. Personne ne l'a jamais contesté. Malgré les nombreux titres, emblèmes, figures et symboles qui lui ont été attribués, tout le monde s'accorde à dire que la reine berbère s'est donnée corps et âme à son peuple pour assurer la libération des siens. Elle souhaitait vivre une vie de femme libre et régner en monarque libre. Mais Salim Bachy nous a donné une version entièrement différente de sa Kahéna, héroïque, certes, résistante, rebelle aussi, mais à sa propre façon. Il importe ici de faire le rapprochement de cette thématique avec celle qu'aborde Kateb Yacine dans son œuvre.

D'abord, Ibn Khaldoun le grand historien arabe, a retracé le combat de la Kahina en détail dans les trois volumes dédiés à l'Histoire des Berbères. Il déclare que « *Les troupes arabes engagèrent avec celles de la Kahina un*

¹⁷⁹ *Ibid.* p. 09.

combat acharné, et le carnage fut si grand que tous s'attendaient à être exterminés.¹⁸⁰ »

Voici comment l'historien Emile-Félix Gautier décrit ce personnage "mythique" :

[...] Nulle pourtant ne s'est élevée aussi haut que la Kahina. A vrai dire, nous ne connaissons guère d'elle que son nom, son prestige et sa farouche résistance à l'envahisseur, nourrie, semble-t-il, de patriotisme berbère et de foi hébraïque.¹⁸¹

La Kahéna n'est pas présentée dans le roman de Salim Bachi dont nous ne parlons aucunement comme une personne, mais plutôt comme une demeure. L'indigène qui a donné ce nom au colonel Louis Bergagna n'avait pas l'intention d'en faire autre chose qu'un prétexte pour se rebeller contre le colonel. Bien que les habitants de Cyrtha connaissent la présence française et la craignent, La Kahéna apparaît plutôt comme une idée, une force mystérieuse qui plane sur cette région pour défier l'occupant. Elle ne se matérialise que dans cette maison assiégée et réfractaire qui défie la possession française ; elle est à la fois partout et nulle part, omniprésente et incorporelle.

Ne lui pardonnaient pas La Kahéna, qui était pour eux l'insulte suprême, l'opulence dont ils ne pouvaient rêver et qui leur était interdite. Très peu de ses concitoyens obtenaient le droit de pénétrer l'énigmatique villa, La Kahéna, n'imaginant pas que lui-même, s'il n'avait été trompé par un de ses ouvriers, ne l'eût jamais appelée ainsi, redoutant comme eux la guerrière berbère, dont la geste était encore sur toutes les lèvres indigènes. (p. p. 262-263.)

Dans ce passage, les travailleurs et les résidents considèrent que « La Kahéna » est associée à un luxe ostentatoire et à une opulence à laquelle ils n'ont pas accès. Cela provoque une sensation de mépris et d'injustice chez eux. Le simple fait d'appeler « Kahéna » une maison de colon qui a été plantée juste au milieu de leur terre, suscite leur colère et enrage leur ressentiment envers cette manifestation flagrante des inégalités sociales.

¹⁸⁰ IBN KHALDUN, *op. cit.*, p. 362.

¹⁸¹ GAUTIER, Emile-Félix, *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, éd. Payot, 1964, p. 21.

Le propriétaire Louis Bergagna à qui s'est collé l'image de colon, ne voulait pas que ce nom soit clairement associé à sa maison. Compte tenu de la popularité actuelle de la figure de *La Kahéna*, il est conscient de l'impact symbolique négatif que cela peut avoir sur la communauté indigène. Mais ;

Pour se rassurer, il imaginait sa maison, sur les hauteurs de Cyrtha : les siens. La Kahéna, nom futur que lui soufflerait un de ses ouvriers, et qu'il retrouverait beau, ne se doutant pas qu'il était une insulte pour et pour sa lignée. Il l'adopterait sans ciller pendant que l'Arabe en question se répondrait dans la ville en se gaussant de lui ; par la grâce d'un nom, l'esclave se libérait du maître, le chassait de sa propre demeure, ouvrait sous ses pieds la terre qui l'engloutirait¹⁸².

Le nom de La Kahéna évoque davantage l'esprit de résistance et d'indépendance qu'un autre personnage historique puisse faire ; il prend son sens amplement des faits historiques de la conquête du Maghreb. Et la Kahina, cette âme berbère qui refuse de se soumettre à l'envahisseur, est finie par en devenir l'emblème suprême de l'indépendance et l'insoumission.

L'auteur soulève ici un point important concernant la dénomination de la reine. Kateb Yacine souligne dans sa pièce, qu'à travers la langue l'appellation peut changer de valeur, il indique que les arabes préfèrent lui jeter ce sobriquet péjoratif de sens qui est « la Kahina » qui devrait signifier « la prêtresse » ou bien « devineresse » plutôt que l'appeler par son vrai nom Dihya;

Pourquoi donc ne nous appellent-ils
Jamais par notre nom ? Je m'appelle Dihya¹⁸³.

La charge symbolique du nom n'est pas un point à dédaigner, car en utilisant ce nom, les Arabes soulignent le caractère mystique et mythique de

¹⁸² BACHI, Salim, *op. cit.*, p. 47.

¹⁸³ Cette réplique a été reprise du texte annoté par l'auteur lui-même, extraite des textes français relatant l'épopée de La Kahina numérotés de KTB2.A2.04.02 et de KTB2.A2.04.04, sauvegardés dans le fond Kateb Yacine de l'institut Mémoire de l'Édition Contemporaine (IMEC). Il existe d'autres versions : une en arabe numéroté KTB2.A4.04.06, et quatre autres versions en français, numérotés de KTB2.A4.04.01 à KTB2.A4.04.04. « Parmi toutes ces versions, l'auteur a choisi pour la scène celle qui résume l'existence historique de La Kahina, à savoir son combat et sa mort, et qui devient, dans un tableau très écourté, le prélude de *La guerre de 2000 ans*. » Voir : *Parce que c'est une femme*, p. 146.

La Kahina, la présentant davantage comme une prêtresse que comme une reine guerrière. Ils réduisent ses rôles politiques et militaires de souveraine et de cheffe de guerre, en l'associant au monde spirituel et religieux.

À travers ce nom chargé de symboles, la Kahéna apparaît plus comme une idée que comme un être vivant ; c'est un esprit imparable qui projette sur la région mais qui ne se matérialise que dans cette maison fermée, résistant résolument à l'envahissement. La résistance est le fil conducteur entre les différents récits qui ont été écrits au sujet de la Kahina. Si les détails de sa vie varient selon les auteurs, et que certains associent à son combat des thèmes religieux ou politiques, tous s'accordent à souligner son esprit rebelle et sa détermination à défendre son peuple, faisant d'elle un symbole de la résistance berbère. Continuons toujours avec l'exemple qu'a donné Kateb Yacine dans sa pièce de théâtre en faisant parlé la Kahina ;

(aux paysans)

Ils m'appellent Kahina, ils nous appellent Berbères,
Comme les Romains appelaient barbares
nos ancêtres.
Barbares, Berbères, c'est le même mot,
toujours le même
Comme tous les envahisseurs, ils appellent
barbares
Les peuples qu'ils oppriment, tout en prétendant
les civiliser.
Ils nous appellent barbares, pendant qu'ils pillent
notre pays.

(Aux Cavaliers)

Les barbares sont les agresseurs.
Il n'y a pas de Kahina, pas de Berbères ici.
C'est nous dans ce pays qui combattons
la barbaie.
Adieu, marchands d'esclaves!
Je vous laisse l'histoire
Au cœur de mes enfants
Je vous laisse Amazigh
Au cœur de l'Algérie !¹⁸⁴

¹⁸⁴ KATEB, Yacine, *op., cit.*, pp. 58-59.

Ces quelques vers exposent de manière éloquente la dichotomie entre l'identité berbère telle que revendiquée par les Berbères eux-mêmes et celle telle que perçue et dénigrée par les envahisseurs étrangers. Elle s'adresse tour à tour aux paysans et explique aux Berbères l'inconduite de l'envahisseur et sa coutume de tourner en dérision les noms, en façon de les mépriser et les sous-estimer. Ainsi elle leur explique qu'ils appellent les gens qu'ils réduisent en esclavage « barbares » tout en prétendant les civiliser.

Le Kahéna évoque les noms « Kahéna » et « Berbère » que les envahisseurs arabes dénoncent. Les agresseurs sont les vrais « barbares », dit-elle. Donc, ni la "Kahéna" ni les "Berbères" ne sont ici de vrais combattants. Ils ne sont que des barbares.

Ensuite, elle s'adresse aux cavaliers arabes et met en évidence que « l'histoire » et « Amazigh » ce sont des éléments imbriqués et gravés dans la mémoire collective du peuple, et resteront vivantes dans le cœur des Algériens. Dans cette scène, elle exprime ainsi la volonté des Berbères de préserver leur identité tout en résistant aux persécutions.

Kateb Yacine, pour sa part représente la Kahina comme le personnage éveilleur des consciences du peuple colonisé. Ou, d'un certain point de vue, c'était la représentation qu'il s'en était fait. Ainsi Kateb la [la Kahina] faisait dire ;

Les Arabes m'appellent Kahina, la sorcière.
Ils savent que je vous parle et que vous m'écoutez
Mais ils ne savent pas ce que nous savons.
Il est facile de triompher par la force des armes.
Il est facile aussi de se soumettre à la fatalité
Mais il est difficile d'affronter un destin contraire,
De résister à l'invasion, de nier la défaite.
Ils s'étonnent de vous voir dirigés par une femme.
C'est qu'ils sont des marchands d'esclaves.
Ils voilent leurs femmes pour les vendre.
Pour eux, la plus belle des filles n'est qu'une marchandise
Il ne faut surtout pas qu'on la voie de trop près

Ils l'enveloppent, la dissimulent comme un trésor volé
Il ne faut surtout pas qu'elle parle et qu'on l'écoute.
Une femme libre les scandalise, pour eux je suis le diable
Ils ne peuvent pas comprendre, aveuglés par leur religion
Je ne suis pas une sorcière, je n'ai rien de surnaturel.
Je suis tout simplement la voix des femmes libres,
Le souffle inattendu d'un peuple qui fait appel
À ses dernières ressources.
Trop de nos hommes sont tombés.
Que les femmes prennent la relève !...¹⁸⁵

Enfin, qu'on l'appelle *Damia*, comme Roger Ikor, ou *Dihya* comme Kateb Yacine, ou *Kahéna* comme Bachi, Derri Berkani ou Jean-Pierre Gildraud ou *Kahina* de Gisèle Halimi, et que ces noms se succèdent comme autant de pétales éparpillés, *Damia*, *Kahina*, *Dihya*, dans ce vertige d'appellations variées, elle demeure *Dihya*, la reine des Aurès. Elle continue à se distinguer, en histoire comme en littérature, comme la personne qui s'est battue sans trêve ni merci pour défendre protéger sa terre et sa liberté. Elle ne perdra rien de son apparence et son appartenance historique, ainsi que ses traits de reine et de guerrière qui vont continuer de braver les siècles.

Sortant de la dichotomie de nomination, la *Kahéna* que nous dépeint Bachi est un hommage à la force symbolique de la reine. Il n'est pas question de recenser de nouveau l'histoire et les hauts faits de La *Kahéna*. L'auteur fait des allusions discrètes à la reine, commençant par nommer la demeure qui appartenait à un colon français La *Kahéna*. La demeure est décrite dans sa splendeur et sa magnificence tout au long du récit, faisant allusion à la reine. La maison est symbolisée par sa puissance, sa hauteur et sa garantie du passé. C'est une villa luxueuse qui n'a jamais été vue dans la région. L'auteur décrit les motifs qui ont conduit le propriétaire Louis Bergagna à quitter la France :

En 1910, Louis Bergagna avait embarqué à bord du Loire [...]. Peu de personnes savaient que le quai où avait accosté le Loire venait d'être construit par Louis Bergagna [...]. Le sentiment qui le poussa à prendre ce navire fut double. D'abord, la volonté d'échapper aux commérages suscités par sa fulgurante réussite. Ensuite, le désir tyrannique de devenir encore plus riche pour asseoir

¹⁸⁵ KATEB, Yacine, *op., cit.*, note page 147-148.

définitivement sa puissance. Sa renaissance aurait pour emblème La Kahéna. (p. 23.)

Le passage fournit résumé parfaitement les motivations qui ont poussé Louis Bergagna à quitter la France pour l'Algérie. Avant tout, sa rapidité d'ascension dans les affaires en France avait provoqué des plaisanteries et des rumeurs, et il cherchait à éviter l'attention négative en partant. Cependant, il était principalement motivé par un désir tyrannique d'accumuler de plus en plus de richesses, ce qui l'a conduit à entreprendre cette expédition. Il cherchait à consolider sa position financière, ce qui impliquait probablement l'acquisition de nouveaux terrains et s'engager dans de nouveaux investissements.

La création de la « Kahéna » constitue une véritable fixation pour Louis Bergagna, qui ne pouvait s'abstenir de la contempler constamment. Ce projet monumental incarne son aspiration à la « renaissance » en Algérie ainsi que son désir excessif d'acquérir de la richesse, ce qui l'avait contraint à quitter la France. Grâce à cette résidence, qui symbolise la puissance illimitée et le succès financier, Louis Bergagna a cherché à satisfaire son désir inébranlable et à laisser sa marque sur le pays qu'il avait choisi comme nouveau champ d'activité.

Aussi peut-on conclure que la façon dont la maison et la Kahina sont décrites tout au long de ce livre a manifestement pour but de symboliser la majesté et le pouvoir qu'ils possédaient autrefois et qui demeurent intacts dans le cœur de tous ceux qui les connaissent. Qu'il s'agisse d'autochtones ou d'étrangers, elle représente pour tous une puissance imparable.

2.3.2. *La Kahéna*, un havre de paix et d'amour au cœur de l'histoire tumultueuse de l'Algérie

Comme nous l'avons déjà vu dans le roman de Salim Bachi, La forme de la Kahéna est celle d'une maison qui a subi les bouleversements historiques au fil des temps. Au cœur de l'histoire mouvementée de l'Algérie, elle devient un symbole de résilience et un phare de paix et d'amour.

Chez Salim Bachi, la villa fait office de refuge et de gardien silencieux des moments d'intimité et de passion entre Hamid Kaïm et Samira ; elle « fut le cloître qui abrita leur amour renaissant » (p. 147). En effet, l'amour passionné entre les deux personnages principaux, Hamid et Samira, s'épanouit à l'intérieur de la Kahéna au fil des décennies. Malgré les bouleversements historiques qu'a connus l'Algérie - l'époque coloniale française et les années qui ont suivi l'indépendance - cette maison est restée une constante, un lieu où règnent la sérénité et l'amour du couple. Elle devient un morceau préservé de la mémoire historique, un lieu hors du temps où perdurent les souvenirs romantiques.

Hamid Kaïm n'avait jamais abandonné la maison de Louis Bergagna et de ses parents. Depuis cette matinée de Novembre 1988 où, accompagné de Samira, il avait ouvert le portail et parcouru le jardin en friche, il y était revenu à chacune de ses escales à Cyrtha. (P. 102)

Il existe un véritable lien émotionnel qui sous-tend cet intérêt pour cette maison. Hamid semble ressentir des émotions intenses et se remémorer des souvenirs vifs lorsqu'il retourne à cet endroit. Il est probable que cela permette de renouer avec l'histoire et la mémoire de Louis Bergagna ainsi que de ses parents, et de manière plus générale, avec une époque révolue. Malgré son abandon, la maison demeure comme un témoin de l'histoire, un lieu rempli de souvenirs. Le fait que Hamid y revienne régulièrement témoigne de sa forte connexion émotionnelle avec cet endroit.

En général, ce roman présente une histoire imaginative centrée sur le personnage principal, Hamid Kaïm, et se déroulant dans la mystérieuse résidence de Louis Bergagna connue sous le nom de *La Kahéna*. Ce nom est un signe de rébellion et de résistance, inspiré par la grande reine berbère. C'est un récit historique qui a été implanté dans l'esprit de son peuple pour lutter contre l'oubli et les envahisseurs qui veulent effacer sa mémoire et son identité. Le récit place le narrateur, Hamid Kam, dans un état de désespoir alors qu'il agonise dans la chambre d'une villa coloniale en se remémorant de ses meilleurs souvenirs avec Samira.

Structuré en trois parties, le récit du roman s'étale sur trois nuits, reproduisant trame narrative complexe rappelant ainsi celle des Mille et une nuits. Le personnage dont il est question représente une version simplifiée d'une Schéhérazade moderne, qui prend le contrôle de l'histoire principale et entrelace les multiples récits de son interlocuteur. Les histoires se déroulent sur plusieurs siècles et présentent plusieurs générations aux destins tragiques.

La Kahéna accueille les joutes amoureuses de Samira et Hamid Kaïm avec bienveillance ; ses pièces s'ouvraient les unes après les autres sous des pas émerveillés : elles retrouvaient leur splendeur d'antan et s'imposaient à l'esprit des amants comme ce palais de conte de fées où les tapis profonds semblent toujours prêts à l'envol. (P. 138.)

Au fil de la narration, *La Kahéna* mythique ne représente qu'une simple maison. Mais au départ, cette représentation était liée à la résistance face aux envahisseurs, mais au fil du temps, elle est devenue le symbole de la constance et de l'espoir. Elle est considérée comme une source de paix et d'amour durables, même en période de bouleversements. Elle démontre la capacité essentielle de se reconstruire sur les vestiges du passé, de guérir les blessures de l'histoire et de préserver l'esprit de l'humanité.

Les relations qui se sont tissées au fil du temps dans cette maison entre Samira et Hamid Kaïm, témoignent de la persistance de l'amour malgré les tensions relationnelles, les changements et les évolutions qui ont bouleversés la scène politique algérienne dans cette époque. En ce qui concerne le couple amoureux, le fait de revenir ensemble dans ce lieu historique, malgré les souvenirs douloureux qu'il peut évoquer, démontre la force de leur amour qui transcende l'angoisse de la guerre. « *Accompagné de Samira, Hamid Kaïm était revenu à Cyrtha en Novembre, quelques semaines après les émeutes d'octobre 1988. Il trouva La Kahéna transfigurée, ne se doutant qu'Ali Khan s'était occupé de la villa pendant son absence.* » (p. 132.)

La période évoquée dans ce livre, à savoir octobre et novembre 1988, correspond à une période charnière de l'histoire algérienne.

En effet, l'auteur nous renvoie constamment à cette période de protestations et de manifestations grandement éclatées en Algérie en octobre 1988. Ces événements sont appelés « les émeutes d'octobre 1988 ». Ils ont créé une grave crise pour le FLN, dirigé par Chadli Bendjedid, au pouvoir en Algérie depuis l'indépendance.

Les émeutes d'octobre 1988 sont le reflet d'une profonde crise économique, sociale et politique. Le peuple algérien, en particulier les jeunes et les étudiants, réclame plus de libertés et d'équité sociale. Ils dénoncent la corruption, le chômage, la répression et réclament l'ouverture du régime.

Outre, nous nous sommes appelé à se rappeler que les événements survenus au cours de cette période ont contraint le président Chadli à opérer des changements politiques radicaux afin de relever les défis en cours de production. Notamment en mettant fin au système de parti unique, en autorisant la liberté de la presse et en graciant les prisonniers politiques. Ils ont également préparé le terrain pour les premières élections pluralistes en 1990 et l'émergence du premier parti islamique légal en 1989.

Par conséquent, la période mentionnée dans le texte correspond à une période décisive d'opposition populaire et de préparation du changement politique en Algérie, qui a vu l'émergence d'une majorité partisane et une relative libéralisation du régime. Elle représente le début du processus menant à la perte de l'autoritarisme particulier qui a caractérisé l'Algérie depuis l'indépendance.

La mémoire des Cyrthéens fit l'objet d'une double confiscation, coloniale d'abord, Louis Bergagna en avait été l'un des artisans, postcoloniale ensuite, les nouveaux maîtres de la ville poursuivirent l'œuvre des prédécesseurs en oblitérant à leur tour les racines enfuies sous les strates des différentes influences, qu'elles fussent africaines, juives et arabes, berbères et romaines et qui se manifeste encore à travers le décor de cette maison polycéphale que procurait Ali Khan, prenant un plaisir insensé à se prendre en ses arcanes, écartelé entre les délivrance aperçue et les remous oubliés qui œuvraient avec le temps et que les hommes, éperdus de violence, accentuaient par leur gesticulations haineuses, comme pour mieux

fuir une psyché affolée, la leur, devenant ainsi les jouets de leur perverse aptitude à la négation. (p. 109)

Le paragraphe décrit donc en termes complexes la situation difficile d'un peuple dont l'histoire et la mémoire ont été remises systématiquement à des tentatives d'effacement, mais qui laisse néanmoins des traces dans les lieux et les vies individuelles.

La Kahéna représente donc la résilience individuelle et communautaire face aux blessures du passé et aux défis du présent. Elle représente la capacité à cultiver sa propre source de sérénité à partir de laquelle on peut progressivement reconstruire le lien social et raconter de nouvelles histoires. Même s'il s'agit d'une simple maison, elle porte le souvenir d'une figure légendaire et mythique et rappelle la capacité de l'esprit humain à surmonter la tragédie et l'adversité.

Quand on entrait à La Kahéna, c'était pour aussitôt se retrouver à l'air libre : un patio entourait un bassin d'où s'élançait une fontaine (...) il eut fallu se munir d'une boussole pour s'y retrouver. [...] La maison se défiait des intrusions, et tout au long de son histoire, rétive, rebelle, farouche, La Kahéna se déroba à ses occupants. Jamais Louis Bergagna et ses descendants ne se sentirent réellement chez eux. (p. 103)

Ce roman incarne parfaitement la capacité de l'être humain à transformer les épreuves en une force intérieure, à se reconstruire malgré les difficultés passées et à trouver la paix et l'espoir dans l'amour, à travers le personnage féminin. La Kahéna incarne la résilience et symbolise l'esprit combatif du peuple algérien. Au fil des années et des moments clés de l'histoire algérienne, elle demeure un puissant symbole de la capacité de l'esprit humain à surmonter les obstacles et à vivre pleinement malgré l'adversité. Ainsi, la Kahéna symbolise un message d'espoir universel concrétisant la puissance de l'esprit et de l'amour de la liberté qui réside en chaque individu, et qui permet de surmonter les difficultés les plus pénibles afin de construire un avenir plus prometteur.

À travers le parcours de ce personnage, c'est la résilience et l'envie de se renaître avoir un nouveau souffle de vie après les traumatismes de l'histoire qui sont symbolisées. En *La Kahéna*, c'est l'esprit algérien et la résilience qui ont été sublimés. Refusant de se laisser abattre par les tragédies de l'histoire, elle incarne la volonté de dépasser la défaite et de donner un sens à l'adversité en trouvant la force de la surmonter. Et malgré les bouleversements historiques de l'Algérie, le pays reste un havre de paix et d'amour pour les personnages principaux.

Même si elle est privée, la mémoire des premiers habitants est toujours présente. Elle démontre la puissance des liens historiques et de l'histoire en tant que sources de sens et de pouvoir. L'amour inébranlable entre Hamid et Samira en est un bon exemple.

En plus de servir d'abri physique, la maison a également une signification symbolique : la résilience vient de l'intérieur, pas des circonstances extérieures. *La Kahéna* personnifie la transformation d'une résidence coloniale, elle devient le témoin de l'amour algérien, démontrant ainsi le pouvoir du changement.

Dans l'histoire mouvementée de l'Algérie, des personnages emblématiques comme la Kahina sont stabilisateurs. Ils inspirent l'espoir d'un avenir meilleur malgré les perturbations en favorisant la continuité culturelle et le transfert de valeurs. *La Kahéna*, exaltée par Bachi, incarne la joie et l'énergie morale que procure le dépassement de l'adversité et restaure la résistance algérienne. Symbole d'éternel rajeunissement, La Kahéna comme demeure reconstruit par un colon, rappelle de la nécessité de cultiver ses racines et garder sa mémoire. Cette figure légendaire illustre la capacité de la nation à se régénérer après la colonisation. L'auteur montre aussi que *La Kahéna* représente la ténacité du pays à défendre son identité et sa souveraineté face aux puissances extérieures et sa capacité à surmonter les obstacles en assumant son histoire et sa culture.

2.4. La Kahina de Gisèle HALIMI, une féministe avant l'heure

La Kahina est l'un des premières œuvres de l'écrivaine tunisienne Gisèle Halimi, auteure, par ailleurs, de *La cause des femmes* (1971), et de *Le lait de l'oranger* (1988), les œuvres avec lesquelles elle a débuté un cycle autobiographique, clôturé par une quête des origines à travers la Kahina. Elle replace l'histoire de la Kahina dans le nord de l'Afrique et éprouve une admiration incontestable ainsi qu'un goût affirmé pour l'histoire de cette femme et de sa personnalité. À l'intérieur de cette œuvre, elle fait revivre, aimer et guerroyer la Kahina - si l'on reprend ainsi ses termes -, en revenant vers l'ère ambiante de l'environnement et de la culture de la Berbérie d'antan.

D'abord, Pourquoi existe-t-il plusieurs romans sur le rôle féminin héroïque de la Kahina ? La célèbre écrivaine et avocate féministe Gisèle Halimi semblerait donner la réponse à travers son roman *La Kahina*. Le roman révèle d'abord l'histoire d'une femme berbère, qui a mené une rébellion contre l'occupation romaine en Afrique du Nord au VII^e siècle.

Ce roman est un mélange de fiction et de faits historiques, et se concentre sur les hauts-faits de la Kahina, cette femme qui a commandé au temps des hommes libres. Gisèle illustre d'après cette figure la lutte des femmes pour la liberté et l'égalité dans un monde dominé par les hommes. *La Kahina* est dépeinte comme une femme forte et courageuse, qui inspire les autres à se battre pour leur liberté et leur droit d'être libre. Ce livre a été acclamé par la critique et a été traduit en plusieurs langues.

Aux romans de Roger Ikor, Didier Nebot et autres essais historiques. Celui de Gisèle Halimi s'avère exceptionnel en raison de la manière vivante dont il est écrit. Gisèle se permet de combler avec l'imagination des zones sombres de l'histoire, du fait de l'empathie qu'elle éprouve pour cette chef de guerre. C'est dans ce sens que ce travail tire son ampleur. En outre, il est plus qu'un essai historique rigoureux, surtout lorsqu'il s'agit de présenter à son héroïne ses doutes, ses hésitations et ses moments les plus préférés.

Une autre raison pour laquelle le roman de Halimi se démarque, c'est qu'elle dévoile dans l'avant-propos du livre comment et quand est-ce que *La*

Kahina a inspiré sa création. Elle déclare avoir appris de son père Edouard-le-magnifique et de son grand-père qu'elle descend de la Kahina, et que celle-ci est son ancêtre éponyme. Elle comble alors son récit de cette vision (presque amnésique), en remontant à la plus haute antiquité, dès l'époque romaine où les juifs furent expulsés de la Syrie et de l'extrême Orient après la destruction du temple en 70 après J.-C. Gisèle qui croit fermement à cette version, n'admet qu'une seule idée qu'« Elle, [la Kahina] elle appartient au peuple élu » (P. 71), elle continue : « Certes, elle n'est pas issue du peuple hébreu d'origine. Son groupe berbère chamelier – les Zénètes – était arrivé en Ifriqiya au VI^e siècle, converti par les juifs venus sans doute par la Syrie après la destruction du temple de Jérusalem » (P. 71).

Si l'on consulte les romans écrits au sujet de la Kahina, on trouve que l'immense majorité des auteurs rajoutent des détails, qui, à leurs yeux réconfortants, mais en vérité, le caractère superstitieux des détails (ajoutés ou supprimés) altère profondément le texte. Il est cependant discutable, le remaniement de certains détails qui se contentent de garantir l'authenticité sans du moins s'ouvrir à la possibilité qu'on puisse les discuter. Souvent on y trouve des données complètement falsifiées dans les romans, et que celles-ci soient faites à la juste mesure de l'idéologie de l'écrivain(e).

L'emplacement prudent de ces détails donne une nouvelle forme à la vue d'ensemble du roman, et les éléments rajoutés forment côte à côte la parfaite version subjective de l'auteur. Il y a tout lieu de penser que Gisèle Halimi n'est pas loin de nous raconter au sujet de la Kahina des transformations ou des déformations d'une légende populaire, devenue, au long du texte, une illustration qui sert d'un enseignement religieux. La fausse naïveté de ce choix qui est un but en soi réside, « dans le cas de l'héroïne de son récit [elle estime que] c'est grâce à sa conversion au judaïsme qu'elle deviendra une grande guerrière.¹⁸⁶»

¹⁸⁶ DJOHLAL, Djemaà, « Gisèle Halimi et la Kahina », 2006, aures chaouia, disponible sur : <http://aureschaouia.free.fr/> consulté le : 24-03-2023.

L'auteure juive tire parti de ce lien entre le judaïsme et l'islam en faisant glisser sa voix sous celle de la Kahina, en introduisant un point de vue religieux qui augmente surtout lorsque celle-ci argumente avec Khaled (un personnage-auteur que l'écrivaine a mis en texte, pour des fins comparatistes) pour promouvoir et mettre en valeur le judaïsme vécu comme une religion pacifique qui ne tue pas pour installer forcément sa foi. En contrepartie, elle dénonce la vertu de la guerre menée au nom d'Allah, la rigueur morale qu'elle défend, et comment Dieu ordonne à ces émissaires d'accomplir leur devoir et d'éliminer les mécréants en faisant couler le sang.

Par conséquent, nous considérons que l'islam bien qu'il prône la paix, la tolérance et le juste milieu, il était à tort dépeint de manière violente et guerrière. L'auteure exprime plutôt des stéréotypes et préjugés réducteurs sur l'islam, plus qu'une véritable compréhension de cette religion monothéiste.

Ici s'impose une analyse comparative possible, que nous pouvons ressortir d'une mise en perspective des visions personnelles entre Kateb Yacine et Gisèle Halimi concernant l'islam. Ils ont entraîné des interprétations divergentes du combat de la Kahéna, et celles-ci ont été influencées par des comparaisons entre l'Islam et le Judaïsme.

Pour Kateb Yacine, la Kahina représente probablement la résistance de l'Algérie aux persécutions coloniales. Elle représentait l'indépendance et la liberté du peuple algérien. Son combat était un combat de libération nationale. Dans son interprétation humaniste de l'islam, Kateb Yacine aurait vu en la Kahina une femme inspirante qui mobilisait des valeurs morales et spirituelles pour défendre son peuple.

Les religions ont toujours joué un rôle [...] On les voit maintenant à l'œuvre. On les voit en Israël, en Palestine, partout. C'est trois religions monothéistes font le malheur de l'humanité. Ce sont des facteurs d'aliénation profonde. Voyez le Liban, ça a lieu sous nos yeux. Regarder le rôle des chrétiens, des musulmans et des juifs. Pas besoin de dessin¹⁸⁷.

¹⁸⁷ KATEB, Yacine, *op., cit.*, p. 12.

De la Kahina il en fait une héroïne qui défend « la terre amazighe libre » et justifie fermement ce choix en choisissant de dépasser la controverse historique autour de la foi originelle de Dihya et d'éviter également de se focaliser sur la conversion de son fils à l'islam ; « *De toute façon, elle n'est pas entrée dans l'histoire en tant que juive. Si c'était le cas, on le saurait. La Kahina n'est pas entrée dans l'histoire parce qu'elle a lutté pour le judaïsme, [...] mais en tant que nationaliste*¹⁸⁸. »

La Kahéna a peut-être été avant tout une icône féministe pour Gisèle Halimi, une femme qui a défié les attentes patriarcales pour mener une armée au combat contre les envahisseurs. Gisèle Halimi a sans doute souligné la nature révolutionnaire de cette femme qui a renversé les rôles conventionnels en prenant les armes et en devenant commandant en chef.

Il est probable que Gisèle Halimi ait vu dans la Kahéna un symbole de l'émancipation féminine, une femme courageuse sortant de son rôle traditionnel pour mener un combat pour l'indépendance, la liberté et la justice. À travers la langue de La Kahina, son personnage principal elle clame que « *Yahvé nous a pétries toutes comme des Judith ou des Dédora* » (p. 37)

Kateb Yacine, en raison de sa compréhension plus globale de la lutte pour la libération de l'Algérie, a sans doute mis davantage l'accent sur les dimensions spirituelles et morales de la bataille de la Kahéna que sur son propre sexisme.

Dans l'ensemble, leur interprétation de la bataille de la Kahina reflète probablement les préoccupations et sensibilités divergentes de ces deux figures : la libération nationale pour Kateb Yacine, et l'émancipation féminine pour Gisèle Halimi. Mais tous deux auraient sans doute salué la bravoure et l'héroïsme de cette femme qui a servi d'exemple de volonté de liberté et de résistance à l'injustice.

Dans la suite, nous allons présenter une interprétation opposée de celle qu'elle a développée dans son roman. Afin de stimuler une réflexion plus

¹⁸⁸ *Ibid.*

approfondie sur les questions qu'elle a soulevées dans son roman. Cette analyse antagoniste vise à remettre en question plusieurs éléments de l'histoire. Pour mener à bien cette entreprise critique, il sera d'abord nécessaire de résumer brièvement les principaux points soulevés par l'auteur (Gisèle Halimi) dans son livre. En construisant notre argumentation sur cette présentation, nous mettons en évidence plusieurs hypothèses discutables et impasses dans la logique développée tout en nous appuyant sur des travaux littéraires et théoriques connexes.

L'une des hypothèses est que l'auteur considère son point de vue comme universel et ne tient pas compte des perspectives différentes. Par ailleurs, on pourrait souligner l'impertinence de certaines idées avancées par l'auteur, qui peuvent influencer la compréhension de son sujet. Cette lacune peut remettre en question la validité de certaines de ses conclusions. De plus, nous pouvons également constater une tendance à généraliser à partir d'exemples spécifiques, ce qui peut conduire à des conclusions inverses de ce qui a été pensé et divulgué autour de la vie de la Kahina et des événements historiques qui y sont liés.

2.4.1. Peut-on lire autrement *La Kahina* de Gisèle Halimi ?

La mise en scène d'un personnage auteur semble déboucher ouvertement sur la question de l'écriture et/ou la réécriture, en particulier celle de l'histoire. L'auteure dans ce livre crée un personnage « *fier de son talent de scribe et de sa mémoire de jeune historien* » (P. 155) pour des fins purement comparatistes. Ce personnage apparaît donc plusieurs fois sur scène, non seulement pour la comparaison, mais aussi pour dévoiler ses convictions les plus intimes. Notamment sa libido ; « *La Kahina glisse comme un félin vers Khaled, proie immobile.* » (p. 24). Pas loin, l'auteure continue ce bal de danse entre, ce qu'elle appelle, les deux amants ; « *la passion qui les soude ressemble à l'histoire de ce pays. « À ma propre histoire », songe Dihya* » (p. 25).

Tout au long du roman l'auteure parle du personnage Khaled comme d'un ennemi à elle-même, en lui ajoutant chaque fois des sobriquets qu'elle lui jette comme des injures « *Khaled, un criminel de haut rang, l'envoyé de*

Hassan et d'Allah, pris les armes à la main, ne fallait-il pas l'exécuter sur-le-champ ? » (p. 26). Criminel, c'est un mot qu'elle fait sortir déjà de sa vocation d'une avocate véhémence. Ce jeune le décrit comme s'il était toujours réduit « *au rôle de jeune amant d'une reine ennemie, esclave en liberté plus qu'esclave en servage, traître entre les traîtres envers son chef Hassan, et envers Allah »* (p. 44).

Halimi dresse des lendemains déceptifs pour ses deux amants, tant pour la Kahina qui prédisait déjà la trahison qui déchire ses caprices de femme factice, que pour Khaled qui déplaît véhémentement son emprisonnement dans un royaume étranger. Il savait depuis le début qu'elle l'emprisonne pour répondre à ses besoins d'ardente amoureuse. « *Elle rôle de plaisir parce qu'elle m'a enlevé à mon pays, à Hassan, au jihad que nous menons contre les infidèles »* (p. 69). Celle qui « *buvait de son amour comme on désaltère à la dernière oasis »* (p. 69), il la traitait d'infidèle parce qu'elle doit vouer salut et révérence à Allah le Dieu de tous les dieux, mais lui il savait que « *la Kahina, pétrie de cette terre, de ces vieilles croyances, ne croit pas au progrès »* (p. 71).

Halimi s'est toujours demandé, qu'elle fût cette femme, la Kahina, qui la fascine et la hante plus que Khaled. Son attitude est calquée sur un « *imaginaire colonial masculin*.¹⁸⁹ » qui la pousse consécutivement à adopter une position personnelle, totalement éloignée de la réalité. D'abord, « *Dihya était-elle vraiment juive ?, et Yahvé l'inspirait-il dans ses prophéties ? »* (p. 70). D'ailleurs, qu'elle est la source de laquelle elle a pris cette information ? « *Ne disait-on pas qu'elle avait aussi adoré des idoles qui précédaient ses cortèges ? »* (p. 70).

À l'insu de l'auteure, alors qu'elle dénombre les arguments qu'elle a établis pour réfuter l'islam, elle finit par le soutenir et clamer sa justesse comme une religion qui « *reconnaissait le judaïsme de la Kahina et le christianisme de Koçeila, comme il reconnaissait Abraham, figure importante du Coran, Moïse et Jésus. Mais il rejetait tout rite païen. »* (p. 70).

¹⁸⁹ DJOGLHAL, Djemaà, *op.*, *cit.*, p. 03.

Se servir d'une figure mythique dépasse donc le simple fait de s'attribuer des origines berbères. Comment est-elle partie de l'idée qui soutient que la Kahina était juive et qu'elle était « *comme les Judith et les Dédora* » (P. 37) pour soutenir l'idée qu'elle est une femme juge, une femme qui commande, et qui ne se laisse guidée que par le sacre du dieu Yahvé. Et ce, en faisant jaillir sa raison de la langue de la Kahina qui clamait que « *Yahvé nous a pétries toutes comme des Judith ou des Débora* » (P. 37) que l'écrivaine arrive-t-elle à justifier sa propre démarche religieuse ? Pour quelles fins ?

Cela nous ramène à se rappeler de l'histoire des Juifs, et nous nous sommes basés sur la conclusion faite par la professeure algérienne Djemaâ Djoghla dans son article intitulé « Une généalogie mythique déconstruite par les faits historiques, d'hier à aujourd'hui », elle résume :

L'histoire de la communauté juive n'est pas absente de celle de l'Afrique du Nord, il ne s'agit nullement de le nier, celui qui le prétendait serait vite démenti puisque les documents existent et l'on peut citer ces quelques exemples vérifiables :

- dans les villes, les douars y compris dans les maisons, durant l'absence masculine musulmane, les juifs commerçants et les usuriers circulaient librement, depuis leur première émigration en Afrique du Nord jusqu'aux indépendances pour certains pays, jusqu'à ce jour pour d'autres ;
- le texte du Décret Crémieux, du 24 octobre 1870, est conservé dans les bibliothèques « juives » autant que « musulmanes » ;
- plus rare est celui de la loi Warnier du 26 juillet 1873 qui permit aux détenteurs de capitaux de réaliser les spéculations les plus rentables et d'intégrer le cercle des puissants financiers internationaux tels Busnach, Bacri, Bouchara, Duran, Lasny etc.;
- si tous les usuriers ne devinrent pas des Rothschild, néanmoins ils encaissaient, surtout les années de famine, en guise de remboursements des dettes contractées les antiquités et les bijoux ancestraux vendus dans les boutiques « ethniques » de Montmartre et d'ailleurs, que chacun peut voir aujourd'hui¹⁹⁰.

¹⁹⁰ *Ibid.*

D'un air ferme et sérieux, la chercheuse souligne que les descendants de Dihya sont encore en persistance, et au fil des siècles ils n'ont perdu ni affiliation ni reconnaissance, et ce, sans aucune échappée ni dispersion en diaspora. Elle souligne dans son article qu'en 1900 un militaire a écrit ceci : « *les autochtones, les Amamras... leur pays appartenait à l'ancienne Numidie, ... et c'est parmi eux que la Kahéna, la Jeanne d'Arc berbère avait installé le siège de son royaume. Son nom est encore populaire dans le pays...*¹⁹¹. »

En glissant allègrement sur des affirmations inacceptables, Gisèle Halimi s'attache à défendre ses idées avec ardeur et à grand renfort d'arguments qui ne faisaient qu'oublier une part de la vérité. Il n'est donc pas surprenant que certaines interprétations et traductions d'histoires juives ou chrétiennes aient été faites. Afin de transmettre une esthétique littéraire à laquelle elle est attachée, l'auteur utilise une imagerie religieuse et sacrée pour expliquer un fait socioculturel et souligner sa pertinence par rapport à sa religion :

Nous croyons en Dieu. À ce qui nous a été révélé. À ce qui a été révélé à Abraham, à Isaac, à Jacob et aux tribus. À ce qui a été donné à Moïse, à Jésus, aux prophètes de la part du Seigneur. Nous n'avons pas de préférence pour l'un d'entre eux. Nous sommes soumis à Dieu. (P. 72).

Aussi, admettre que ces manipulations sont des vérités à base historique, détourne l'attention du lecteur (non averti) du problème crucial qu'est la subjectivité, et entraîne chez lui une sorte de réceptivité passive. Mais le droit de corriger et redire correctement les choses, n'est cependant pas totalement tombé.

Selon Kateb Yacine, la raison pour laquelle la Kahina est restée un personnage important de l'histoire du Maghreb est due à son combat nationaliste au nom du peuple berbère contre les conquêtes Arabes, qu'au fait que son identité juive n'était pas reconnue à l'époque. Par conséquent, sa

¹⁹¹ *Ibid.* p. 04.

réputation dépendrait davantage de sa fonction de chef de guerre et de souverain berbère que de celle de figure d'autorité religieuse juive.

Gisèle Halimi en tant qu'auteure juive, elle tire parti de ce lien entre le judaïsme et l'islam en plaçant le point de vue religieux sous le regard de personnage de l'auteur, Khaled, afin de montrer différentes manières de penser, de voir et de ressentir le monde qui existait à l'époque des conquêtes musulmanes. L'auteur développe des thèmes dérivés des religions et des croyances spirituelles qui sont pertinents pour une perspective personnelle du monde, tout en basant ses commentaires sur des représentations qui la rendent perplexe et qui déterminent le thème de sa spiritualité.

Elle a campé un personnage historique afin de délégitimer le combat des musulmans en vilipendant leur recours à la force et en la présentant comme l'action malveillante d'une armée assoiffée de sang plutôt que comme un acte de défi courageux et justifié. En réponse elle sème cette réplique qui résume la vision personnelle de l'auteure elle-même sur ce fait historique :

- Ne me ressors pas une fois de plus ce contre vertueux... ce que vous voulez c'est conquérir, occuper, prendre les terres et les biens... Votre jihad n'est qu'une guerre de colonisation, Khaled, et vous avez besoin d'un dieu comme alibi [...] juste ou injuste, la violence ne peut accoucher de foi, imposer un dieu (P. 71).

En donnant une partie de la parole à son auteur fictif « Khaled », Gisèle Halimi parodie sa propre adaptation de *La Kahina*. Elle contrôle la progression de l'histoire en tant qu'auteure et narratrice. Elle commence par partager ses pensées et termine en révélant l'origine de l'interprétation de Khaled. Ce roman, entièrement basé sur des faits historiques tout à fait vérifiables, semble avoir été inspiré par la vision que l'auteur de *La Kahina* en tant que reine berbère. Ils sont entourés d'un décor fictif qui correspond parfaitement à l'histoire, à l'époque et à la culture de l'histoire réelle. Ils sont imprégnés de la fibre artistique de cet auteur.

2.4.2. Motifs et thèmes de l'écriture au féminin

Gisèle Halimi s'est inspirée de ses combats personnels pour écrire *La Kahina*. En tant qu'avocate engagée pour la défense des droits des femmes et des minorités, Halimi a consacré sa vie à la lutte contre les inégalités et les injustices. Cette expérience lui a permis de comprendre la situation des femmes en Tunisie et dans d'autres pays d'Afrique du Nord, et de se sentir proche de la figure de la Kahina, la reine berbère qui s'est battue contre l'expansion arabe en Afrique du Nord au VII^e siècle qui pourrait illustrer son propre combat pour la justice.

De plus, en tant que femme d'origine juive en France, Halimi a également connu la discrimination et l'injustice liées à son identité et à sa religion. Elle a ainsi trouvé une source d'inspiration dans la Kahina, qui l'a fait également lutter, à sa propre manière, contre les discriminations et les préjugés en raison de son statut de femme et de son origine berbère.

En combinant ces expériences personnelles avec des recherches approfondies sur l'histoire de la Kahina, Halimi a réussi à créer un personnage complexe et inspirant, dont le parcours illustre la lutte contre la marginalisation, l'injustice et l'infériorité.

Durant sa vie, Halimi a mené une vie marquée par l'exil, l'immigration, la guerre et la résistance. Son roman *La Kahina*, peut être vu comme une extension de ses combats et de ses préoccupations personnelles. Le livre aborde des thèmes tels que la résistance, la lutte pour la liberté, la détermination et la force des femmes. Il met également en lumière les conflits entre les cultures et les religions. En partant d'un souvenir d'enfance Gisèle raconte l'influence de la Kahina sur son imagination, ce qui l'a conduit à lui consacrer tout un roman. Elle explique que ;

La Kahina, elle fait partie du fond du socle de mon enfance. Parce que j'en ai toujours entendu parler mon grand-père paternel me parler d'elle et lui il prétendait par mon père je descendais d'elle directement il me l'a décrivait comme une femme d'une beauté extraordinaire. Il me décrivait cette femme en tunique rouge

cheveux champ à la tête de ses tribus, avec de longs cheveux couleur de miel lui coulant au milieu des reins.¹⁹²

Depuis sa plus tendre enfance, Gisèle Halimi est inspirée par le personnage de la Kahina. La décrire la faisait penser aux conflits interpersonnels qu'elle voyait entre ses parents au sujet de la Kahina.

La Kahina, une reine nomade qui établissait sa demeure dans une humble tente, incarnait pour cette jeune écrivaine l'essence même de la liberté et de l'indépendance. Elle se mit à rêver de cet idéal, nourrissant depuis toujours l'aspiration d'écrire un livre sur la Kahina. Pendant plus de vingt ans, elle a consciencieusement pris des notes à son sujet, les préservant jalousement. Cependant, avant de se lancer dans cette entreprise, elle consacra deux années à des recherches approfondies, soucieuse de préserver la rigueur historique tout en mettant en relief la politique et la vie de la reine.

Pour Gisèle, Kahina incarne l'esprit avant-gardiste d'une femme captivante dans une quête sans fin pour la liberté. Gisèle Halimi réinvente Kahina comme une icône féministe engagée dans ses propres luttes et batailles dans son livre.

Ce livre est le résultat de l'affection de Gisèle Halimi pour la Kahina, symbole de liberté, qui lui permet d'exprimer pleinement son engagement féministe. La question de la justice est un thème majeur et récurrent de son travail, dans lequel elle défend constamment les droits des personnes les plus vulnérables. En tant que principale défenseuse des droits des femmes et des minorités marginalisées, Gisèle Halimi voit dans *La Kahina* une manifestation de sa lutte inébranlable pour la justice et l'égalité.

Une femme qui me faisait rêver me faisait d'autant rêver que me la décrivez c'était des griefs de ma mère contre mon père dans les scènes de ménage d'où tout ça la Kahina c'est une femme nomade qui vivait sous la tente elle n'avait elle n'avait même pas de maison alors ce côté-là moi enfant quand j'étais enfant me faisait rêver mais je me suis dit que c'était c'est une recherche que je ferai et un livre

¹⁹² Entretien diffusé sur radioalger le : Jun 2, 2008, Gisèle Halimi - La Kahina – disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=WaoniXQT7ME>

que j'écrirai (...) j'ai même retrouvé des notes qu'on m'avait faites il y a plus de Vingt ans sur la Kahina, parce que je voulais déjà l'écrire. Mais là il m'a fallu du temps le temps c'est Deux ans de documentation car ce que je veux dire dans ce livre l'infrastructure elle est rigoureusement historique c'est incontestablement une leader politique une guerrière hors norme quelqu'un qui a tenu en échec des trop importantes de Hassan El Ghassanide dans la VI^e expédition et qui est qui a eu pour moi enfin à mes yeux c'est la femme la féministe il faut dire le mot d'avant-garde c'est-à-dire elle avait cette beauté cette liberté physique.¹⁹³

Le motif de la résistance contre les oppressions est intensément présent dans ses œuvres autobiographiques, comme dans son engagement politique. En 1960, elle est devenue célèbre pour avoir défendu Djamila Boupacha, une militante algérienne qui avait été torturée et violée par des soldats français. Bien que Djamila Boupacha ait été reconnue coupable par le gouvernement français, l'affaire a suscité l'indignation internationale mais elle n'a pas cessé de contribuer à sensibiliser le public à la torture pratiquée pendant la guerre d'Algérie.

Djamila Boupacha, c'est un combat qui n'était pas seulement axé sur l'Algérie. C'était une femme, une jeune femme de 20 ans, c'était une militante d'une cause que je partageais – l'indépendance de l'Algérie – c'était une femme qui n'avait jamais rien fait d'éclatant avant, qui était très religieuse et très traditionnelle. Elle était vierge et elle a été violée, elle a été torturée par les parachutistes français. Mais évidemment pas torturée comme son frère ou son père, qui ont tous été torturés. Elle a été d'abord déshabillée, a subi des injures obscènes... et violée avec une bouteille de bière, avant d'être livrée à la soldatesque... Si elle n'avait pas été femme, tout ça ne se serait pas passé comme ça. C'est là que j'ai vu les différences et j'ai vu qu'elle était symboliquement, bien sûr une héroïne algérienne, mais pour moi une héroïne féminine, féministe. Elle faisait objectivement avancer la cause des femmes, elle faisait honneur aux femmes.¹⁹⁴

Dans la même lignée, l'auteure retrace l'immensité de la souffrance qu'a vécue Djamila Boupacha :

¹⁹³ ANGELOFF, Tania, MARUANI, Margaret (Propos recueillis par), *Gisèle Halimi. La cause du féminisme*, 2005, Travail, genre et sociétés, éd. La Découverte, 2 (N° 14), p. 09.

¹⁹⁴ *Ibid.* p. 16.

On se voit toujours, elle vient chez moi... Elle a toujours autre chose à me dire, qu'elle n'a pas dit, qui lui revient. Elle a toujours dans la tête, elle l'a eu très longtemps, que « maintenant, je suis à jeter aux ordures... je ne suis plus un être humain ». Elle s'est mariée, elle est restée huit mois sans vouloir que son mari la touche. Son mari était aussi un ancien maquisard. Elle n'est pas indemne, elle ne sera jamais indemne. Je crois que c'est parce qu'elle est femme. Les autres – les hommes – ce n'est pas la même chose, ils sont intégrés, ils sont des héros, ils sont... mais elle, il lui restera toujours quelque chose, et vaguement, vaguement, le malheur d'être une femme.¹⁹⁵

Un autre thème majeur de son œuvre autobiographique est la question de l'identité. Elle a grandi en Tunisie, mais elle est d'origine juive. Elle a également immigré en France pour continuer ses études. Cette complexité identitaire se retrouve dans ses écrits, où elle explore les enjeux liés à l'immigration, à la colonisation et à ses actes de révolte contre sa famille et tous les stéréotypes imposés à cette époque.

Je concevais que je puisse servir mon père, d'abord parce que je l'aimais beaucoup et puis c'était mon père, mais pourquoi je servais mes frères ? Ils n'étaient pas meilleurs que moi, ils ne m'étaient en rien supérieurs, il n'y avait aucune raison. Sauf le fait qu'eux étaient du sexe masculin et moi du sexe féminin. Ma mère n'a jamais pu me donner une autre raison. Parce qu'il n'y en avait pas. Donc à ce moment-là j'ai dit « non ». (...) L'étonnement est devenu de plus en plus fort quand je lui envoyais de Paris des télégrammes « reçue mention bien, philo à la Sorbonne », « reçue mention bien, droit ». On m'a dit avoir trouvé ça à sa mort, les télégrammes tellement ouverts, refermés, montrés... presque en lambeaux... Cet étonnement est devenu admiratif avec le temps, mais avec une totale, comment dire... incompréhension... « Qu'est-ce que tu as dans ta tête ? », « Pourquoi tu n'es pas comme les autres ? ». ¹⁹⁶

Figure clé du mouvement féministe elle a consacré toute sa vie à la défense des droits des femmes. Son engagement pour les droits des femmes a commencé dans les années 1960, lorsqu'elle a défendu des femmes accusées d'avortement illégal. Elle a rapidement compris que le système judiciaire était sexiste et a commencé à se battre aux côtés de cette minorité impuissante des

¹⁹⁵ *Ibid.* p. 16-17.

¹⁹⁶ *Ibid.* p. 10.

femmes. Elle était une militante active pour le droit à l'avortement et a travaillé sans relâche pour l'obtention de la loi veille sur l'avortement en 1975. Ce combat est inspiré de sa vie, et tout commence lorsque ses parents veulent la marier à l'âge de 14 ans. Elle raconte ;

J'étais l'aînée qu'il fallait marier. Ça m'est apparu comme quelque chose de monstrueux. Me marier c'était me faire endosser le destin de ma mère... qui faisait un enfant tous les deux ans, qui s'arrangeait avec la religion pour avorter comme elle pouvait...¹⁹⁷.

Lorsqu'elle était interrogée sur l'avortement de sa mère, Halimi a répondu positivement, en précisant que sa mère avait eu la possibilité d'avorter et qu'elle avait effectivement choisi de le faire, dès qu'elle le pouvait. Elle était également interrogée si sa mère l'en avait parlé de cette expérience, et elle a confirmé que c'était effectivement le cas.

Oui, elle me disait « Dieu ne veut pas que, quand on souffre trop, etc. », elle avortait, mais elle a eu un enfant tous les Deux ans pendant des années. Ma mère me répétait donc que c'était mon destin. Je crois que c'est à ce moment-là que ma révolte a pris forme. Au moment où à 14 ans on m'a dit que je devais épouser un marchand d'huile très sympathique d'ailleurs, il avait 36 ans...¹⁹⁸

Gisèle Halimi a été marquée par un incident dès son enfance, et sa lutte pour le droit à l'avortement l'a conduite à devenir une figure centrale du mouvement féministe en France, aux côtés de Simone de Beauvoir. Sur la nécessité et l'urgence d'émerger un tel mouvement, elle souligne avoir dire que ;

Simone de Beauvoir et moi nous avons mené des itinéraires en sens inverse pour aboutir au même endroit... C'est-à-dire que c'est à partir de ma vie même, de mon vécu, que j'ai pris conscience de la discrimination qui frappait les femmes, de l'injustice intolérable, que je me suis révoltée et que, par la suite, en lisant goulûment, j'ai théorisé. J'ai voulu la création d'un mouvement de femmes, ayant pris conscience assez tôt que seules les femmes, dans une première phase, pouvaient faire avancer la cause des femmes. J'ai beaucoup

¹⁹⁷ *Ibid.* p. 08.

¹⁹⁸ *Ibid.*

souffert de l'inégalité entre les sexes quand j'étais très jeune avocate.¹⁹⁹

Bien que leurs approches respectives aient été différentes, elles ont toutes les deux milité pour atteindre le même objectif. Interrogée sur son engagement féministe, Gisèle Halimi déclarait que ;

C'est comme le jour qui succède à la nuit. C'est-à-dire que je crois, et c'est en ça que j'ai peu de mérite, je crois que c'était ma vie, ma pratique, mon histoire qui m'ont menée à cette révolte, d'abord. Une famille judéo-arabe, pratiquement inculte et moi j'étais la première à apporter un livre à la maison... Ma mère était très traditionaliste, très pratiquante juive tout en étant totalement ignorante. Quand elle voulait prier, puisqu'elle ne lisait pas l'hébreu, elle transformait toutes les règles de religion en superstitions. Et ces superstitions étaient les instruments d'oppression des femmes. C'est péché de faire ça, c'était péché de sortir, de voir un garçon, tout était : « péché ». Qu'on vous voie nue, c'était péché, tout était renvoyé au redoutable péché ou alors à la superstition au sens propre, « ça porte malheur... ».²⁰⁰

Halimi raconte également qu'elle a fait « la grève de la faim » dès son jeune âge. Elle avoue qu'à 11 ans, elle n'avait que des actions pour traduire sa contrariété et exprimer sa frustration, parce qu'elle « n'avait pas encore les mots ». Enfin, il est affirmé que sa pensée libre et son engagement féministe ont vraisemblablement déterminé son œuvre littéraire. *La Kahina*, l'avait transfiguré, à son tour, en un emblème du combat des femmes pour la liberté et l'émancipation, et il n'est pas étonnant que cette femme fasse l'une des femmes les plus reconnus dans le monde en tant que reine et en tant que guerrière.

Une femme stratège militaire, il y en a pas beaucoup dans l'histoire on dit souvent que les femmes n'ont pas le sens d'orientation mais là elle fait la preuve contraire donc elle a fait une guerre et elle emporte à l'oued Nini selon sa propre stratégie elle met en déroute les troupes arabes, elle est poursuivie jusqu'en Libye jusqu'à les Qsar

¹⁹⁹ Op., cit, p. 11-12.

²⁰⁰ Op., cit, p. 07.

de Hassan. Elle le fait pourquoi ? Les femmes, on dit qu'elles n'aimaient pas la guerre, et pourtant c'est une guerrière.²⁰¹

Bref, Au fil des ans, les femmes écrivains ont réussi à faire vivre avec force et sensibilisé les grands thèmes universels liés à l'expérience humaine, tels que l'amour et la famille, l'inégalité entre les sexes, la recherche de soi et la relation au monde.

Mais leurs écrits portent aussi la marque d'un regard singulier sur les femmes, abordant des questions parfois marginalisées ou invisibles, comme la maternité et la complexité de la relation parents/enfants, le poids du patriarcat et les rôles de genre, la gestion de l'espace privé, la création de soi en dehors des rôles conventionnels.

Les femmes écrivains ouvrent la porte à l'émancipation des nouvelles générations en racontant des histoires dans lesquelles les héroïnes prennent les devants, défient les attentes, brisent les barrières et affirment leur voix unique. Elles honorent la dignité du moment et la force de plusieurs subjectivités en élevant leurs expériences et leurs émotions au rang de matériau littéraire.

Ainsi, depuis les premières voix comme George Sand ou Virginia Woolf jusqu'aux voix contemporaines, l'écriture féminine révèle la richesse et la profondeur de l'expérience féminine avec subtilité et légitimité, ouvrant pour la première fois l'immense champ de la narration et de la création littéraire.

2.4.3. S'inspirer une figure, un symbole de révolte pour le féminisme

À l'ère actuelle, il existe toujours de nombreuses régions géoculturelles où les femmes sont encore touchées par des violences et où les droits humains sont aussi bafoués. De plus en plus, apparaissent des mouvements régressifs remettant en question les droits de l'homme se font entendre dans les débats publics, mais ils témoignent d'un recul qui va à l'encontre du courage des

²⁰¹ Entretien diffusé sur radioalger, *op., cit.* Min : 38.

militantes défenseuses des droits de l'homme, telles que Gisèle Halimi, durant sa vie professionnelle d'avocate qui s'étendait et s'enracinent dans sa carrière d'écrivaine connue pour sa lutte contre le colonialisme en Algérie.

Halimi Gisèle, d'origine tunisienne, est une grande intellectuelle qui a contribué de manière significative à l'histoire de la défense des libertés individuelles au XX^e siècle. Écrire, exercer le métier d'avocate, être une femme libre aujourd'hui, tout cela s'est fait selon un principe éthique qui est resté constant depuis la guerre d'Algérie (y compris l'affaire Djamila Boupacha) : défendre les sans-défenses ou tout au moins ceux qui avaient peu d'occasions de trouver un défenseur pour porter leur voix et faire avancer leurs causes.

Le dynamisme créatif de l'écrivaine et l'activité de l'avocate se heurtent sans doute à ce point de convergence, motivés par un respect indéfectible de la dignité humaine, ce qui nous amène à réfléchir au rôle des médiations qui relient ces deux niveaux d'engagement, qui convergent fréquemment. Dans une telle situation, il est crucial de revenir sur le parcours remarquable de cette militante irréductible qui a beaucoup écrit. Car l'œuvre de Gisèle Halimi est riche en biographies, autobiographies, récits, témoignages, essais, chroniques de la vie politique, parmi lesquels : *Le Procès de Burgos* (1971), *La Cause des femmes* (1973), *Avortement, une loi en procès* (1973), *Viol, le procès d'Aix : choisir la cause des femmes* (1978), *Le Lait de l'oranger* (1988), *Une embellie perdue* (1995), *La Nouvelle Cause des femmes* (1997), *Fritna* (1999), *Avocate irrespectueuse* (2002), *L'Étrange Monsieur K* (2003), *Le Procès de Bobigny : choisir la cause des femmes* (2006), avec une préface de Simone de Beauvoir), *La Kahina* (2006), *Ne vous résignez jamais* (2009), *Parcours d'avocat(e)* (recueil d'Entretiens ; 2010), *Histoire d'une passion* (2011).

L'œuvre de Halimi met en lumière une personnalité forte et sincère qui remet en cause les stéréotypes et les idées reçues sur l'instinct maternel, à travers ses écrits sur son enfance en Tunisie et ses combats pour la liberté des femmes.

Cette femme à la pensée libre a été façonnée par son féminisme, qui l'encourage à aider toutes les personnes opprimées par la violence historique ou les normes socioculturelles, comme sa propre mère dont le mécontentement est exploré dans son livre *Fritna* (1999). Elle remet en question les normes patriarcales et les préjugés oppressants sur la maternité. Au long de sa vie, elle a côtoyé des personnalités influentes telles que Mitterrand, Simone Veil, Bourguiba, Camus, Sartre et Beauvoir. À une question sur ce qu'il lui a fait révoltée Halimi disait que :

C'est l'éternelle différence « toi tu es une fille, c'est pas pareil »... que mes frères... Ça commençait déjà à l'école. Moi j'ai toujours, d'une manière un peu anormale d'ailleurs, adoré l'école. Peut-être pas anormale finalement parce que je ne me sentais pas à l'aise dans mon milieu, dans ma famille. Donc l'école avait pour moi non seulement son attrait pédagogique, mais c'était aussi un espace de liberté. Et comme j'aimais l'école, que j'étais d'un naturel très curieux, je me suis mise à lire beaucoup, beaucoup, dès que j'ai pu... Tout ce qui me tombait sous la main. En lisant beaucoup j'avais toutes les bases Pendant ce temps, mes frères, qui étaient cancre, rentraient avec de très mauvaises notes. C'était alors un drame familial. Car c'était eux qui avaient la charge de l'honneur, la charge du nom. Mon père avait commencé comme coursier dans un cabinet d'avocat, et puis il est devenu petit à petit clerc, puis principal clerc, etc. Son rêve, lui qui n'avait pas fait d'études, qui n'a pas eu le certificat d'études, son rêve était d'avoir un fils, qui pouvait devenir, lui, universitaire. Ce qui n'a pas été le cas. En revanche moi j'allais mon chemin de bonne élève dans l'indifférence totale. J'avais même le sentiment que quand je disais « je suis 1^{ère} en français », on ne m'entendait pas. Ensuite, il y a eu la puberté, à 13 ans et là s'est posée la question « il faut marier Gisèle ». J'étais l'aînée, ma sœur est plus jeune que moi, de Quatre ans. Donc j'étais l'aînée qu'il fallait marier. Ça m'est apparu comme quelque chose de monstrueux. Me marier c'était me faire endosser le destin de ma mère... qui faisait un enfant tous les Deux ans, qui s'arrangeait avec la religion pour avorter comme elle pouvait...²⁰².

La Kahina représente la résistance du peuple berbère contre la colonisation arabe et l'islamisation forcée de l'Afrique du Nord. Son dévouement à la défense de la liberté de son peuple, de son autonomie et de

²⁰² « Gisèle Halimi. La cause du féminisme », *op. cit.*, p. 09.

son identité berbère était inébranlable. Elle apparaît également comme un symbole de force et d'indépendance, défiant les normes patriarcales de l'époque. Sa réputation de formidable défenseur repose sur sa capacité à diriger des armées et à défendre son pays contre des envahisseurs étrangers.

Cependant, la Kahina ne se limite pas à ses compétences militaires. Elle est également connue pour sa sagesse et sa dignité, elle sert de consultante aux chefs tribaux et participe activement aux négociations de traités de paix. Tout le monde respecte son influence et son leadership.

La Kahina préside le conseil de guerre. « Comme un homme, mieux qu'un homme... » se dit Izemrasen, le puissant chef d'une tribu nomade, rallié inconditionnellement à l'unité berbère. « elle, elle seule nous permettra de jeter l'envahisseur [...] hors de nos montagnes... » murmure un autre chef à l'oreille de son voisin. (p. 55).

Halimi utilise la Kahina pour illustrer la façon dont les femmes peuvent assumer des rôles de leadership et lutter pour leur liberté et leur égalité. Elle montre comment la Kahina a pu dépasser les attentes de son époque et devenir une force indépendante puissante dans la lutte pour l'indépendance de son peuple.

Halimi affirme qu'en dépit des normes patriarcales de l'époque, la Kahina est devenue libre, a pris sa vie en main et a défendu l'indépendance de son peuple. Elle souligne également que la Kahina a été une féministe avant l'heure en vue de sa lutte pour les droits des femmes, en assumant des rôles de leadership et en défiant les restrictions imposées aux femmes dans la société de son époque.

Après la mort Aberkan, les femmes, les épouses des cavaliers, toujours à leurs côtés, ressentirent fierté et soulagement. « Justice est faite ! » dirent-elles avec une sorte de crainte respectueuse. On ne bat pas, on n'humilie pas, on n'enferme pas Dihya, la devineresse. Etre son mari n'équivaut en rien à devenir son seigneur et maître. Seul Yahvé son Dieu pouvait le prétendre. Et encore, personne ne savait si la Kahina lui était vraiment soumise... (p. 65)

En partant d'un combat personnel, Halimi tisse un lien très fort entre le mouvement féministe, le procès de Bobigny et le combat de Djamila Boupacha. Le procès de Bobigny a eu lieu en France en 1972 et a marqué un tournant dans la lutte pour les droits des femmes. L'avocate de la défense dans cette affaire était Gisèle Halimi. Il s'agissait d'une jeune fille de 17 ans qui avait avorté après avoir été agressée par son petit ami. Gisèle Halimi a plaidé en faveur de la criminalisation du viol et a réussi à faire condamner l'agresseur à une peine légère.

Le procès de Bobigny a marqué un tournant dans la lutte pour les droits des femmes en France et a contribué aussi à faire avancer la cause du travail libre et gratuit. Gisèle Halimi a joué un rôle important dans cette affaire en défendant le droit des femmes à l'autonomie sur leur corps et en plaidant pour une modification de la loi.

Djamila Boupacha, jeune Algérienne, a été emprisonnée et torturée par des soldats français pendant la guerre d'Algérie. Halimi défend Boupacha tout au long de son procès, plaidant ardemment pour sa libération. L'affaire Boupacha a été un tournant majeur dans la lutte pour les droits des femmes, attirant l'attention sur les nombreuses violations des droits de l'homme qui se sont produites tout au long de la turbulente histoire algérienne.

Gisèle Halimi estime que ces deux affaires sont liées par leur lutte pour l'égalité des sexes et la justice. Dans ses écrits et ses discours, Halimi a souligné la nécessité de la solidarité féminine dans la lutte pour l'égalité et a utilisé ces incidents pour mettre en évidence la nécessité d'un changement fondamental dans la société pour mettre fin à la discrimination et à l'injustice à l'égard des femmes.

Djamila Boupacha, c'est un combat qui n'était pas seulement axé sur l'Algérie. C'était une femme, une jeune femme de 20 ans, c'était une militante d'une cause que je partageais – l'indépendance de l'Algérie – c'était une femme qui n'avait jamais rien fait d'éclatant avant, qui était très religieuse et très traditionnelle. Elle était vierge et elle a été violée, elle a été torturée par les parachutistes français. Mais évidemment pas torturée comme son frère ou son père, qui ont

tous été torturés. Elle a été d'abord déshabillée, a subi des injures obscènes... et violée avec une bouteille de bière, avant d'être livrée à la soldatesque... Si elle n'avait pas été femme, tout ça ne se serait pas passé comme ça. C'est là que j'ai vu les différences et j'ai vu qu'elle était symboliquement, bien sûr une héroïne algérienne, mais pour moi une héroïne féminine, féministe. Elle faisait objectivement avancer la cause des femmes, elle faisait honneur aux femmes.²⁰³

Elle continue,

En 1972 le procès de Bobigny a été un très grand moment, c'est évident, parce qu'il y a eu toute la force de tous ces mouvements de femmes. Je ne les ai jamais senties aussi fortes, elles étaient prêtes à renverser les portes du tribunal, la police, elles ont foncé dedans. Avec leurs calicots et leurs cris de fierté de femmes. Delphine Seyrig, Christiane Rochefort, Simone de Beauvoir, témoins à la barre. La force des femmes était formidable et je trouve que dans cette commémoration des 30 ans de la loi sur L'ivg on ne l'a pas vue.²⁰⁴

Encore au sujet de Djamila elle disait ;

Djamila était une militante, une héroïne ; en plus ce qui m'a frappée, c'est en ça que c'est aussi très spécifique, c'est qu'à l'inverse des hommes qui ont été abominablement torturés, elle, elle n'oubliera jamais. On se voit toujours, elle vient chez moi... Elle a toujours autre chose à me dire, qu'elle n'a pas dit, qui lui revient. Elle a toujours dans la tête, elle l'a eu très longtemps, que « maintenant, je suis à jeter aux ordures... je ne suis plus un être humain ». Elle s'est mariée, elle est restée huit mois sans vouloir que son mari la touche. Son mari était aussi un ancien maquisard. Elle n'est pas indemne, elle ne sera jamais indemne.²⁰⁵

Ces combats, Gisèle les avait illustrés dans son roman *La Kahina*, en abordant d'une part sa figure de femme révoltée, une femme en quête d'autonomie, et d'autre part en déjouant le rôle préliminaire de la femme dans la société, qui la réduit à son rôle de maternité. Voyons ici une sorte de paradoxe. D'un côté la femme n'a pas le droit de choisir, par exemple, son conjoint, elle n'a pas la liberté de décider avec qui continuer ou arrêter de vivre

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*

avec, ni à quel âge elle sera prête à fonder une famille, en l'ôtant ainsi de ses droits les plus fondamentales, et de l'autre côté, elle doit obéir aux restrictions familiales, souvent d'ordres patriarcales, qui la restreignent à son rôle de maman, et si elle ne veut pas garder son bébé, même si elle était victime de viol, on l'impose d'accoucher dans une douleur immense.

Il s'agit pour Gisèle d'illustrer ces combats dans son roman *La Kahina* en présentant le personnage de la femme rebelle, « qui se souciait peu de son avenir d'épouse », une femme en quête d'autonomie qui ne se laisse pas réduire au rôle de mère. Le rôle des femmes dans la société et le fait qu'elles soient souvent considérées comme de simples reproductrices sont remis en question par cet emblème de la femme rebelle.

La contradiction réside dans le fait que nous vivons dans une société qui limite la liberté de choix des femmes tout en les reléguant au rôle de mère. La femme est souvent considérée comme le symbole de la maternité, mais elle n'est pas toujours libre de choisir quand et comment devenir mère. Pour les femmes qui ont subi des violences, qui sont souvent contraintes d'accoucher malgré la douleur intense que cela peut causer, cette situation peut être particulièrement difficile.

Dans l'ensemble, le paradoxe soulevé ici est celui d'une société qui restreint la liberté de choix des femmes tout en les limitant au rôle de mère, ce qui peut conduire à des circonstances difficiles pour les femmes qui veulent s'épanouir personnellement et avoir plus de contrôle sur leur vie. Le personnage de la femme rebelle, tel qu'il apparaît dans le roman *La Kahina*, est important car il remet en question cette position d'autonomie. Gisèle insiste aussi sur le fait que la Kahina étant descendue d'un peuple Amazigh, chez qui la liberté est certainement une valeur importante dans sa société.

Conclusion

Bien que la vie de la Kahina en tant que personne ne fût pas révélée avec exactitude, et les hypothèses qui s'y forment autour sont nombreuses.

C'est à partir des événements historiques, que nous avons tenu à repérer quelques-unes de ses caractéristiques morales et physiques.

La Kahina d'abord, est un personnage historique, elle était une reine berbère qui s'opposa aux Arabes et à l'établissement de l'Islam lors de l'invasion du Maghreb par l'armée d'Hassan au Vème siècle. L'histoire rapporte qu'elle rallie les différentes tribus contre les envahisseurs ; grâce à cette alliance, les Berbères réussirent à arrêter l'armée arabe et à la renvoyer en Tripolitaine. Ces derniers réussissaient à établir l'islam dans toute les contrées de l'Afrique du nord après avoir décapité cette femme. Son nom est en fait un surnom signifiant « prophétesse », la dotant de capacités de divination surnaturelles qui alimentaient d'emblée sa légende.

En tant que mythe, les écrivains l'avaient lié à un personnage aux dons prophétiques surnaturels. À l'exemple de Gisèle Halimi qui faisait d'elle une guerrière qui se bat pour sa judaïté, une ardente amante qui s'est noué dans des relations multiples avec des hommes, de certains desquels elle en garde encore pour souvenir un enfant, à l'exemple de Koçeila, et d'autres desquels elle subissait un sort fatal notamment et uniquement celui de Khaled qu'elle adopta en fils et la livra à son ennemi.

Nous avons encore plongé dans la vision d'un dramaturge qu'il l'avait pris d'une dimension plus profonde et il a exploré profondément sa propre vision en explicitant en mouvements les aspects les plus complexes de l'expérience de la Kahina.

Ainsi, il est essentiel de reconnaître les rôles importants joués par les femmes tout au long de l'histoire et de valoriser leurs efforts. Les travaux présentés dans ce chapitre encouragent et reconsidèrent notre vision de l'histoire et donne aux femmes la place qu'elles méritent lorsqu'elles racontent des histoires. Il est suggéré dans ces œuvres que le rôle crucial joué par les femmes tout au long de l'histoire, est important dans la documentation et la compréhension de l'histoire. Néanmoins, leurs contributions sont parfois négligées ou mal-connues.

Les romans choisis pour cette recherche, si nombre d'entre eux peuvent être considérés comme des rappels historiques, ils s'accordent tous à souligner la nécessité d'honorer et de reconnaître les contributions des femmes. Ils soulignent à quel point il est crucial d'inclure ces contributions féminines afin d'obtenir une compréhension complète et précise de l'histoire.

Faire appel donc à la figure de la Kahina a permis d'honorer la présence des femmes dans l'histoire en reconnaissant le rôle crucial qu'elles y ont joué. Le texte de Gisèle Halimi plaide donc pour un meilleur accès des femmes écrivains au statut d'historiennes d'une part, et d'autre part, il insiste sur le rôle de la Kahina dans la progression des droits et des libertés des femmes. Tandis que le roman de Bachy ainsi que celui de Kateb Yacine sur lequel nous avons penché pour la comparaison, insiste sur la fondation et la transmission de l'identité culturelle berbère.

CHAPITRE III

**La Kahina à l'heure des fictions
contemporaines : la
transvalorisation et l'écriture
auto-réflexive comme enjeu de
recréation**

« La mort est une fin en soi »

Philippe Héraclès.

Introduction

La notion d'écriture autoréflexive renvoie à la capacité d'un texte à se réfléchir lui-même, à questionner son propre processus de création et de signification. Dans le cadre de cette étude, nous nous intéresserons plus spécifiquement à la manière dont l'autoréflexivité ou plus précisément l'écriture autoréflexive a été utilisée dans la création et la reviviscence du mythe de la Kahina, une figure historique et légendaire qui a marqué durablement l'histoire de l'Afrique du Nord.

Ce type d'écriture nécessite une plongée introspective dans le monde intérieur de l'auteur. Cela implique une réflexion sur les expériences vécues, les sentiments ressentis et les pensées qui ont influencé la création d'un texte. Ainsi, puisque ce type d'écriture est utilisé pour recréer ou réécrire un mythe, il a permis la survie et la renaissance de ce personnage féminin à travers les âges.

De l'Antiquité à nos jours, cette écriture a pris plusieurs formes. Elle a traversé les genres (théâtre, poésie, roman), les courants (classique, réaliste, postmoderne) et les supports (imprimé, numérique). Elle reste une pratique vivace, utilisée pour interroger nos modes de narration contemporaine et envisager de nouvelles formes d'expression littéraire.

La transvalorisation décrit la procédure par laquelle un élément culturel ou historique est dégagé de son contexte d'origine, réinterprété et doté d'une nouvelle signification dans une œuvre contemporaine. De nombreux romans, films et œuvres culturelles contemporaines ont ainsi revalorisés le personnage de la Kahina.

Ces nouvelles appropriations de la Kahina intègrent souvent une dimension réflexive, critique et contemporaine. En se servant de « la transvalorisation » comme procédé d'écriture cela permet de donner une nouvelle dimension au personnage en le rendant plus complexe. Les auteurs utilisent le personnage de la Kahina comme un miroir à travers laquelle ils

examinent les questions contemporaines d'identité, de genre, de pouvoir, de résistance, etc.

La Kahina en tant que personnage historique a été profondément modifiée suivant ce procédé. Son parcours témoigne de la vaillante lutte du peuple algérien pour la liberté et l'autodétermination. Considérée d'abord comme une reine féroce, la Kahina a ensuite été transformée en sorcière malveillante par ceux qui souhaitaient saper sa résistance.

Ces stratégies d'écriture (la transvalorisation et l'autoréflexivité) nous permettent d'améliorer une histoire en ajoutant une touche métacognitive à la structure, aux personnages et à la conception du texte. Ainsi, le lecteur est encouragé à réfléchir à la nature subjective de chaque histoire racontée ainsi qu'à la manière dont les personnages héroïques ou méchants sont créés.

Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser au processus de création d'un mythe à travers la transvalorisation. Nous allons nous pencher sur la Kahina, une figure historique et mythique qui a été représentée dans de nombreux textes au fil des siècles.

L'objectif de ce chapitre est d'examiner comment l'écriture autoréflexive a été utilisée par Gisèle Halimi et Salim Bachi pour créer et transmettre ce mythe, et comment ils ont pu explorer les thèmes de l'identité, de la mémoire et de la résistance dans le cadre de la résurgence et de la reviviscence du mythe de la Kahina, c'est-à-dire la façon dont l'écriture autoréflexive peut être utilisée pour reconstituer et maintenir vivante la tradition de transmettre les mythes à travers les siècles.

3.1. Transvalorisation et Autoréflexivité : réflexions sur le fonctionnement de la théorie

Les œuvres littéraires contemporaines sont remarquablement autoréflexives. Elles s'organisent autour de l'effet de miroir créé par l'écrivain pour son texte, à travers la figure du double. Cette autoréflexion est frappante dans la mesure où toute œuvre « autoréflexive » produit son propre

dénouement diégétique, mais ce cadre se déplace et s'élargit pour englober l'idée même de manipuler le contexte, montrant ainsi la capacité de l'auteur à conduire le récit suivant deux niveaux d'implication²⁰⁶, en maniant simultanément l'histoire et la fiction.

Afin de saisir pleinement l'impact de l'écriture autoréflexive sur la littérature et les mythes, il convient de retracer ses origines et son évolution à travers les différentes époques. Depuis l'Antiquité, les auteurs ont souvent intégré des éléments autoréflexifs dans leurs œuvres, mettant en lumière la relation entre l'acte créatif et la réalité. L'écriture autoréflexive s'est ainsi développée au fil des siècles, traversant les courants littéraires, du théâtre classique à la poésie médiévale, et du roman réaliste au postmodernisme.

L'écriture autoréflexive trouve ses origines dans l'Antiquité, notamment chez les poètes grecs et romains. Dans l'Odyssée d'Homère, le personnage d'Ulysse évoque son propre rôle dans l'action, tandis que Virgile, dans l'Énéide, se met en scène en tant qu'auteur. Virgile, dans L'Énéide, Chant I, déclare : « *Armes et héros, chantez ; c'est à vous que je me voue.*²⁰⁷ » Le poète présente dès l'ouverture sa volonté de célébrer par ses vers les hauts faits épiques des héros.

Ces éléments autoréflexifs servent à donner une dimension supplémentaire à l'œuvre, en soulignant la relation entre l'acte créatif et la réalité. Utilisant le Livre III de la République de Platon comme exemple où il commente sa propre démarche dans l'explicitation de ces idées : « *Nous discuterons donc de la fiction poétique et nous examinerons si notre État doit l'admettre ou non.*²⁰⁸ » Platon introduit ici une réflexion philosophique sur le

²⁰⁶Le premier niveau d'implication est de nature diégétique. Il s'agit effectivement du premier niveau de narration de l'histoire, du récit lui-même. L'auteur démontre son engagement dans son œuvre en orchestrant habilement le développement de l'intrigue et la résolution des péripéties narratives. Tandis que le deuxième niveau d'implication est méta-diégétique, autrement dit, autoréflexif. Il est question du stade où l'auteur s'engage non seulement dans la narration de l'histoire, mais aussi dans la réflexion sur l'écriture de ladite histoire, sur les mécanismes de la fiction et sur sa propre démarche artistique.

²⁰⁷ HOMÈRE, *Iliade*. Tome I : Chants I-VI, texte établi et traduit par : Paul Mazon, Avec la contribution de : Pierre Chantraine, Paul Collart, et René Langumier, Paris, éd. les belles lettres, 1937, p. 512.

²⁰⁸ PLATON, *République*, LIVRE 3, Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer, Autre traduction : Robert Baccou, p. 321.

statut de la poésie et de la fiction.

Au Moyen Âge, l'écriture autoréflexive se manifeste notamment dans la poésie lyrique. Les troubadours et les trouvères s'expriment souvent en leur propre nom, évoquant leur propre expérience amoureuse et leur propre rôle dans la création poétique. La création poétique romantique met en avant l'expérience subjective du poète et cherche à rapprocher le lecteur de cette réalité intérieure.

Le développement de l'écriture autoréflexive dans le théâtre classique français commence au XVII^e siècle. Cette technique est utilisée par Molière, Racine et Corneille pour créer une distance entre les personnages et le public, soulignant le caractère fictif de la représentation théâtrale. Ainsi, l'écriture autoréflexive met en évidence les enjeux de la représentation en soulignant la relation entre l'acteur, le personnage et le public. Plusieurs pièces, comme celles de Shakespeare, comportent des commentaires sur le processus de création théâtrale. La pièce dans la pièce est un procédé courant. Dans l'acte III, scène 2 de Hamlet de Shakespeare : Hamlet interroge les acteurs sur leurs performances et sur le pouvoir de la tragédie à émouvoir les foules.

Hamlet : Qu'est-ce qui donne à la tragédie son pouvoir ?

Premier comédien : Monseigneur, c'est l'imitation de la nature.²⁰⁹

L'écriture autoréflexive s'épanouit au XIX^e siècle, notamment dans le roman réaliste. Balzac, Flaubert et Zola utilisent cette technique pour remettre en question les conventions du roman traditionnel (les normes littéraires traditionnelles)²¹⁰, en soulignant la subjectivité de la perception et de la narration. Alors ces auteurs cherchent à présenter une réalité complexe en prenant leurs distances avec le lecteur, plutôt que de chercher à créer une proximité immédiate.

²⁰⁹SHAKESPEARE, W. *The Tragedy of Hamlet, Prince of Denmark*, (acte III, scène 2), Londres, éd. Fleestreet, 1603, p. 21.

²¹⁰ Le respect des genres, l'imitation de la nature, Le goût de l'ordre et de la mesure, l'idéal classique des bienséances, Le souci de la forme, l'imitation des modèles anciens, Le goût de l'éloquence et de la rhétorique, Le culte du beau.

Au XX^e siècle, l'écriture autoréflexive reprend un nouveau souffle avec le mouvement postmoderne. Les auteurs de ce mouvement, tels que Borges, Calvino et Perec, utilisent cette approche pour remettre en question les règles de l'histoire et de la narration, en mettant l'accent sur le caractère fictif de la création littéraire. Il est tout de même possible que ces écrivains recourent à cette technique d'écriture parce qu'ils préfèrent souligner la complexité de la réalité également celle de leur processus créatif en créant une distance entre leurs œuvres et le public du lectorat.

On peut estimer que l'écriture autoréflexive a connu une évolution riche et complexe à travers les différentes époques littéraires. Cette méthode permet de créer un fossé entre l'œuvre et le lecteur, en soulignant la complexité de la réalité et du processus de création. Elle a ainsi contribué à la réinvention et à la survie des mythes et la réinvention des références à la littérature.

Et parmi les œuvres littéraires qui utilisent l'introspection pour étudier les processus de création et de transmission des mythes il y a celui de *Le nom de la rose* d'Umberto Eco est un exemple de roman historique autobiographique qui utilise l'introspection pour sonder les questions de connaissance et de vérité. Le protagoniste est un moine franciscain nommé Guillaume de Baskerville qui travaille comme détective privé pour enquêter sur une série de meurtres dans une abbaye isolée. Eco utilise l'autoréflexion pour révéler les limites de la connaissance humaine et remettre en question les méthodes de génération et de diffusion des idées.

La Vie mode d'emploi de Georges Perec est un roman expérimental qui utilise l'autoréflexivité pour approfondir les questions de la mémoire et de l'oubli. Le roman est divisé en 99 chapitres, chacun d'entre eux se concentrant sur une unité différente d'un immeuble parisien. Nous utilisons l'autoréflexion pour établir des liens entre les sections et mettre en évidence les processus qui sous-tendent la formation et la diffusion de la mémoire collective.

Troisièmement, l'autobiographie de Giacomo Casanova, *L'histoire de ma vie*, utilise l'autoréflexion pour sonder les questions de soi et d'authenticité.

Casanova ne se contente pas de raconter les exploits de sa vie, il utilise également l'autoréférence pour commenter ses propres écrits. Il doute de la véracité de ses propres souvenirs en raison de la façon dont le temps et l'écriture les ont altérés.

Quatre extraits de *Le procès* de Franz Kafka Les thèmes de la justice et du pouvoir sont explorés par le biais de l'autoréflexivité dans ce roman d'anticipation. Joseph K, le personnage principal, est accusé à tort d'un crime dont il n'est pas responsable. Kafka utilise l'autoréflexivité pour remettre en question la légitimité des institutions judiciaires et mettre en lumière la genèse et la transmission des lois et des normes sociales.

3.1.1. L'autoréflexivité / l'écriture autoréflexive, le personnage autoréflexif ; contour du concept

Le personnage autoréflexif est un concept récent dans la littérature. Forgé par Éric Wessler et Luc Fraisse, ce concept est le résultat de nombreuses années d'études sur l'effet échoïque de la voix projetée par l'écrivain dans son œuvre. Le travail d'Éric Wessler s'inscrit dans l'analyse de la figure spéculaire et part du constat que l'œuvre littéraire contemporaine reproduit ses propres références à la littérature. Ses ouvrages sont consacrés à l'autoréflexivité dans l'œuvre de Samuel Beckett, dont le célèbre titre « *La Littérature face à elle-même*²¹¹ », tandis que son collègue Luc Fraisse reprend la même démarche sous un angle différent.

Il examine le mécanisme de recreation et de fabrication du texte au cœur de l'œuvre. Plus précisément, il concentre son étude sur la mise en scène d'un personnage écrivain qui s'emploie, pour faire bonne mesure, à fabriquer intérieurement l'œuvre à représenter. Entièrement consacrés à Proust, ses travaux aboutissent à l'ouvrage pionnier qu'il codirige avec Éric Wessler et qui

²¹¹ WESSLER, Éric, *La littérature face à elle-même: l'écriture spéculaire de Samuel Beckett* Amsterdam, éd. Rodopi B.V., 2009. Pages. 461.

s'intitule « *L'écrivain et ses doubles : Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*²¹² ». La référence pivot de notre recherche.

La voix unique de l'auteur sert à la fois de cible et d'agent de l'autoréflexivité. Cependant, cette approche théorique est d'abord montrée pour prendre en compte les caractéristiques uniques de l'œuvre, et ce n'est qu'ensuite qu'elle est discutée en profondeur dans des travaux qui ont formulé une compréhension plus claire et plus articulée du sujet en dehors du labyrinthe étourdissant des concepts et d'idées connexes.

Réflexivité ou auto-réflexivité (Boyd²¹³, Siegle²¹⁴, Ashmore²¹⁵), mise en abyme, écriture en miroir, spécularité (Ricardou²¹⁶, Rose²¹⁷, Dallenbach²¹⁸, Bal²¹⁹), récit narcissique ou fiction auto-référentielle (Alter²²⁰, Hutcheon²²¹, Waugh²²²), anti-fiction, non-fiction, récit anti-mimétique (Zavarzadeh²²³, Hume²²⁴), surfiction, même parfois nouveau roman ou fiction post-moderne (Thiher²²⁵, Newman²²⁶). [Mais, il faut retenir que] ces termes ne sont pas à mettre sur le même plan, certains renvoyant à des procédés, d'autres à la nature du phénomène métatextuel lui-même, d'autres encore au conteste historique et culturel de leur production.²²⁷

²¹² FRAISSE, L., & WESSLER, Éric. *L'ECRIVAIN ET SES DOUBLES. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Paris, CLASSIQUES GARNIER ; Didier Alexandre éditeur, 2014, 542 pages.

²¹³ BOYD, M. *The Reflexive Novel: Fiction as Critique*, London, éd. Associated Presses, 1983.

²¹⁴ SIEGLE, R. *The Politics of Reflexivity*, Baltimore & London: Johns Hopkins University Press, 1986.

²¹⁵ ASHMORE, M. *The Reflexive Thesis: Wrighting Sociology of Scientific Knowledge*, Chicago & London, éd. University of Chicago Press, 1989.

²¹⁶ RICARDOU, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, éd. Seuil, 1967.

²¹⁷ M.A. ROSE, *Parody/Métafiction : An Analysis of Parody as a Critical Mirror to the Wrighting and Reception of fiction*, London, éd. Croom Helm, 1979.

²¹⁸ DALLENBACH, Lucien, *Le Récit Spéculaire, Essai sur la mise en abyme*. Paris, éd. Seuil, 1977.

²¹⁹ BAL, Mieke, « Mise en abyme et iconicité », *Littérature*, 29, 116-123.

²²⁰ ALTER, R. *Partial Magic: The Novel as a Self-conscious Genre*, Berkeley, éd. University of California Press, 1975.

²²¹ HUTCHEON, Linda, *Narcissistic Narrative: The Metafictional Paradox*, New York & London, éd. Methuen, 1984.

²²² WAUGH, Patricia, *Metafiction: The Theory and Practice of Self-Conscious Fiction*, London & New York, éd. Routledge, New Accents, 1985.

²²³ ZAVARZADEH, M. *The Mythopoetic Reality: The Postwar American Nonfiction Novel*, Urbana, éd. University of Illinois Press, 1976.

²²⁴ HUME, K. *Fantasy and Mimesis: Responses to reality in Western Literature*, New York & London, éd. Methuen, 1984.

²²⁵ THIHER, A. *Words in Reflection: Modern Language Theory and Postmodern Fiction*, Chicago & London, éd. University of Chicago Press, 1984.

²²⁶ NEWMAN, C. *The Postmodern Aura: The Act of Fiction in an Age of Inflation*, Evanston, éd. Northwestern University Press, 1985.

²²⁷ LEPALUDIER, Laurent (dir.), « Métatextualité et Métafiction. Théorie et analyses », dans CRILA (CENTRE DE RECHERCHE INTERLANGUES D'ANGERS), PUR, Rennes, 2002.

Bien que l'on accorde souvent trop d'importance à ce qui est présenté, le véritable sens de la représentation réside dans le processus de la présentation lui-même, qui exige de connaître les meilleures façons de présenter le sujet en question. En fin de compte, la représentation apporte une réponse à la question de savoir comment donner une certaine forme à un sujet donné. À ce stade ;

L'autoréflexivité est comprise ici comme cette propriété des fictions qui les pousse à refléter, dans le cours même des histoires qu'elles élaborent et racontent, les éléments qui la constituent comme fiction, indépendamment des intrigues qui s'y développent. Les questions que suscite l'auto-réflexivité ainsi comprise relèvent alors moins de la rhétorique et de la discursivité que de la représentation.²²⁸

Cela voulait dire que le concept d'autoréflexivité, tel qu'il est utilisé ici, fait référence à la capacité des fictions à se tourner vers les processus qui leur donnent leur structure en tant que fictions, indépendamment des rebondissements qu'elles utilisent. Les questions soulevées par cette autoréflexivité portent alors moins sur la manière dont les fictions émergent (rhétorique, discours) que sur la manière dont elles se donnent à voir, se représentent. En d'autres termes, l'autoréflexivité des fictions est avant tout considérée comme un souci de représentation : ces fictions présentent leurs propres processus de fictionnalisation dans leur contenu.

La théorie choisie a sans aucun doute le plus grand impact sur la manière de réfléchir consciemment et à tout moment à l'élaboration interne du roman. C'est-à-dire le récit encadré dans le roman. Et pour fournir un cadre approprié au bon fonctionnement de l'expérience de l'auteur mis en scène de l'écriture, il est certainement nécessaire de faire appel à la théorie du personnage autoréflexif.

Le personnage autoréflexif jouit d'une position très privilégiée, hyper réfléchissante, car, en sa qualité de double de l'auteur- non de l'homme ou de la femme à une époque et en un lieu donnés, mais de l'écrivain au travail, auteur représenté par son texte, et renouvelé à chaque nouveau texte -, il nous conduit directement vers la source

²²⁸ HERMAN J., PASCHOUD A., PELCKMANS P. et ROSSET, F. *L'ASSIETTE DES FICTIONS, enquête sur l'autoréflexivité romanesque*, PARIS, éd. PEETERS, LOUVAIN WALPOLE, MA, 2010, p. 02.

de l'œuvre, et permet d'obtenir de celle-ci, et de toute la littérature, une image synthétique et organique.²²⁹

Sommairement, la théorie précédemment citée peut être comprise comme une approche littéraire qui considère le personnage comme un miroir de l'auteur et de la société dans laquelle il vit. Selon cette théorie, les personnages d'une œuvre littéraire sont des reflets de la personnalité, des croyances et des valeurs de l'auteur, ainsi que des problèmes et des préoccupations de la société à l'époque où l'œuvre a été écrite. Les personnages sont donc considérés comme des représentations symboliques de l'auteur et de son environnement culturel. Cette théorie a été utilisée pour analyser de nombreux textes littéraires, en particulier ceux qui ont des implications sociales et politiques.

L'auteur se dévoile en tant que tel, à travers les actes, la situation ou le portrait d'un personnage qui devient ainsi son double. En tant que tel, c'est-à-dire sous deux aspects distincts mais compatibles: d'une part comme artiste créateur, agissant selon une éthique, une pratique et une poétique singulières – Dante revendiquant son idéal poétique par la rencontre de Virgile, chemin faisant, Rousseau à sa table de travail aperçu à travers un promeneur solitaire herborisant, ou encore le Poète en albatros, en prophète, en Voyant, le romancier en journaliste, en artisan, en aventurier; d'autre part, comme auctor proprement dit, détenteur de l'autorité, maître et responsable de la fiction et du langage, garant de la cohérence de l'œuvre.²³⁰

Précisément, le personnage autoréflexif est souvent étudié à travers cette théorie, car il permet d'explorer les thèmes de l'identité et de la construction de soi dans un contexte sociopolitique donné.

Il revient aux doubles autoréflexifs de l'écrivain de composer peu à peu, au fil des pages, cette identité nouvelle, de lui donner une teneur, une substance, et surtout une légitimité suffisante à faire admettre que les règles intrinsèques au texte, notamment lorsqu'il s'agit de fiction, sont plus cohérentes que celles du monde. C'est bien là l'objectif.²³¹

La théorie de l'autoréflexivité est donc un outil précieux pour comprendre comment les auteurs utilisent la littérature pour commenter et

²²⁹ FRAISSE, L., & WESSLER, Éric, *op. cit.*, p. 08.

²³⁰ *Ibid.* P. 09.

²³¹ *Ibid.* P. 10.

critiquer les réalités sociales et politiques de leur époque. Elle permet également d'analyser comment les personnages littéraires peuvent être utilisés pour explorer des questions complexes telles que l'identité et la construction de soi. Ainsi, « *la tutelle du mythe est anéantie, à mesure que l'auteur recherche dans sa propre personnalité le fondement et la légitimité de l'écriture.*²³² »

L'écriture autoréflexive est alors une pratique courante dans la littérature contemporaine, mais elle a également été utilisée dans l'antiquité pour créer des récits mythiques qui ont perduré jusqu'à nos jours. La Kahina, qui a vécu au VII^e siècle dans la région de l'actuelle Algérie, est un exemple de figure historique qui a été transformée en personnage mythique grâce à l'écriture autoréflexive.

La Kahina a été décrite dans de nombreux textes comme une reine guerrière, une prophétesse, une femme très sage, ou encore une sorcière, et son histoire a été transmise oralement et par écrit à travers les siècles. Mais ce qui est intéressant, c'est la façon dont l'écriture autoréflexive a été utilisée pour donner vie à ce personnage historique.

Les écrivains qui ont créé des récits sur la Kahina ont utilisé leurs propres expériences, sentiments et pensées pour imaginer les aventures et les traits de caractère de la Kahina. Ils ont puisé dans leurs propres cultures, leurs propres croyances et leurs propres expériences pour donner vie à un personnage qui a transcendé les limites de l'histoire pour devenir un mythe.

Ce processus de création est également présent dans d'autres cultures, où les mythes sont créés à travers l'écriture autoréflexive. Les écrivains puisent dans leurs propres expériences et dans les histoires qu'ils ont entendues pour imaginer des personnages et des histoires qui parlent à une large audience.

L'écriture autoréflexive est donc un moyen puissant capable de recréer des mythes qui survivent à travers les âges. En utilisant leurs propres expériences, les écrivains peuvent créer des personnages et des histoires qui

²³² *Ibid.* p. 15.

sont à la fois universels et intimes, ce qui permet aux mythes de transcender les frontières géographiques et bien évidemment culturelles.

Dans la section suivante, nous allons explorer cette technique d'écriture autoréflexive qui a été utilisée pour créer des mythes, et comment cette technique a permis aux personnages légendaires de survivre en tant que mythes à travers les siècles. Et ce, en se concentrant sur les deux œuvres principales de notre corpus, en entamant entre autre des rapprochements avec la pièce de théâtre de Kateb Yacine.

3.1.2. Autour de la transvalorisation (l'origine du concept)

La transvalorisation est un concept philosophique proposé par Friedrich Nietzsche. Il s'agit du renversement et du remplacement des valeurs traditionnelles établies par de nouvelles valeurs. Pour Nietzsche, les valeurs traditionnelles comme le christianisme ont débouché sur une morale de l'esclave, une négation de la vie. Il préconisait donc de transvaloriser ces valeurs, de les inverser et de les remplacer par des valeurs plus vitalistes, héroïques et dionysiaques comme l'affirmation de la vie, la volonté de puissance et la figure de l'Übermensch²³³.

La transvalorisation implique donc un renversement radical des valeurs établies au profit de valeurs nouvelles censées libérer l'humanité en lui permettant d'atteindre son vrai potentiel. C'est une critique radicale de la morale traditionnelle au nom d'une vision vitaliste de l'existence. Ce concept a eu une grande influence sur de nombreux philosophes et courants de pensée par la suite.

C'est en somme une remise en question fondamentale des fondements de la morale et de l'éthique conventionnelle au profit d'une vision plus volontariste et vitaliste de l'existence. La transvalorisation ouvre la voie à de nouvelles possibilités éthiques en rejetant les valeurs établies comme fausses ou nuisibles.

²³³ Traduit en français par « Le surhumain ».

La transvalorisation définit par Gérard Genette comme « *le renversement complet d'un système de valeurs*²³⁴ », ou plus généralement comme « *toute l'opération d'ordre axiologique, portant sur la valeur explicitement ou implicitement attribué à une action ou à un ensemble d'actions.*²³⁵ »

Dans ce volet notre analyse se basera sur *Palimpsestes* de Gérard Genette, l'une des premières œuvres de la théorie narrative structurale. Tout d'abord, l'objectif de Genette en matière de structure narrative est précisé par le titre *Palimpsestes*, qui signifie « *parchemin sur lequel on a effacé l'écriture initiale pour pouvoir écrire un nouveau texte* »²³⁶. Dans *Palimpsestes*, Gérard Genette apporte une contribution importante à la narratologie en définissant de nouveaux types de relations intertextuelles. Il s'agit de la transtextualité²³⁷. Cette dernière catégorie est subdivisée en cinq sous-types : l'intertextualité, la paratextualité, la métatextualité, l'architextualité et l'hypertextualité.

La définition de l'intertextualité est la coprésence de deux ou plusieurs textes. La paratextualité est le lien entre le texte et son contexte environnant. La métatextualité désigne le lien entre un texte et celui dont il est le métatexte. L'architextualité d'un texte est son lien avec d'autres textes du même type. L'hypertextualité, que Genette définit comme « *toute relation reliant un texte ultérieur B à un texte antérieur A* »²³⁸, est la dernière technique qu'il recommande de développer. Genette distingue les textes A et B en qualifiant le texte B d'hypertexte et le texte A d'hypotexte.

Après avoir discuté de nombreuses pratiques hypertextuelles, il admet que la transvalorisation est la plus courante et la plus importante. Genette qui définit la transvalorisation comme toute opération qui ordonne de manière axiologique la valeur attribuée explicitement ou implicitement à une action ou à un ensemble d'actions, nous pouvons comprendre qu'il s'agit ici de tout un processus de transvalorisation, permettant de louer ou de critiquer la version

²³⁴ GENETTE, Gérard, *La littérature au second degré, palimpsestes*, Paris, éd. Seuil, 1982, p. 483.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.* p. 07.

²³⁷ *Ibid.*

²³⁸ *Ibid.* p. 16.

initiale d'un événement, d'une idéologie ou, dans le cas de notre recherche, d'un personnage²³⁹. Cela dit que lorsqu'un personnage est réutilisé d'une œuvre à l'autre, le terme « transvalorisation » peut désigner :

- 1) Une réévaluation positive du personnage ; où il se trouve donc montré sous un jour plus héroïque, plus noble, etc. On souligne alors ses qualités en ignorant ou en minimisant ses défauts.
- 2) Il y a dévalorisation du personnage lorsqu'on insiste, au contraire, sur ses défauts, ses failles, son côté sombre ou négatif. Par ailleurs, il est possible de modifier certains éléments de la manière dont il était montré dans l'œuvre originale.

Dans les deux situations, le personnage est réévalué et lu à travers une perspective axiologique différente, ce qui permet au lecteur d'en faire implicitement l'éloge ou la critique.

Pour aborder le concept de transvalorisation sous l'angle de vision de l'hypertextualité, l'actualisation des thèmes de l'hypotexte (le texte original) ou la transvalorisation de personnages spécifiques peut en effet permettre un glissement de sens et surtout de message. Un personnage est dit « valorisé » lorsque l'auteur lui « assigne » un rôle plus significatif et/ou sympathique dans le système de valeurs de l'hypertexte que celui qui lui a été attribué à l'origine par l'hypertexte²⁴⁰.

Par ailleurs, les références historiques (textes d'auteurs anciens) ne sont pas les seuls à contribuer à ce processus créatif extrêmement compliqué ; ils ne sont qu'un point de départ qui ne donne généralement à l'auteur que le sujet de la tragédie à venir. Ils lui permettent de défendre les actions d'un personnage tout en confirmant l'exactitude de l'événement approprié qui peut servir de point de mire à la critique.

²³⁹ Note de lecture.

²⁴⁰ Ces deux pratiques ont été décrites par G. Genette dans *Palimpsestes* comme hypertextuelles et fondées sur une transformation sérieuse qui affecte le sens (Paris, Seuil, 1982 ; voir notamment chap. LXV–LXXV, pp. 457–524). Il considère d'ailleurs l'intertextualité dans un sens étroit comme la présence stricte d'un texte dans un autre (par ex., une citation), alors qu'il baptise d'hypertextualité les relations entre deux textes quand l'un dérive de l'autre (transformation ou imitation en régime ludique ou satirique ou sérieux).

Dans son ensemble, le concept ou plutôt l'idée de transvalorisation décrit le processus par lequel certaines valeurs prennent la place d'autres. En transvalorisant un personnage, cela implique une nouvelle compréhension d'un point de vue inédit et forcément une nouvelle lecture. Cela peut révéler de nouvelles parties de la personnalité, de ses actions, ses motivations, et même son rôle dans l'histoire fera l'objet d'un examen critique.

Adoptons un autre exemple. Partant de l'idée qui soutient que la société est construite sur l'accumulation de certaines valeurs qui donnent un sens à la vie. Mais ces valeurs finissent par devenir dépassées ou inadaptées. Le changement de valeurs qui en résulte est aussi connu sous le nom de transvalorisation.

Certains partisans de cette philosophie estiment que la transvalorisation est à la fois inévitable et nécessaire. Les valeurs existantes finissent par conduire à une accumulation qui rend le changement nécessaire.

En apportant de nouvelles valeurs à la société, la transvalorisation permet ainsi son renouvellement. Mais lorsque la transvalorisation se reproduit à la suite d'événements tels que des guerres, des révolutions ou des crises économiques, elle se reproduit souvent de manière sévère et violente. Ces événements mettent fin à l'ordre établi et ouvrent la voie à de nouvelles valeurs et à une nouvelle société.

Sommairement, le terme « transvalorisation » désigne le processus par lequel une société rejette les valeurs qui l'ont formée et en adopte de nouvelles dans une dynamique de créativité constructive. En principe, il s'agit d'un phénomène inéluctable et même bénéfique car il permet le renouvellement des sociétés.

Cependant, il est indéniable que la littérature a été le domaine qui a le plus bénéficié de la philosophie sous-tendant cette notion de transvalorisation. Selon les travaux de Gérard Genette, le concept de transvalorisation se réfère à l'action de conférer une nouvelle valeur à un texte en le situant dans un

contexte différent ou en le réinterprétant²⁴¹. Cette technique peut être utilisée dans le contexte des pratiques littéraires, notamment dans les domaines du pastiche et de la parodie²⁴².

Il est convenable donc de souligner que la transvalorisation se révèle être un outil précieux dans l'analyse des phénomènes littéraires tels que la transtextualité et la réécriture²⁴³. Son utilisation permet d'approfondir notre compréhension de ces phénomènes en mettant en évidence les processus de transformation et de réinterprétation qui se produisent dans le domaine de la littérature.

Ainsi, la transvalorisation offre une perspective novatrice pour appréhender ces phénomènes complexes et enrichir notre appréciation de la diversité, de la richesse, et de la création littéraire. En somme, il est possible de considérer la transvalorisation comme une altération axiologique qui peut impacter une œuvre littéraire ou un texte²⁴⁴, dans les circonstances évoquées.

En conclusion, il convient de souligner que la transvalorisation se révèle être un instrument précieux dans la compréhension des conventions littéraires et des phénomènes de réécriture, et dans le cas de cette étude la réécriture du personnage.

3.1.3. La Kahina : un exemple de réflexivité et de renversement des valeurs

Au fil du temps, la figure de la Kahina a fait l'objet de plusieurs réappropriations et réinterprétations qui lui ont conféré des valeurs tantôt

²⁴¹ PETITJEAN, André, « Pastiche et parodie: enjeux théoriques et pédagogiques ». In: *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°42, 1984, L'écriture-imitation. pp. 3-33. DOI : <https://doi.org/10.3406/prati.1984.1302>. Disponible sur : www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1984_num_42_1_1302 consulté le: 20-04-2022.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ DESSET, Fabien, « La transtextualité et la transposition d'art comme outils d'étude de l'ekphrasis : l'exemple de Percy Bysshe Shelley », *Itinéraires* [En ligne], 2014-2 | 2015, mis en ligne le 17 juillet 2015, consulté le 23 juillet 2023. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/itineraires/2432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.2432>.

²⁴⁴ GOULLET, Monique, *Reutilización, actualización : quelques réflexions préliminaires*. In: *Cahiers d'études hispaniques médiévales*. N°29, 2006. pp. 11-21. DOI : <https://doi.org/10.3406/cehm.2006.1957>. Disponible sur : www.persee.fr/doc/cehm_03969045_2006_num_29_1_1957.

positives, tantôt négatives. Ces représentations changeantes au fil du temps témoignent de la polysémie du personnage de la Kahina et de la diversité des valeurs qui lui sont associées dans différents contextes historiques et géographiques.

Dans cette section, nous aborderons deux différentes représentations de la Kahina, qui ont fait d'elle une figure mystique et complexe. Décrite d'abord dans les deux versions comme une reine guerrière d'une grande envergure²⁴⁵. Mais ceci n'a pas empêché d'autres écrivains à la dépeindre comme une magicienne sournoise et impie²⁴⁶. De plus, la Kahina est également considérée par ces deux auteurs, Gisèle Halimi et Salim Bachi, comme un symbole fort de la résistance identitaire berbère, ainsi que de la liberté et de l'indépendance des femmes.

Citer quelques historiens et se souvenir de leurs témoignages. À commencer par En-Nowairi. En effet, il affirme que cette femme a prédit l'avenir et que rien de ce qu'elle prédit ne manquera jamais de se réaliser. Ces affirmations sont soutenues par d'autres historiens arabes, dont Ibn Khaldoun et Al-Maliki.

Ibn Khaldoun affirme qu'elle possédait des connaissances surnaturelles que ses « démons » lui avaient enseignées, et il ajoute que ces « démons » - là -, l'aidaient à donner des conseils et des jugements les plus corrects au long de sa vie.

Pareillement, Al-Maliki il a insisté de sa part sur le pouvoir prophétique de la Kahéna. Il décrit les nombreuses trahisons commises par Yazid, qui ne furent pas dissimulées à la grande déesse, Yazid étant en réalité Khaled, l'amant-traître de la reine Dihya.

Dans *La Kahena* de Jean-Pierre Gaildraud, nous voyons renaître la Kahéna dans la peau de la grand-mère. Forte et indépendante dans sa jeunesse,

²⁴⁵ NEBOT Ddier, IKOR Roget, GAILDRAUD Jean-Pierre, BOISNARD Magali, KAKON Pol Serge, BACHI Salim, KATEB Yacine, CASTANO José... etc.

²⁴⁶ HALIMI Gisèle, BEAUGUITTE Germaine, MAGDINIER Marcelle... etc.

sage et gentille dans sa vieillesse. L'auteur l'utilise comme métaphore de la lutte des femmes dans une société extrémiste.

Elle dit à sa petite fille :

_ [...] grâce à elle, [sa maîtresse] je me suis peu à peu fondue dans le personnage de Kahena, je suis devenue pour tout le monde Kahena, à tel point que je me demande si l'autre a existé. Tu te rends compte ? On me dit magicienne, on me croit un peu sorcière, rebelle toujours à tout ce qui veut atteindre notre intégrité ; je suis, effectivement, à Taourirt, celle qui doit faire respecter les coutumes et les traditions ; je mourrai pour défendre ces idées.

_ Kahena ! Je suis encore bien jeune, et, à mon âge, tu étais déjà mariée. Tes paroles me stimulent mais je me sens désormais prête à me battre pour la liberté, l'égalité, le droit à la parole, et je veux ressembler à ces femmes qui luttent au quotidien pour défendre notre droit d'exister tout simplement.

_ Salima ! Ton combat, c'est notre combat. La vie se charge d'éliminer les médiocres et la vie elle-même est un combat²⁴⁷ (p. 36.)

Passant maintenant à *La Kahéna* de Salim Bachi qui n'est autre qu'une demeure qui exerce ses charmes encore sur ceux qui la traverse. Il dit ; « *Ali Khan, que La Kahéna empoisonnait, magicienne rendue à la vie par effraction, tomba en délire, esprit et corps tombants. D'étranges perceptions se mêlèrent à ses rêves (...) La Kahéna recelait les accessoires qui peuplaient ses vertiges* » (p. 109-110).

En tant qu'entité mythique vénérée, la Kahina chantée par ces deux écrivains offre une compréhension riche, différente et variée. Elle s'engage dans une entreprise de déconstruction du phallocentrisme en célébrant la féminité, qui est élevée au statut de souveraine capable d'établir ses propres normes. « (...) *Trop de prétendants et si peu d'élus, puisque personne ne serait jamais intronisé à ses côtés, la reine berbère refusant la conjonction du mâle unique, préférant user de son droit à l'adoption et à la polyandrie* » (p. 218).

Pour Gisèle, la Kahina est la reine qui chevauchait à la tête de toute les

²⁴⁷ GAILDRAUD, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 36.

tribus Berbères ; les « *Djeraoua (...)* les *Nefouça, Mekzoura, Mediouna, toutes des Botr, comme celle de la confédération des Branes, jadis commandés par Koçeila.* » (P. 45).

Il est donc indispensable d'explorer les différentes représentations contradictoires qui ont émergé autour de sa personne, témoignant ainsi d'un renversement des valeurs en fonction des contextes historiques et idéologiques présentés.

Dans diverses œuvres contemporaines, notamment dans le domaine de la littérature, la représentation de la Kahina se caractérise par celle d'une héroïne introspective qui adopte une perspective critique à l'égard de sa propre personne et de son mythe. À la poursuite d'une quête identitaire complexe, résultant de l'intersection de cultures et de croyances divergentes, elle incarne la nécessité d'une introspection (réflexivité) profonde et d'une réévaluation critique des normes et des principes établis. Elle représente la nécessité d'une réévaluation des valeurs prédominantes.

La transvalorisation des valeurs, qui consiste à inverser le jugement porté sur des valeurs ou des systèmes de valeurs, se fait aussi un outil de réflexion et d'auto-examen pour le personnage de la Kahina. Ces œuvres représentent de manière symbolique, à travers sa remise en question des valeurs établies, la complexité inhérente à la relation avec soi-même et avec autrui dans un contexte interculturel.

« *En effet, pour Nietzsche, une transvalorisation effective des valeurs aurait été nécessaire pour nous permettre de vivre au monde d'une autre façon*²⁴⁸. » Cette idée provient de la critique nietzschéenne de la morale traditionnelle, que ce dernier considère comme une morale d'esclaves. Cette philosophie vise précisément à ouvrir la possibilité d'une nouvelle création de nouvelles valeurs, d'une nouvelle évaluation des choses.

²⁴⁸ BIRMAN, Joel, « La servitude, la fidélité et l'ascendance », *Figures de la psychanalyse*, vol. n°5, no. 2, 2001, p.171.

Pour Nietzsche, notre perception du monde est entravée par l'influence des valeurs judéo-chrétiennes héritées, ce qui a un effet néfaste sur notre vision des choses. Il exprime donc le souhait d'une transformation profonde qui nous permettrait de retrouver une affirmation positive de la vie, au-delà des notions de bien et de mal.

Cette transvalorisation doit se faire au niveau des valeurs les plus essentielles, telles que la compassion, l'ascèse et l'altruisme. Plutôt que d'attribuer une connotation positive à la souffrance et à la faiblesse, il faut les comprendre comme des manifestations de la détérioration de l'existence, plutôt que de promouvoir l'abnégation et le renoncement, nous devons mettre l'accent sur le pouvoir et la volonté de puissance.

L'enjeu est à la fois existentiel et cosmologique, puisqu'il s'agit de modifier fondamentalement notre façon d'être au monde, en déplaçant notre perspective tragique vers une vision dionysiaque. Selon Nietzsche, la transvalorisation totale est principalement attribuée à « l'homme du futur », également connu sous le nom de l'Übermensch, qui sera en mesure de proclamer hardiment la valeur de la vie.

En somme, la transvalorisation nietzschéenne des valeurs peut être considérée comme une entreprise cosmogonique, dont l'objectif est de reconstruire le monde en se basant sur de nouvelles valeurs affirmatives, qui émanent de la propre volonté de l'individu et de sa capacité à choisir et décider en toute liberté .

3.2.Quand les repères et les valeurs changent, le personnage se réinvente

Dans les périodes de profonds bouleversements et de réinterprétation, les repères s'assombrissent, les convictions vacillent et le besoin de se réinventer devient pressant. Le personnage de la Kahina est un parfait exemple de cette dynamique puisqu'il a évolué au fil du temps et des différentes reprises de son récit pour s'adapter aux nouveaux contextes culturels et aux nouvelles attentes.

La Kahina a réussi à prendre plusieurs visages en fonction des différentes appropriations de sa figure afin de continuer à être une figure significative et vitale. Lorsque l'islam a pris le relais sur la région du Maghreb, la Kahina c'est devenu un symbole de la résistance identitaire berbère, en se retrouvant aux prises avec la nouvelle norme culturelle et religieuse qui vient de s'installer avec force au Maghreb. Non seulement cela, mais en histoire comme en littérature, la Kahina est devenu aussi le symbole de la femme libre et indépendante, surtout avec la montée de la cause féministe à l'aune des évolutions modernes.

Chaque époque projette sur la Kahina ses propres valeurs et problèmes et lui offre une nouvelle interprétation. Elle se réinvente au gré des changements de paradigmes pour parler au présent. Elle illustre la nécessité pour les peuples et les sociétés d'actualiser en permanence leurs histoires et leurs personnages emblématiques en réponse aux changements mondiaux, en faisant constamment rebondir les histoires établies à son sujet.

La capacité de ce personnage à se réinventer et à continuer à être un personnage important est une preuve de sa modernité et de son universalité. Elle représente l'auto-réinvention permanente, nécessaire lorsque les paradigmes changent et lorsque les points de référence se déplacent. « *Elle n'était pas femme, mais femme et déesse, femme et chef de tribus rassemblées* » (Halimi, p. 107). Et telle qu'on l'avait connu chez Bachi *La Kahéna* est l'énigmatique demeure qui « *accueille [aussi] les joutes amoureuses de Hamid Kaïm et Samira avec bienveillance* » (Bachi, p. 138).

Cet extrait souligne comment la légende de *La Kahina* de Gisèle Halimi est transfigurée et revitalisée dans une atmosphère historique marqué par l'émergence du mouvement féministe et le désir d'émancipation des femmes. En décrivant la Kahina à la fois comme « femme et divinité » et « femme et chef de tribu », Halimi la hisse au rang d'icône mythique et universelle de la femme indépendante qui défie les classifications traditionnelles des genres.

Tandis que Bachi souligne un tout autre aspect de la Kahina, en attribuant les caractères de la reine à une villa bâtit par un colon vers les années 1990. Dans ce récit, le protagoniste Hamid Kaïm, se délire et sombre dans des rêveries dans la mystérieuse villa appelée *La Kahéna*. Ce nom qui est entrée dans l'imaginaire du peuple comme un symbole de rébellion et de résistance contre l'oubli et les envahisseurs. Imitant la Shéhérazade des Mille et Une Nuits, le narrateur, conduit son histoire délirante dans la tradition des récits oraux, en tissant l'ensemble de l'histoire des différents interlocuteurs aux destins tragiques.

La légende de la reine berbère soutient une réflexion plus approfondie sur le statut et la fonction des femmes dans l'histoire en nous incitant à dépasser les représentations conventionnelles et restrictives qui leur sont liées.

La réémergence de *La Kahina* en tant qu'icône féministe nous permet de faire revivre son mythe en lui donnant une lecture et un contexte modernes, évoquant l'atmosphère de la deuxième vague du mouvement de libération des femmes.

Tout d'abord, le roman ne suit pas la trame de base de la version originale de l'histoire, dans laquelle la Kahina finit par s'enfuir par peur de l'ennemi. Ici, la Kahina est toujours sur le champ de bataille, en face à face avec le général Hassan El-Ghassani, ce qui rompt la circularité de cette idée de la lâcheté.

Traditionnellement, les mythes donnent une représentation positive et héroïque de leurs protagonistes principaux. Ici, la transvalorisation remet en question cette perspective en attribuant à la Kahina les mêmes caractéristiques qui sont généralement perçues comme négatives, telles que la lâcheté, la cruauté et L'occultisme.

La mort de la Kahina illustre bien le processus pertinent de la mythification autour de ce personnage historique. L'histoire de la reine se poursuit à travers les décennies retraçant son destin tragique, mais pour G. Halimi la Kahina est admiré en raison de sa bravoure et de sa détermination à

défendre son peuple et sa culture contre l'invasion arabe. Sa mort tragique a contribué à consolider son héritage en tant que figure héroïque. Lors de son affrontement direct avec le général Arabe Hassan El-Ghassani ce dernier lui a ordonné de se rendre, et que le Khalife Abd el-Malek à Damas veut sa tête. Mais cette dernière n'avait qu'un seul mot « *Ecoute, écoute bien (...) celle qui a commandé aux chrétiens, aux Arabes et aux Berbères doit savoir mourir en reine*²⁴⁹. »

Mais les circonstances légendaires qui entourent sa mort ont suscité de nombreuses autres interprétations et théories. Salim Bachi la décrit comme étant montée après sa mort au zénith céleste pour rejoindre les astres. L'auteur, dans une opposition subtile, met en relief le destin céleste de la Kahéna, personnage central de l'œuvre, avec le « système étoilé qui s'agite sur les écrans des salles obscures ». Cette comparaison audacieuse évoque le monde du cinéma, qui, par le biais de ses artifices, tente de reproduire le ciel étoilé. En juxtaposant ces deux réalités, l'auteur souligne la profondeur et l'authenticité du destin de la Kahéna, en contraste avec la superficialité et l'illusion du monde cinématographique.

Cette opposition met en évidence la valeur intrinsèque de l'expérience humaine, en opposition à la virtualité et à la superficialité de l'artifice cinématographique. Ainsi, l'auteur invite le lecteur à réfléchir sur la nature éphémère de l'illusion cinématographique et à embrasser la richesse et la complexité de la réalité humaine en conférant à *La Kahéna* une aura quasi mythique. À travers cette évocation ;

Morte, la Kahéna rejoignit les constellations, non pas le système étoilé qui s'agite sur les écrans des salles obscures, mais, plus sérieusement, cet étrange sépulcre, lointain, inaccessible, où les dieux, redoutables, se maintenaient à une distance raisonnable des hommes. Le désir de les décrocher de leur ciel tentait ces mêmes hommes, sans doute une rémanence du mythe flamboyant de Prométhée. Ils avaient oublié les malheurs qui s'étaient abattus sur leurs têtes, les guerres et les famines, les pestes et les choléras, ils ne

²⁴⁹ MERCIER, E. *op. cit.* Propos rapporté de manuscrits arabes. Cité par Gisèle Halimi, *La Kahina*, p. 244.

retenaient que le surgissement de la flamme, le briquet et son cliquetis séduisant. (p. 219)

L'auteur appelle le ciel où vit désormais Kahéna un « étrange sépulcre, lointain, inaccessible ». Cette image évoque un lieu mystérieux où les dieux se tiennent à distance des hommes. Cette description poétique souligne l'énigme de cet espace céleste, suggérant que les énergies célestes sont inaccessibles à l'homme. En utilisant des mots comme « sépulcre » et « lointain », l'auteur crée un sentiment de mystère et de transcendance, renforçant l'idée que le ciel est sacré et éloigné de la terre.

Le choix de qualifier ces divinités de « redoutable » en dépit de l'abîme qui sépare le royaume céleste des dieux de la condition terrestre des hommes, ces derniers sont animés par une ardente aspiration à « détacher les divinités de leur firmament », à s'emparer, en quelque sorte, de la puissance céleste. Cette quête témoigne d'une audace insatiable, d'une volonté inébranlable de transcender les limites de l'existence humaine pour atteindre les sommets de la divinité. L'homme, dans sa quête éternelle de pouvoir et de connaissance, cherche à défier les lois immuables de l'univers et à s'élever au-dessus de sa condition mortelle.

Cette aspiration, bien que vouée à l'échec, révèle la nature intrinsèquement ambitieuse et insatiable de l'homme, qui refuse de se soumettre à sa condition terrestre et aspire à s'élever vers des sphères supérieures. Cependant, cette aspiration est également empreinte d'une certaine arrogance, d'une volonté de s'approprier un pouvoir qui ne lui pas assigné.

L'auteur compare le désir des hommes à celui de Prométhée, le titan de la mythologie grecque qui a volé le feu divin de l'Olympe afin de le transmettre aux êtres humains. À travers cette référence, l'auteur suggère subtilement que les hommes ont négligé les conséquences désastreuses engendrées par cet acte audacieux de Prométhée. L'auteur met en évidence la fascination de ces individus pour la maîtrise technique, illustrée par la métaphore du « briquet et son cliquetis séduisant ». Cependant, ils semblent

ignorer les conséquences néfastes qui découlent de leur appropriation du feu sacré, qualifiées ici de « malheurs ».

Cette opposition entre l'attrait exercé par la technologie et les conséquences négligées souligne la superficialité de leur approche, mettant en évidence une critique implicite de la société contemporaine qui privilégie l'innovation technique au détriment de la réflexion sur les conséquences éthiques et morales de ses actions.

L'écrivain met en place une dichotomie entre le destin mythique de la Kahéna dans les cieux étoilés et la tentation constante des hommes de s'élever en pillant sans discernement les secrets divins, ignorant les conséquences qui en découlent.

En somme des choses, on peut raisonnablement supposer que les personnages littéraires doivent s'adapter et se réinventer pour rester dans l'air du temps, car les repères et les valeurs d'une société évoluent. Comme nous l'avons vu plus haut, les personnages classiques ont dû évoluer en termes de caractérisation et de psychologie afin de rester pertinents pour les nouvelles générations de lecteurs. Les mythes et archétypes les plus ancrés dans la culture populaire ont été contraints d'adopter de nouveaux thèmes répondant aux préoccupations contemporaines.

C'est grâce à cette capacité de se réinventer constamment que les personnages littéraires peuvent traverser des décennies, voire des siècles, tout en continuant à susciter l'intérêt d'un public en constante évolution. Leur longévité repose sur leur capacité à se réinventer en fonction de l'évolution des mentalités, tout en conservant leur essence originelle. C'est ce qui a érigé la Kahina en mythe séculaire, intemporel, qui a continué d'exister dans la mémoire collective des peuples maghrébins malgré le lourd poids des années.

3.2.1. La transvalorisation du mythe à travers la narration : réflexion transcendantale dans *La Kahéna* de Salim Bachi

Le personnage de la Kahéna, a fait l'objet de plusieurs récits qui ont façonné sa légende au fil des siècles. Dans son ouvrage littéraire intitulé *La Kahéna* et paru en 2003, l'auteur algérien Salim Bachi entreprend une appropriation de cette figure mythique et réalise une réécriture significative de son récit. En plus de revisiter ce mythe fondateur du Maghreb, l'auteur réinvente la narration en procédant à une transvalorisation du récit à travers l'utilisation de différentes techniques littéraires novatrices. En explorant plusieurs voix narratives, modalités d'écriture et niveaux d'interprétation, Salim Bachi dépasse le cadre conventionnel de l'histoire de la Kahina et présente une réécriture contemporaine.

Le roman s'articule autour du récit imaginaire du protagoniste Hamid Kaïm, qui délire et s'évade dans l'énigmatique villa de Bergagna appelée *La Kahéna*. Le nom de la villa renvoie symboliquement à la grande reine berbère, un mythe historique qui a surgi dans l'imaginaire du peuple comme un symbole de révolte et de résistance contre l'oubli et les envahisseurs.

Le récit délirant du narrateur se déroule selon une structure narrative complexe sur trois nuits, rappelant les Mille et une nuits. Le narrateur, symbolise la Shéhérazade qui prend le contrôle de la trame narrative en imbriquant les multiples histoires de son interlocuteur, où plusieurs générations aux destins tragiques se croisent au fil des siècles.

Dans notre analyse, nous nous appuyerons essentiellement sur l'ouvrage de Roland Barthes, *Mythologies* (1957), pour examiner le rôle significatif du mythe dans le texte, qui constitue l'une des cosmogonies narratives de l'écriture de Salim Bachi. Cette opportunité nous permettra d'analyser la relation entre le mythe et l'imaginaire collectif.

Selon Barthes, le concept de mythe renvoie à un langage qui donne à penser et qui génère un sens infini. Il répond aux besoins et aux attentes d'une société spécifique. Le mythe émerge dans le langage comme une relation dialectique entre les activités humaines, se manifestant dans le monde comme une représentation harmonieuse des essences.

L'étude du mythe de *La Kahéna* dans l'œuvre de Salim Bachi, en référence aux recherches de Barthes, permet aussi de comprendre le rôle et la fonction du mythe dans la construction et la narration du texte, ainsi que son lien avec l'imaginaire collectif.

Commençant par le journal du père de H. Kaïm, découvert caché dans la maison de Bergagna, incarne parfaitement le concept de la « réflexion transcendante ». Le petit carnet, dissimulé dans un oiseau taxidermis ramené d'Amazonie, sert de récit emboîté qui finit par imprégner tout le roman.

Le journal illustre parfaitement la structure circulaire du récit, qui se répète continuellement et revient à son point de départ ; l'hôpital où le protagoniste est en phase terminale. Le récit semble émaner de son imagination délirante alors qu'il est allongé sur son lit, générant une multitude d'histoires hallucinatoires. Ces histoires s'imbriquent à l'infini, à l'instar des Mille et une nuits, racontées par Shéhérazade qui n'attend que la conclusion du conte pour mettre fin à sa vie ; « *maintenant le manuscrit qu'il tenait [le narrateur] entre ses mains prenait un poids considérable ; ses quelques paroles, émises voilà plus de vingt ans, acquéraient un volume impressionnant* » (p. 167).

Le journal se transforme en reflet du livre en construction, « *amplifiant le drame ou la tragédie, selon le point de vue adopté* » (p. 128). Par métaphore, il symbolise également le corpus d'écriture (le manuscrit du père de Hamid Kaïm) et les personnages qui y évoluent, une structure narrative dans laquelle l'histoire de la reine berbère, racontée de manière fragmentée, brouille les frontières de la narration narcissique : « *porté par sa propension à enrober la réalité d'un voile propice au séjour de la parole. Le mythe prenait [ainsi] naissance dans sa bouche* » (p. 53).

Malgré un corps défaillant, l'esprit de H. Kaïm a nourri l'émergence de mythes et de légendes, son inspiration jaillissant des profondeurs de la condition humaine face à ce moment d'hallucination. Confronté à l'inévitable, sa verve créative restait flamboyante et productive. Défiant son état d'agonie,

ses récits continuent d'émerger presque indépendamment de son corps presque mourant ; « *la mort qui œuvre dans le silence, la mort qui gratte du papier, enfiler les mots comme un collier de bibeloterie* » (p. 280).

Le mythe de la Kahina joue un rôle essentiel dans le récit en tant que force structurante qui transmet la réalité historique tragique. L'auteur entrelace les éléments de réalité, de fiction, de mythes et d'Histoire. Car, à ses yeux, « (...) *cette reine berbère survivait dans les mémoires en raison de son acharnement à vaincre l'envahisseur* » (20). Revenant à Barthes, chez qui, la présence mythique dans le texte ne revêt pas de vérité absolue, mais plutôt une dimension symbolique. Il estime qu'elle ;

N'a pas la vérité pour sanction : rien ne l'empêche d'être un alibi perpétuel : il lui suffit que son signifiant ait deux faces pour disposer toujours d'un ailleurs : le sens est toujours là pour présenter la forme ; la forme est toujours là pour distancer le sens. Et il n'y a jamais contradiction.²⁵⁰

Le manuscrit découvert met en évidence à la fois la nature fictionnelle du texte ainsi que ses dimensions formelles, ce qui crée une mise en abyme métatextuelle et suscite une réflexivité transcendantale. « *Ces deux années consacrées par Louis Bergagna à l'entretien de La Kahéna et à la mise au net de son journal amazonien furent, paradoxalement, les plus belle de sa vie* » (p. 242)

La villa abrite également une réflexion transcendantale. Les descriptions que propose le père de Hamid Kaïm dans son manuscrit reflètent une réalité qui a été transformée en fiction. En revêtant *La Kahéna* de ce nom, la villa réincarne le caractère résistant de la reine berbère profondément ancré dans la mémoire culturelle.

Ali Khan, que La Kahéna empoisonnait, magicienne rendue à la vie par effraction, tomba en délire, esprit et corps tremblants. D'étranges perceptions se mêlèrent à ses rêves ; il se figurait dévalant d'immenses espaces vierges ; il plongeait en pleine forêt amazonienne, (...) au cours du songe, (...) un aigle, (...) s'ébrouait et lançait son cri ténébreux ; ses visions animales relevaient de

²⁵⁰ BARTHES, Roland, *Mythologies*, 1957, éd. Seuil, Paris, p. 196.

l'imprégnation : La Kahéna recelait les accessoires qui peuplaient ses vertiges (p. 109-110)

Cette scène nous rappelle les termes de Butor, qui insiste sur l'existence des parallèles et des miroirs à différents niveaux. C'est-à-dire des réflexions et des échos entre le niveau littéraire/extérieur, le niveau symbolique interne, des parties spécifiques et l'ensemble du roman, et finalement entre le roman et la réalité. Il y a donc des miroirs dans les miroirs ; car pour lui ; « *Le symbolisme externe du roman tend à se réfléchir dans un symbolisme interne, certaines parties jouant, par rapport à l'ensemble, le même rôle que celui-ci par rapport à la réalité.*²⁵¹ »

La présence de ce personnage emblématique montre aussi l'envie de l'écrivain de donner une dimension féminine à son livre. Bien qu'elle soit affublée du patronyme d'une figure héroïque féminine, elle évoque une histoire longue, empreinte de tragédie et d'amnésie. « *[S]es intrusions, et (...) son histoire, rétive, rebelle, farouche, la Kahéna s'est dérobée à ses occupants* » (p. 47).

La transformation de la maison contribue à sa mythification, s'inspirant de l'exemple de La Kahéna. Le récit utilise la dualité femme/villa comme un moyen de stimuler l'imagination du narrateur ;

La reine des tribus berbères veillait jalousement sur son domaine. L'ouvrier arabe en suggérant de la nommer ainsi (...) La Kahina persistait dans la mémoire des indigènes comme la femme qui se refusa à eux et que se dresse à rebours de la conquête musulmane. (P. 104)

Réactualisé par l'auteur, ce mythe ancien lui sert de support allégorique, assurant la préservation de la résistance et de la mémoire. Cependant, il incombe au lecteur de dévoiler la signification profonde du mythe ainsi que son intérêt sur le plan social.

3.2.2. La transvocalisation, et la transmodalité comme choix poétique dans *La Kahéna* de Salim Bachi et *La Kahina* de

²⁵¹ BUTOR, Michel, *Les mots dans la peinture*, éd. Les sentiers de la création, 1969, p. 12.

Gisèle Halimi

De la littérature à l'art visuel, en passant par la musique et le cinéma, la Kahina continue de fasciner et d'alimenter les réflexions sur l'identité, la résistance et le pouvoir. Dans cette section, nous nous pencherons sur les différentes interprétations et représentations artistiques de ce mythe intemporel, mettant en lumière l'impact durable de la Kahina sur la culture et l'imaginaire collectif. La figure emblématique dont il est question a suscité de nombreuses réécritures et réappropriations.

Dans leurs œuvres respectives, Salim Bachi et Gisèle Halimi explorent le personnage mythique avec une approche narrative novatrice. Leur choix audacieux se manifeste à travers une superposition de niveaux de lecture et de discours variés. En explorant les possibilités de la transvocalisation et de la transmodalité en tant que choix poétiques essentiels, ces deux écrivains contemporains nous offrent une réinterprétation narrative rafraîchissante de la légende de la Kahina.

Cette section vise à situer le contexte du mythe fondateur de la Kahina et de ses réécritures modernes. Suivant cette perspective, nous nous pencherons sur les deux romans de Salim Bachi et Gisèle Halimi, en mettant en lumière leur utilisation commune de procédés littéraires originaux tels que la transvocalisation et la transmodalité. Ces choix esthétiques marquants témoignent de leur capacité à réinventer le récit d'une manière singulière.

Débutant par la transmodalisation désigne « *toute espèce de modification apportée au mode de représentation caractéristique de l'hypotexte*²⁵² » ; la modification est dite intermodale si elle se fait d'un mode à l'autre, le texte passant par exemple du mode narratif au mode dramatique (dramatisation), ou inversement (narrativisation) ; elle est intramodale si elle se fait à l'intérieur du mode, et qu'elle affecte seulement le fonctionnement de ce mode.

²⁵² GOULLET, Monique, *op. cit.*, p.19

Tenant pour exemple un extrait qu'on relève du roman de G. Halimi où la conteuse Tayri raconte avec passion l'épopée guerrière du chef berbère Koçeila sur le champ de bataille de Tehouda, que Khaled à l'écoute, l'écrit avec patience. Elle s'enchaîne avec le récit épique de la chute de ce chef incontesté des Branes en champ d'honneur à Mems. « *Koçeila le Berbère savait sa tâche ardue. D'abord unifier et pacifier. Puis organiser et administrer ces régions morcelées où chaque clan revendiquait son origine différente et partante, un statut spécial.* » (p. 105)

Cet extrait démontre de manière exemplaire les procédés de transvocalisation et de transmodalité présents dans le livre de Gisèle Halimi. L'auteure use la technique de transvocalisation en modifiant le point de vue narratif pour raconter les exploits guerriers de Koçeila à travers la voix de la conteuse Tayri. Ceci facilite l'entrecroisement de divers niveaux discursifs.

La transmodalité est également démontrée par l'utilisation du genre de l'épopée populaire traditionnelle pour relater ces événements historiques. L'oralité chez la conteuse joue en faveur de la narration et apporte une dimension novatrice à la structure du récit épique.

Cet exemple illustre efficacement l'hybridation des voix et des formes littéraires recherchée par l'auteure. En donnant la parole à Tayri, l'auteur élève la narration historique au-delà de sa simple fonction descriptive pour en faire un récit empreint d'héroïsme et de légendes.

À l'intérieur du mode dramatique, les modifications ne peuvent guère consister qu'en une redistribution des discours des personnages, ou, selon la nature de l'hypotexte, en une réinjection ou une suppression de discours narratif dans le dramatique. À l'intérieur du mode narratif, les possibilités sont plus nombreuses ; bouleversement de l'ordre temporel, passage du discours direct au discours indirect, transfocalisation, c'est-à-dire modification des focalisations ou des « points de vue » narratifs, transvocalisation, c'est-à-dire modification des voix narratives (le narrateur intradiégétique devient

extradiégétique), etc.²⁵³ ou plus exactement c'est-à-dire « *le passage de la première à la troisième personne.*²⁵⁴»

Nous préférons relever un extrait pertinent du roman *La Kahéna* de Salim Bachi qui illustre parfaitement ces notions ; c'est d'abord un passage où l'auteur passe du « il » du narrateur, vers le « je » du protagoniste Hamid Kaïm qui parle de sa relation secrète avec Samira qui vient de se rompre avec son mari Ali Khan qui est en réalité leur professeur à l'université ;

jamais Ali Khan ne me le pardonnera, jamais il n'acceptera de me comprendre, et pourquoi le ferait-il, d'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi je l'ai fait, elle m'aime c'est ce qu'elle m'a dit, elle ne peut pas se passer de moi, elle va le quitter, elle est partie pour le lui dire, elle va bientôt m'appeler je l'ai quitté, il ne voulait pas, il m'a menacée, il a crié, il a pleuré, elle va bientôt me, il n'y a pas de téléphone ici, il n'y a plus personne ici, ils sont tous partis, évaporés, et les miroirs sont vides, ils me regardent mourir, ils mirent mon agonie (p. 143)

Dans ce passage, un changement de focalisation narrative est observé, où l'on passe de la troisième personne avec un narrateur omniscient « il » à la première personne à travers le monologue intérieur du personnage « je ». Il s'agit d'un exemple concret de transvocalisation.

La transformation du discours direct des conversations rapportées en discours indirect du monologue est également un exemple franc de transmodalité narrative.

Il est indéniable que l'œuvre en question opère un profond bouleversement des perspectives et des voix narratives, en entremêlant divers registres linguistiques, afin de refléter l'état psychologique perturbé du protagoniste Hamid Kaïm qui se trouve entre deux angoisses ; celle de perdre Samira dont il est épris, et celle d'être à l'origine de la destruction du mariage son professeur Ali Khan, le mari de Samira, qu'elle est sur le point de le quitter pour Hamid.

²⁵³ *Ibid.*

²⁵⁴ G. Genette, *op., cit.*, p. 329.

Cet extrait illustre de manière concrète la façon dont l'auteur manipule adroitement les conventions narratives afin d'introduire des ruptures énonciatives et de renouveler la structure du récit. Il démontre de manière exemplaire les techniques préalablement énoncées.

La « transvalorisation », peut ainsi refléter « un double mouvement de dévalorisation et de (contre-)valorisation portant sur les mêmes personnages ». Cela dépend du rôle, de l'image, et de la perception d'un certain personnage. C'est-à-dire, il y a revalorisation s'il s'agit, par exemple, de rendre sympathique ou positif un personnage qui était antipathique, négatif ou neutre dans l'hypotexte ; dévalorisation s'il s'agit du processus inverse.

Par exemple, dans le passage où Tayri relate l'épopée militaire de Koçeila, on peut observer une réévaluation positive de ce protagoniste. Malgré le caractère historique de cette figure, la narration de ses exploits par le biais de la conteuse lui confère une dimension héroïque et légendaire qui n'était pas nécessairement présente dans les chroniques.

A l'inverse, on peut voir une dévalorisation de la relation d'amour, dans l'extrait mettant en scène le monologue intérieur de Hamid Kaïm. Qui semble regretter sa relation avec Samira. Cela confère une perception négative, et donc une dévalorisation de la villa *La Kahéna*, qui abrite, il y a longtemps ses joutes amoureuses avec Samira. Il n'est pas étonnant qu'à cette vision *La Kahéna* prendrait une caractéristique très péjorative qui rappelle l'atmosphère de la maison close. Symbole de désillusions amoureuses.

En conclusion, il est clair que la transvocalisation et la transmodalité jouent un rôle essentiel en tant que choix poétiques dans ces œuvres. En résumé, ces caractéristiques leur confèrent une modernité fulgurante, mettant en évidence l'actualité et l'universalité d'un mythe millénaire qui transcende le temps. En définitive, ces techniques narratives utilisées par Salim Bachi et Gisèle Halimi dans leurs réécritures du mythe fondateur de la Kahina sont des outils essentiels dans le renouvellement du genre romanesque.

3.2.3. Propulser un personnage historique dans une réflexivité

puissante

L'introduction d'un élément réflexif dans les deux romans marque une rupture symbolique avec le récit historique original. Dans *La Kahina* de Gisèle Halimi le devoir de relater ses exploits héroïques n'est plus attribué à la Kahina, mais à une autre personne, selon la volonté de l'auteure, « Khaled ». Ce jeune prince était en réalité le neveu du général Hassan Al-Ghassani, qui avait été capturé puis élevé comme fils par la Kahina.

Dans ce roman, le personnage Khaled est dépeint comme un écrivain doté de talents exceptionnels. Enthousiasmé par l'héroïsme de sa reine adoptive et la bravoure de son oncle Hassan Al-Ghassani, Khaled utilise ses talents d'historien pour raconter certains incidents qui renvoient aux deux dernières expéditions islamiques au Maghreb, tel que nous le rapporte son récit.

Dans ce roman, le passage d'un récit à la troisième personne à un récit à la première personne relève de la volonté de l'écrivain à procurer son œuvre d'une caractéristique narrative spéciale qui permet le passage d'un univers à autre, illustré l'un et l'autre au moyen des techniques d'autoréflexivité narrative. Car :

Au niveau des enchaînements narratifs, s'imposent des séquences particulièrement aptes à représenter l'expérience subjective de celui qui est confronté à la coprésence ou à la superposition de deux univers (réel et fiction en tant qu'ils sont l'un et l'autre reconnaissables comme tels dans le texte)²⁵⁵

En effet, cela signifie que le roman représente une réinterprétation contemporaine du mythe de la Kahina en utilisant le point de vue d'un protagoniste, le jeune prince Khaled, qui devient ici le témoin oculaire de tous les événements grâce au passage à la narration à la première personne. À ce stade,

L'autoréflexivité est comprise [...] comme cette propriété des fictions qui les pousse à refléter, dans le cours même des histoires

²⁵⁵ *L'ASSIETTE DES FICTIONS*, op., cit, p. 02.

qu'elles élaborent et racontent, les éléments qui la constituent comme fiction, indépendamment des intrigues qui s'y développent. Les questions que suscite l'auto-réflexivité ainsi comprise relèvent alors moins de la rhétorique et de la discursivité que de la représentation²⁵⁶.

Le passage à la première personne intervient ensuite, en montrant comment l'intimité et l'humanité de l'histoire de Khaled se sont développées à la suite des services rendus par le prince à la reine. Cela permet au lecteur de suivre de près l'histoire de la Kahina, à travers les yeux fascinés du jeune homme. À cette dimension, « *La tutelle du mythe est anéantie, à mesure que l'auteur recherche dans sa propre personnalité le fondement et la légitimité de l'écriture.*²⁵⁷ ». Cela signifie que les récits littéraires ne sont toujours appuyés sur les mythes d'autres cultures, pour reconstruire un monde crédible et cohérent à l'intérieur de leurs récits.

Le mythe donne à l'écriture fictionnelle structure et crédibilité. Exceptionnellement, l'expression du « moi » qui s'est promue avec la montée du romantisme que certains écrivains contemporains se sont emparés de cette forme d'expression, pour se détacher de la coquille protectrice du mythe pour aller chercher à l'intérieur d'eux-mêmes l'inspiration de leurs œuvres littéraires.

En termes d'identification spéculaire, l'on dirait que le moi de l'écrivain se donne des miroirs dans lesquels, certes, se dessinent des reflets parfois très perceptibles : mais le mécanisme spéculaire requiert toujours, pour celui qui se dédouble, la médiation d'un tiers, auquel il doit aussi s'identifier, et qui vient lui donner sa place dans le monde et résoudre la dialectique infinie du moi et de l'autre²⁵⁸.

Reprenons le fil de notre analyse. Il est de mise de faire remarquer que la transition entre les niveaux d'implication et de narration dans ce roman n'est pas fortuite. Khaled occupe une double position dans le récit : l'espion et l'espionné. La première position lui a permis, en tant qu'espion et enquêteur à la fois, de suivre discrètement les pas de la reine, et donc de rapporter fidèlement ses aventures héroïques à la première personne.

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ *Ibid.* p. 15.

²⁵⁸ *Ibid.* p. 22.

Prenons pour exemple la scène où Khaled éprouve une énergie intense pour lui trouver des prétextes et des justifications pour convaincre la reine Dihya de la sainteté de la guerre évoqué au nom d'Allah ; « *Si je réussissais à la convertir à l'islam, alors tout l'opprobre de cette chair s'effacerait... Bismillah !* » (p. 69)

Par contre, l'auteure adopte un point de vue interstitiel, lorsqu'elle décrit à la troisième personne les mouvements de Khaled dans son travail d'espionnage, prenant du recul par rapport à son personnage. Ce processus est appelé « la transvocalisation ». « *La nuit opaque envahit le campement. Khaled, qui a entrepris de recenser les heurs et les défaites de son peuple dans la guerre sainte de l'Ifrikiya, se recueille et écrit.* » (p. 69)

Les deux niveaux de narration correspondent aux deux positions occupées par Khaled, celle de l'acteur infiltré qui raconte les événements de l'intérieur en mettant en valeur les exploits de la reine, et celle de l'observateur extérieur qui décrit les actions de son personnage en tant qu'espion discret.

Ici le personnage de Khaled est mis en scène pour marquer le dépassement de la dualité entre barbarie/civilisation, car la résistance de la Kahina ne s'explique pas seulement par des raisons identitaires ou religieuses, mais aussi par des considérations politiques. La Kahina qui avait réglé le sort de Khaled ainsi que tous les prisonniers qui étaient capturés avec lui. Dans un geste empreint de noblesse, elle détermina son sort de façon clémentine, elle opta donc pour l'adopter car ; « *la loi de talion ne [la] permet pas de tuer pour tuer (...) c'est à ces gestes que l'on [la] reconnaît* » (p. 27) espérant amorcer une réconciliation avec les nouveaux arrivants, tout en maintenant son peuple en pleine préparation face à l'Occupation.

Au total, les diverses représentations associées à la Kahina permet d'aller au-delà des représentations manichéennes. Elle favorise une réflexion interculturelle et critique sur l'histoire et sur les notions de valeur et d'identité qui évoluent avec le temps.

Tout d'abord, l'auteure met en lumière le caractère relatif et évolutif de certaines valeurs. Ce qui était autrefois perçu comme positif peut évoluer dans une perception négative, et vice versa, ce qui démontre que notre compréhension de l'histoire est influencée par les valeurs de notre époque.

Elle met également en lumière la complexité des faits relatifs aux protagonistes historiques, en renversant les valeurs traditionnelles et en remettant en question les visions simplistes jugées comme des idées reçues. Nous acquérons une compréhension plus approfondie et subtile du passé d'après l'angle de vision de l'auteure. Cela favorise ou manie en quelques sortes notre compréhension interculturelle du sujet historique et religieux, en remettant en question les valeurs dominantes à cette époque relevant de ces deux cultures, ce qui développe notre capacité à écouter l'Autre.

Enfin, le titre du livre *La Kahina* suggère un accord de lecture différent qui promet une métamorphose du récit traditionnellement véhiculé au sujet de cette célèbre reine. En pénétrant les méandres de ce recueil, le lecteur se voyait convié à une exploration inédite de l'essence même de cette héroïne, libérée des entraves du mythe et réinventée conformément à un nouvel ordre. Réflexif.

Dans son œuvre, Gisèle Halimi parvient à insuffler une nouvelle vie à cette figure tutélaire. En la recontextualisant historiquement et en engageant une relecture des sources historiques, cela donne une dimension nouvelle et profonde à l'œuvre. *La Kahina* s'offre désormais dans toute sa complexité de femme aux prises avec son époque, plutôt qu'une simple abstraction mythique figée dans le temps. En faisant émerger la vérité derrière l'histoire de la conquête musulmane, Halimi utilise Khaled comme narrateur principal du récit pour réécrire subtilement l'histoire de la Kahina.

3.3. Se dévoiler par le biais de l'écriture autoréflexive

À des fins de clarification, il convient de mentionner à nouveau que l'écriture autoréflexive est une modalité expressive particulière qui renvoie à la capacité d'un texte à se réfléchir lui-même, à questionner son propre

processus de création et de signification. Elle permet de donner à voir une certaine réflexion sur l'écriture, sur la façon dont elle est formalisée et partagée avec le lecteur. Elle ouvre un espace d'interrogation sur le statut et la responsabilité de l'écrivain, sur le sens de ses choix narratifs ou stylistiques, et parfois même sur les enjeux éthiques de son écriture.

En interrogeant fondamentalement le sens et les enjeux de l'acte d'écrire. L'écriture autoréflexive implique une exploration profonde de soi-même. Cela rend nécessaire la réflexion sur les expériences vécues, les sentiments ressentis et les pensées qui ont influencé la création d'un texte. Et comme cette forme d'écriture est utilisée pour recréer voire réécrire un mythe, elle a conduit à la survie et à la reviviscence de cette figure féminine à travers les âges.

Cette écriture a pris des formes multiples, de l'Antiquité à nos jours. Elle a traversé les genres (théâtre, poésie, roman), les courants (classique, réaliste, postmoderne) et les supports (imprimé, numérique). Elle reste une pratique vivace, utilisée pour interroger nos modes de narration contemporaine et envisager de nouvelles formes d'expression littéraire.

Dans le cadre de cette étude, nous allons nous intéresser plus spécifiquement à la manière dont l'autoréflexivité et plus spécifiquement l'écriture autoréflexive a été utilisée dans la recréation et la reviviscence du mythe de la Kahina de ces cendres.

Dans la présente section, nous nous pencherons sur l'étude du processus de création de ce mythe séculaire, à travers l'utilisation de l'écriture autoréflexive. Le personnage autoréflexif, occupe ici une place centrale dans les œuvres mettant en place des effets de métatextualité, qui confère au récit une narration introspective. En se mirant dans l'acte d'écriture et de création littéraire, ce texte devient un instrument privilégié pour examiner les mécanismes d'autoréflexivité à l'œuvre.

Le personnage autoréflexif, qui est généralement un écrivain ou quelqu'un qui a un rapport avec l'écriture, est là pour montrer l'auteur en train

d'écrire et remettre en question le processus créatif de l'auteur. Il fait de « l'écrivain dans son entreprise d'écriture » un personnage littéraire central qui rend le processus d'écriture plus réel.

En se plaçant lui-même dans l'histoire en tant que narrateur, l'auteur s'interroge sur le comportement du personnage autoréflexif, en montrant au lecteur les racines personnelles de l'écriture qui a été transformée en fiction. Il donne une version romancée de ce que c'est penser à l'acte d'écrire ou de lire, comme dans le livre de Bachi, où Hamid Kaïm trouve le journal intime de Louis Bergagna le propriétaire de la villa appelée *La Kahéna*, et se plonge dans une lecture introspective délirante. En parcourant les écrits personnels du propriétaire datant de deux ans avant l'indépendance de l'Algérie, les souvenirs de Hamid liés à ce lieu resurgissent de manière fugace et désordonnée.

Transporté dans un va-et-vient entre le passé et le présent, il se remémore des événements bouleversants. La découverte par Hamid des secrets les plus intimes de Louis Bergagna, à travers cette trace écrite laissée derrière lui, le propulse dans une réflexivité profonde sur sa propre vie et précisément à la période où il a entretenu une relation secrète avec Samira. Il réalise que les actions de Bergagna ont des répercussions sur sa propre existence, remettant en question ses convictions et ses relations avec les autres notamment avec sa femme arabe Ourida qu'il l'avait épousé en toute discrétion. Cette exploration introspective le pousse à reconsidérer son propre parcours et à chercher la rédemption pour les erreurs qu'il a commises. Et ce, en faisant des rêveries étranges pendant trois nuits exécutives.

En tant que témoignage historique, la découverte du journal intime du propriétaire de la villa par Hamid Kaïm introduit un jeu réflexif. En effet, en tant que trace écrite renvoyant à une époque révolue vue d'un certain point de vue, ce journal permet à Hamid d'avoir accès à une perspective alternative sur l'histoire. Cela amène potentiellement le lecteur du roman à remettre en question certains récits dominants ou à nourrir une réflexion sur la pluralité des regards portés sur cette période.

Plus qu'un simple document d'époque, ce témoignage offre à Hamid l'opportunité d'un voyage introspectif dans le passé de certains protagonistes. Cette mise en abyme réflexive sur la construction et la transmission de l'histoire à partir d'une trace écrite oubliée dans un ustensile, participe d'un questionnement plus large sur la subjectivité inhérente à la narration du roman en entier. Car elle invite entre autre le spectateur à réfléchir sur les mécanismes de construction de la mémoire collective et individuelle, et sur notre capacité à donner du sens à cette période mouvementée de l'histoire d'Algérie.

Ainsi, ce personnage met au premier plan les effets autoréflexifs de l'œuvre et les rend réels, faisant de lui l'objet et le point le plus important de l'intrigue.

Les auteurs contemporains invitent à une réflexion approfondie par l'introduction d'éléments d'autoréférence dans leurs créations. Ils ont questionné le statut même de l'acte d'écrire (lire) en mettant en lumière les rapports complexes entre réalité et fiction. L'écriture de soi en tant qu'écrivain et la représentation de l'écriture comme processus se sont ainsi progressivement développées au fil des siècles, traversant les courants littéraires et les supports, du théâtre classique à la poésie médiévale, du roman réaliste au postmodernisme.

Au vu d'un parcours plein de changements, l'évolution de l'écriture autoréflexive offre encore aujourd'hui matière à réflexion sur l'avenir de la littérature, le sens de la narration ou les nouvelles formes d'expression émergent dans l'ère numérique.

Ainsi, les quelques lignes suivantes introduisaient la thématique de l'écriture autoréflexive et son importance, suivant la fonction du personnage autoréflexif dans une œuvre métafictionnelle.

3.3.1. Le personnage autoréflexif dans *La Kahéna* de Salim Bachi

*Une légère brise troublait le miroir*²⁵⁹.

La contemporanéité de l'œuvre littéraire est marquée par une autoréflexivité saisissante. L'œuvre littéraire contemporaine se déploie harmonieusement autour de l'effet captivant du miroitement, habilement orchestré par l'écrivain, confère à son texte une dimension singulière. C'est à travers la figure envoûtante du double que se révèle cette subtile alchimie littéraire. L'étonnante autoréflexivité qui émane de ces propos nous plonge dans une profonde réflexion sur la nature même de l'œuvre « autoréflexive ». En effet, cette dernière engendre son propre dénouement diégétique, mais elle va au-delà en embrassant l'idée même de la manipulation du contexte. Ainsi, elle démontre la capacité de l'auteur à naviguer entre deux niveaux d'implication, jonglant habilement entre l'Histoire et la fiction.

Le concept, élaboré par les professeurs chercheurs Éric Wessler et Luc Fraisse, émane d'une longue période de recherches consacrées à l'effet réverbérant que l'écrivain contemporain projette au sein de son œuvre, en se dédoublant habilement. Les travaux d'Éric Wessler s'inscrivent dans une analyse profonde de la figure spéculaire, plongeant au cœur de l'essence même de la création littéraire contemporaine. Avec une acuité remarquable, Wessler de sa part observe et décortique les multiples reflets que l'œuvre littéraire contemporaine se renvoie à elle-même, créant ainsi un réseau complexe de références intertextuelles. Dans une démarche audacieuse, Wessler met en lumière le constat révélateur qui plaide l'idée que l'œuvre littéraire contemporaine se nourrit constamment de ses propres échos, tissant ainsi une toile de référence subtile au sein de laquelle les influences et résonances de cette œuvre vient enrichir la réflexivité à l'œuvre en train de se produire.

Tel un miroir qui se reflète à l'infini, la littérature contemporaine se réinvente sans cesse en puisant dans son propre héritage, créant ainsi une continuité narrative parlante. Dans ses travaux, Éric Wessler se consacre à

²⁵⁹ Bachi, Salim, *Autoportrait avec Grenade* (récit), Paris, éd. Rocher, 2005, p. 189.

l'exploration de l'autoréflexivité au sein de l'œuvre de Samuel Beckett, et il signe ainsi le célèbre ouvrage intitulé « *La Littérature face à elle-même.* »

Son collègue, Luc Fraisse, emprunte une voie similaire, mais l'aborde sous un angle différent, en apportant sa propre contribution à cette réflexion. L'auteur scrute avec acuité le mécanisme subtil de la re/création, en décrivant en les détails de l'écriture, il en dévoile au même niveau la fabrique du texte encastré dans le roman. Et plus précisément, l'auteur se concentre à l'étude de la mise en scène d'un personnage écrivain qui, avec habileté, s'engage dans la création interne de l'œuvre à représenter.

L'ouvrage pionnier dirigé par Luc Fraisse en collaboration avec Eric Wessler, intitulé « L'Écrivain et ses doubles, Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne. », se concentre exclusivement sur l'œuvre de Marcel Proust. Issue de recherches approfondies, cet ouvrage explore avec minutie les multiples facettes du personnage autoréflexif dans la littérature européenne. Telle une étoile polaire, la référence à cet ouvrage pivot permettra d'orienter notre recherche vers une meilleure compréhension de la présence et de l'importance du personnage autoréflexif dans d'autres œuvres littéraires européennes. Cet ouvrage qui notifie des différentes stratégies narratives utilisées par les écrivains européens pour représenter leur alter ego, l'ouvrage offre des pistes de réflexion pour explorer comment d'autres écrivains, notamment maghrébins, ont employés cette thématique vivante et riche.

L'autoréflexivité se concentre sur la parole spécifique de l'auteur, à la fois comme objet et moyen de son action. Cependant, cette position théorique est d'abord illustrée afin de refléter la spécularité en action, avant d'être examinée de manière détaillée dans des travaux qui ont formulé une perception plus claire et bien articulée, en dehors du domaine complexe des concepts et des notions connexes. L'accent est constamment porté sur la manière par laquelle la représentation est présentée, mais le véritable sens de la représentation réside dans l'acte même de la présenter, notamment dans la façon de la représenter. En d'autres termes, elle aborde la problématique de la méthodologie et des outils utilisés pour traiter un tel sujet.

La théorie sélectionnée indubitablement exerce une influence majeure sur la réflexion volontaire et constante concernant l'élaboration interne du roman. Afin d'établir un contexte approprié pour faciliter le bon déroulement de l'expérience de l'auteur en tant que metteur en scène de l'écriture, il est indéniablement essentiel de recourir à la théorie du personnage autoréflexif mentionnée.

3.3.2. La métafiction comme démarche autoréférentielle

Dans son livre *La Kahéna*, paru en 2003, Salim Bachi explore des mondes fictifs complexes où convergent l'histoire et la légende berbères. Il joue abondamment avec les frontières ténues entre la réalité historique et la création littéraire en décidant de retracer un parcours différent à la célèbre reine amazighe Dihya al-Kahina. De plus, Bachi emploie dans cette œuvre une stratégie narrative auto-réflexive en exposant les composantes de sa propre création romanesque. Dans cette section, nous voulons montrer comment cette stratégie s'apparente à une stratégie métafictionnelle dans laquelle le texte devient le sujet de son propre récit.

D'abord qu'est-ce-que la métafiction ? La notion de métafiction nous a convié à découvrir plusieurs autres notions connexes qui ont suscité notre curiosité. De manière générale elle désigne, « *le renvoi du texte à son artifice littéraire.*²⁶⁰ » mais ce renvoi ou plutôt ces renvois « *ne sont pas à mettre sur le même plan. Certains renvoyant à des procédés, d'autres à la nature du phénomène métatextuel lui-même, d'autres encore au contexte historique et culturel de leur production.*²⁶¹ »

Cependant, Austin Warren et René Wellek affirment que le texte fictif « *impose un ordre, une organisation, une unité à ses matériaux.*²⁶² » à l'exemple du roman de Bachi et de Halimi qui imposent tous les deux une organisation et une unité parfaite à la matière historique qu'ils défendent de manière structurée, basée littéralement sur un effet réflexif (une réflexion

²⁶⁰ LEPALUDIER, Laurent, op., cit, p. 09.

²⁶¹ *Ibid.*

²⁶² *Ibid.* p. 34.

introspective), parfois même échoïque (autoréférentielle), qui se manifeste souvent au sein des échanges dialogués.

Pour sa part, l'écrivain et critique américain William GASS a introduit le terme de métafiction en 1971 pour décrire la façon dont la fiction se réfère à elle-même à travers des techniques textuelles. Selon Janet Paterson, la métafiction peut renvoyer aussi aux « *romans dont l'objet thématique principal est celui de la production romanesque ou, plus précisément, la fabrication de la fiction aux niveaux de l'énonciation et de l'énoncé.*²⁶³ »

Dällenbach de son côté a estimé que ;

(...) l'énoncé supportant la réflexivité fonctionne [alors] au moins sur deux niveaux : celui du récit, où il continue de signifier comme tout autre énoncé, et celui de la réflexion où il intervient comme élément d'une métasignification permettant au récit de se prendre pour thème.²⁶⁴

Il est intéressant de noter que cette notion est très polysémique, ce qui entraîne une grande confusion conceptuelle. Elle incorpore des techniques de réflexion littéraire et explore les manières dont la fiction renvoie à elle-même, ou le texte de métafiction ;

Se concentre sur de questions telles que celle de la possibilité de connaître la réalité de notre monde à travers le langage, d'échapper au piège d'un langage saturé par la culture et l'idéologie, de sortir de ce labyrinthe sans fin qui nous empêche d'accéder à la vérité.²⁶⁵

Parmi ces techniques réflexives il y a le commentaire du narrateur. Ces commentaires, ou plutôt ces remarques donnent au narrateur l'occasion d'intervenir directement en exprimant son point de vue, en analysant une situation ou un personnage, et en faisant avancer l'intrigue d'une manière spécifique. Comme l'explique la scène suivante :

²⁶³ PATERSON, Janet, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, 1993, Ottawa, éd. Presses de l'Université d'Ottawa, p. 13.

²⁶⁴ DÄLLENBACH, Lucien, *Le récit spéculaire*, 1977, Paris, éd. Seuil, p. 62.

²⁶⁵ RAYAN-SAUTOUR, Michelle, *op., cit.* p. 70.

Les ères se superposaient et se mêlaient à sa vie, construisant un univers hanté comme la maison qu'à présent mon amant m'ouvre et me présente, La Kahéna, qui ne quittait jamais les pensées de Louis Bergagna, dont le but de voyage était de se présenter aux siens en pleine gloire avec pour emblème de celle-ci une maison majestueuse. (P.79)

Ici, le narrateur exprime ses doutes et interrogations sur les motivations cachées de Louis Bergagna, toute en habitant l'esprit et le regard de Samira. Le commentaire réflexif du personnage féminin introduit une dimension psychologique très expressive.

En s'identifiant à la reine berbère la Kahina, Gisèle Halimi dépasse le simple besoin de retrouver ses origines. La narratrice perçoit une quête plus profonde derrière cette décision. En effet, en présentant la Kahina comme une femme juive guidée par la volonté divine, à l'instar de Gisèle Halimi projette sur ce récit ses propres combats pour l'émancipation féminine et la justice du dieu « *Yahvé [qui] nous a pétries toutes comme des Judith ou des Dédora* » (P. 37),

Encore pas loin, dans la voix de la narratrice, Halimi parvient à justifier de manière singulière ses choix de vie radicaux à travers le commentaire introspectif qui souligne que l'engagement de Halimi envers cette reine est davantage motivé par une affinité spirituelle et militante que par un simple héritage ethnique. *La Kahina* lui a fourni les outils intellectuels et l'élan épique dont elle avait besoin pour affirmer avec force sa propre liberté d'expression et son audace révolutionnaire.

De manière subtile, l'auteure aborde la convergence entre la modernité promue par certains mouvements religieux et les cultures populaires qui sont profondément enracinées dans leurs traditions séculaires. En narratrice omnisciente, Halimi fait glisser cette réflexion, à travers la conscience de « *Khaled [qui] pense aussi aux récompenses promises par Allah pour celui qui fait avancer la recherche et la science mais, se dit-il, la Kahina pétris de cette terre, de ces rites et de ses vieilles croyances, ne croit sans doute pas au progrès.* » (p. 71)

Le narrateur présente de cette manière au lecteur une perspective réflexive sur les relations complexes qui peuvent survenir entre des visions du monde potentiellement divergentes, dans un contexte de mutations culturelles.

Dans l'œuvre de Halimi, l'auteure met en scène, un écrivain en pleine gestation de son roman. Tout au long de la diégèse, le personnage tient un journal intime « manuscrit » détaillant avec minutie son processus créatif, en exprimant ses doutes, ses errances ainsi que les choix personnels qu'il opère.

Perdu dans son approche, Khaled se partage la vie quotidienne avec la reine et se dévoue complètement à énumérer ses prouesses dans son manuscrit. Ce trésor précieux, qu'il tient à consigner de sa plume savante.

Dès sa capture sur le champ de bataille de l'oued Nini, Khaled voulut savoir. Et d'abord comment la Kahina avait préparé et remporté cette victoire, jusqu'au moment où il fut fait prisonnier ... ainsi il glana par petites touches, au fil des jours et auprès des chefs de guerre berbères, le récit de leurs batailles. (p. 90).

En se faisant le chroniqueur de sa propre entreprise romanesque, Khaled endosse pleinement le rôle de vecteur privilégié de l'autoréflexivité à l'œuvre. Il concentre sur sa personne les questionnements de l'auteur sur le fait de lire et/ou relire l'histoire, et se remémorer de certains événements afin de rendre visible la fabrique littéraire au plus près.

En recourant aux récits de ces grands témoins ;

La métafiction peut ainsi prendre l'aspect d'une mise en abyme, d'un enchâssement, d'une duplication ou d'une réécriture auto diégétique avec variations internes. Mais cette métafiction emprunte souvent la forme d'un personnage d'écrivain qui s'interroge sur la production en train de se faire et associe le lecteur à ses préoccupations²⁶⁶.

De la levée d'une idée à la mise en page finale, le lecteur est ainsi immergé dans les arcanes intimes de la création par le biais du personnage écrivain. Ce dernier agit comme un miroir tendu à l'auteur pour donner à voir le processus d'élaboration textuelle. Mais qu'en est-il du personnage « lecteur » ?

²⁶⁶ GAUVIN, Lise, *op., cit.*, p. 07.

Grâce à la focalisation permanente sur la figure du lecteur, Salim Bachi incarne Hamid Kaïm, et parvient à déplier avec acuité la démarche réflexive de son texte et par suite ses interrogations métatextuelles sur l'acte de lire. Le personnage autoréflexif se révèle ici un puissant outil pour soulever les aspects qui retrace bien la réception de l'œuvre.

« Ali Khan lut pendant plusieurs nuits le journal de Louis Bergagna. Une collection de petits livrets d'une vingtaine de pages au maximum, parfois sans lien entre elles, sinon par l'origine unique de leur scripteur » (p.116) ce dernier est décédé « le 4 février 1961 et La Kahéna fut son tombeau. » (p. 234). Si dans le roman de Pierre Cardinal, la Kahéna-grotte, qui servait de refuge, dans le roman de Bachi, la Kahéna-villa au règne glorieux et puissant se transforme également en sépulture. La dénomination gagne de profondeur dans ce récit et cela commence par appeler une maison par le nom d'une guerrière. En plus, elle finit par symboliser la dernière demeure pour le protagoniste Louis Bergagna, qui se trouve en face d'une « étrange dénomination pour une maison de colon » (p. 20). Ce dernier effectue un acte annonciateur du « règne féminin dans son extension » (p.122) qui prédit sa chute précoce.

Un des clés de la métafiction, est l'illusion à l'écriture, effectuée par l'insertion de certaines sources, événements et dates dans l'histoire. Les deux auteurs en usent davantage et brouillent délibérément la réalité avec la fiction. Elle aussi effectuée par l'insertion des mots qui relèvent du domaine littéraire comme : le mot « fables », « contes », « théâtre », « récit »...etc. Cela crée un effet de montage où le texte principal imite d'autres histoires ou reflète des documents personnels, apocryphes.

En outre, l'illusion crée des contours théoriques ou chronologiques plus complexes. En utilisant des sources invérifiables, l'auteur peut couvrir différents sujets ou périodes à une date différente. Au niveau méta-littéraire, ces artifices brisent la suspension d'incrédulité du lecteur et lui rappellent qu'il lit une œuvre aux intentions réfléchies.

En gommant l'intimité de l'écriture personnelle pour n'en garder que la dimension textuelle objective, il soulève la question de la distanciation inéluctable entre l'écrit et son contexte d'émergence. Car, une fois l'auteur disparu, le narrateur introduit d'emblée une réflexion sur la survie et la réception de l'œuvre après son auteur. Par le biais de la lecture posthume d'un journal intime comme il est mentionné dans le roman de Bachi.

3.3.3. Le personnage autoréflexif dans *La Kahina* de Gisèle Halimi

Dans cette étude, nous avons choisi d'analyser le roman *La Kahina* de Gisèle Halimi, qui nous transporte au VII^e siècle de notre ère, soit vers 688, période marquée par le règne de la reine berbère La Kahina. Celle-ci a succédé à Koçeila en tant que chef militaire et roi berbère, s'engageant dans des batailles contre les musulmans avant de trouver la mort en 700 aux mains du général arabe Hassan Al-Ghassani.

Le protagoniste et personnage clé du roman est Khaled, un jeune prisonnier que la Kahina épargne et adopte selon les coutumes berbères après l'avoir capturé, désarmé et identifié comme le neveu de Hassan Al-Ghassani à l'issue d'une bataille victorieuse contre l'armée arabe. Sous la protection de la reine, Khaled entreprend de documenter l'histoire complète de son règne, et ce, depuis sa captivité jusqu'à la conversion du Maghreb à l'islam.

Ceci nous incite à entreprendre une analyse historique et critique du personnage de Khaled, dans le but d'évaluer sa contribution à la construction du récit historique. Dans cette étude, notre objectif sera d'analyser la manière dont l'auteure parvient à intégrer un niveau élevé d'autoréflexivité à travers le personnage-écrivain de Khaled.

Sur la base des recherches menées par Luc Fraisse et Éric Wessler sur le personnage autoréflexif, nous proposons l'hypothèse que ce genre métahistorique utilise une structure narrative autoréflexive, basée sur les « deux niveaux de réflexion » entre le sujet historique reproduit et le point de vue actuel. L'utilisation de cet anachronisme permettrait à l'auteur d'aborder le

sujet de manière interstitielle, en accord avec sa propre vision, afin d'exprimer sa relation avec *La Kahina*, historiquement et imaginativement.

En effet, en s'appropriant le personnage de l'historien Khaled comme double métaphorique de l'écrivain, il ouvre une relecture métaréférentielle qui invite le lecteur à s'interroger sur les péripéties actuelles de l'écriture. Le roman révèle son propre style poétique à travers le prisme de cet auteur en devenir et questionne la manière dont se conjuguent la reconstitution historique et la fiction littéraire.

3.3.3.1. Derrière la trahison, la réécriture autoréflexive de l'histoire

Le personnage de Khaled ibn Yazid présente une posture autoréflexive ambiguë, étant à la fois un espion au service des Arabes et un écrivain qui relate l'histoire de la Kahina. La dualité présente dans cette œuvre permet une révision subtile et complexe des perspectives concernant ce personnage clé.

Pour reprendre le cours de cette analyse, il faut revenir à l'époque où la reine Dihya a libéré « *Tous ses prisonniers arabes. Sauf un, Yézid ou Khaled. Ce jeune homme, superbe comme le désert, elle l'adopta selon le rite berbère, en faisant le signe de l'allaitement.* » (p. 17). Mais ce dernier « *la livra aux Arabes.* » (p. 18). Ce Khaled « *Fut-il son amant ? Et son amant heureux ? La trahit-il pour rompre le charme qui l'attachait à cette créature qui le subjuguait ? Voulut-il ainsi retrouver la voie su sang arabe, le sien ?* » (Ibid. p. 18).

Nous retraçons aussi le fait que Khaled procède de manière directe dans sa mission d'espionnage. Il se renseignât régulièrement auprès de la reine de la venue de l'armée arabe.

Profitant de moments d'abandon, Khaled l'interrogeait pressant : « *O mon amante royale, crois-tu proche le moment où Allah réveilla ses combattants pour la guerre sainte ? L'envoyé d'Abd el-Malek quittera-t-il ses châteaux de Barka, pour l'offensive finale ?* »

Elle tournait la tête : « *Le ciel est vide est tout peut arriver. Plus rien ne m'est révélé, mes djnoun m'ont déserté...* » (p. 143)

Il est raconté à ce propos que la Kahina profite de ses dons prophétiques pour prévisualiser la stratégie de guerre à adopter pour faire face à l'ennemie et le mis en déroute²⁶⁷.

3.3.3.2. Khaled en plume et épée au service de la conquête arabe

Khaled, jeune érudit à la plume habile, joue le rôle de scribe auprès de son oncle Hassan pour documenter ses exploits militaires héroïques. Malgré les réserves d'Hassan sur l'âge de Khaled, ce dernier convainc par la force de son argumentation, démontrant son désir de témoigner de la puissance divine.

Défiant son oncle, Khaled disait ;

Sais-tu comment le calife Omar appelle cette terre, le Maghreb ? (...) Oui, Seigneur je sais. Il l'appelle "le lointain perfide". – Tu es trop jeune, Khaled... » Alors Khaled supplia : je veux être avec vous, Seigneur, vous que l'Égypte et l'Arabie ont surnommé l'intègre, je veux être témoin de la puissance d'Allah et de ses vertus, de vos exploits, avec vous, son envoyé. (Ibid. P. 36).

Lors des conquêtes de Kairouan et de Carthage, Khaled a minutieusement consigné ses observations sur ses tablettes. Cependant, les atrocités commises ont eu un effet apathique sur sa capacité à écrire. Il adopte une approche basée sur la lecture et la mémorisation de ses écrits antérieurs, ce qui lui permet de conserver son rôle de lecteur critique. « *Khaled avait soigneusement dissimulé, dans un coin de sa tente, les longs parchemins sur*

²⁶⁷ On racontait que la reine a pris refuge dans des sièges, lors de sa défaite pour s'échapper à la mort et parmi ses refuges « DJEMINA, JEMINASSA, TAJMINT, TAJMOUNT. Quatre toponymes pour désigner ce lieu naturel mythique, mais paradoxalement historique. Un emplacement méconnu que peu de gens ont pénétré, et pour cause. C'est au fin fond du massif de l'Aurès, que le mont Lahmer kheddou, désigné ainsi, car l'adret, jouissant du reflet du soleil couchant qui le décore d'une vision rougeâtre, abrite ce supposé refuge, dominant un canyon garni de palmiers. Les récits populaires, voire la légende, commanderaient que la Reine Dihya Tadmud (surnommée « La Kahina » par les chroniqueurs arabes, qui signifie prêtresse, ou sorcière) et avant elle, la famille du Roi Berbère Ybdas (Yabdas), un siècle et demi auparavant, aient trouvé refuge ici, après avoir été défaits par les Byzantins. » disponible sur : <https://babzman.com/le-refuge-de-la-kahina-a-tajmint-jemina-entre-legende-et-mythe/>

lesquels il avait écrit. De temps à autre, il en reprenait la lecture, apportait çà et là, quelques corrections, se laissait aller à une sorte de nostalgie. » (P. 38).

L'autoréflexivité de Khaled s'accroît progressivement tout au long du récit. Son activité de scribe se concentre sur des épisodes édifiants, comme la fondation de Kairouan, qui témoignent de son objectif propagandiste au service de la cause omeyyade. « *Devenue magnifique par le seul génie d'un homme, le même Ockba [qui faisait d'elle] une capitale en même temps qu'une tête de pont des serviteurs du Dieu* » (P. 41).

3.3.3.3. Entre déloyauté et révision historique, le double jeu d'un espion-enquêteur

En se considérant elle-même comme une prophétesse inspirée par le dieu Yahvé. La dispute entre Khaled et la Kahina les mènera à un grand désaccord sur le plan religieux. La reine berbère réproouve véhémentement Khaled pour sa justification de la violence de la conquête arabe au nom d'Allah. Le dit beau prince arabe, ayant pour une seule opinion que « *Le jihad est un combat qui doit transformer à la fois l'homme et la société* » (P. 71)

Khaled présente l'idée du djihad comme un processus de transformation et de lutte pour les individus et la société. Il minimise l'importance de la dimension coloniale de la conquête en attribuant la victoire des musulmans aux décrets divins.

Catégorique La Kahina refuse de voir aucune justesse ni raison derrière les paroles de Khaled. Ferme, opiniâtre envers la contrainte imposée aux Berbères pour adopter l'islam. Elle admit que, bien que Yahvé [son dieu] soit considéré comme dominateur, il ne force pas les individus à accepter son salut contre leur volonté. Sa tolérance, elle insiste, n'est aucunement existante dans les dieux des autres religions.

_ Ne me ressors pas une fois de plus ce contre vertueux... ce que vous voulez c'est conquérir, occuper, prendre les terres et les biens... Votre jihad n'est qu'une guerre de colonisation, Khaled, et

vous avez besoin d'un dieu comme alibi [...] juste ou injuste, la violence ne peut accoucher de foi, imposer un dieu » (Ibid. P. 71)

réplique-t-elle en face des arguments de Khaled qui tantôt se justifie et se défend, tantôt attaque. En réponse, Khaled défend son dieu pour se défendre lui-même ;

Nous croyons en Dieu. À ce qui nous a été révélé. À ce qui a été révélé à Abraham, à Isaac, à Jacob et aux tribus. À ce qui a été donné à Moïse, à Jésus, aux prophètes de la part du Seigneur. Nous n'avons pas de préférence pour l'un d'entre eux. Nous sommes soumis à Dieu. (P. 72).

Dans ce débat théologico-politique, l'auteure examine les différentes perspectives religieuses de l'époque en donnant la parole à la reine païenne et au scribe musulman.

3.3.3.4. L'espion réduit au silence de la captivité

Emprisonné par la Kahina, Khaled mène des investigations pour mieux comprendre l'histoire des Berbères. Il interroge la conteuse Tayri qui lui récite l'épopée de Koçeila. Khaled retranscrit ensuite par écrit leur rencontre avec la Kahina et leur règne commun sur l'Ifrikiya.

Ainsi Khaled, à l'écoute de Tayri la conteuse, écrivit l'épopée de Koçeila sur le champ de bataille de Tahouda, et bien d'autres récits plus personnels. Ainsi avec le scalpel de l'amant jaloux, il découpa l'histoire de deux chefs victorieux – Koçeila vieillissant et la jeune Kahina – qui régnèrent pendant cinq ans sur l'Ifrikiya. (P. 104).

Malgré sa libération, Khaled choisit de rester auprès de la Kahina, collectant informations et récits pour son ouvrage historique. Mais son emprisonnement n'était qu'apparent, il organise en secret un complot avec Ifran pour livrer la Kahina à son oncle Hassan. « *Dès que mon message vous parviendra, brûlez donc les étapes. La victoire vous est en effet acquise et je ne vous abandonnerai pas. Ainsi soit-il, s'il plaît à Dieu le Très-Haut* » (p.139). Affirme-t-il dans un avant dernier message.

Sentant le danger arriver, la Kahina envisage un plan désespéré de destruction totale. Mais les Arabes finissent par triompher. Khaled aura su jouer un double jeu habile d'espion et d'historien pour renverser le cours de la conquête. Et surtout de profiter d'assister à un « spectacle surnaturel et monstrueux ».

Dans *La Kahina*, Gisèle Halimi donne en partie la parole à son personnage Khaled pour raconter sa propre version de l'histoire. Tantôt narratrice, tantôt laissant s'exprimer Khaled, elle gère de manière autoritaire le récit historique.

Elle livre sa réflexion personnelle et dévoile la genèse de la version donnée par Khaled, attestant ainsi de l'importance de son œuvre. Cette vision est politiquement et esthétiquement singulière.

En mettant au cœur du récit la question de l'art, le cadre théorique s'intensifie. L'auteure superpose sa propre vision du monde et sa muse créative à la fiction.

Bien que s'appuyant sur des faits historiques, l'histoire est entourée d'un cadre romanesque en parfaite adéquation avec l'époque décrite. L'autoréflexivité permet de saisir les contours de cet art engagé dans lequel l'auteure impose sa propre représentation de la Kahina.

Conclusion

En somme, la Kahina est un personnage complexe et multifacette, représentant différents symboles pour chaque auteur cité dans ce chapitre. Elle est à la fois un symbole de la fierté et de la résistance du peuple berbère, de la beauté et de la force de la nature africaine, de l'âme de la résistance et de l'identité nationale. Mais tous les auteurs s'accordent sur un point ; la Kahina est un symbole de la lutte contre l'oppression étrangère, et son histoire continue d'inspirer et de motiver les peuples d'Afrique du Nord dans leur lutte pour la liberté et l'indépendance.

Les romans cités sont réputés pour leur style d'écriture poétique et leur traitement nuancé des thèmes raciaux, religieux et politiques. Les auteurs utilisent divers procédés littéraires, y compris des flashbacks et des sauts temporels, pour raconter l'histoire de Dihya et de son peuple. Ils explorent aussi de manière captivante la culture et l'histoire berbère, en se focalisant sur le refus de l'oppression coloniale.

Les personnages sont profondément développés et le lecteur est transporté dans un monde riche en émotions et en expériences. Les romans émettent également un commentaire sur la colonisation et l'oppression, explorant les effets durables de ces systèmes sur les individus et les communautés. Ils puisent dans une narration puissante et émouvante, offrant une perspective unique sur l'histoire de l'Afrique du Nord et de ses peuples autochtones dans l'œuvre de Halimi, et sur l'histoire de l'Algérie dans l'œuvre de Bachi.

Dans l'ensemble, le protagoniste réflexif se présente comme un révélateur des enjeux esthétiques, philosophiques et psychologiques inhérents à l'acte de lecture. L'auteur explore à travers son œuvre les questionnements métafictionnels relatifs à son art poétique et aux mécanismes subtils de la création littéraire.

En conclusion, il est clair que l'écriture autoréflexive a joué un rôle essentiel dans la préservation et l'évolution du mythe de la Kahina, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. En questionnant sans cesse les techniques et enjeux narratifs, les auteurs ont réussi à préserver la mémoire de cette figure historique tout en lui donnant des résonances contemporaines.

Au cours de cette étude, nous avons analysé comment Gisèle Halimi et Salim Bachi ont utilisé l'écriture réflexive pour recréer le mythe dans leurs deux œuvres majeures. Nous avons pu constater que l'exploration des thématiques telles que l'identité et la résistance à travers la figure de la Kahina démontre comment ce procédé littéraire permet de transmettre une tradition de manière renouvelée et pertinente pour les générations actuelles.

Enfin, il est important de souligner les spécificités de leur démarche réflexive, qui se situe à la fois dans une volonté de revaloriser un héritage historique et de répondre aux enjeux sociétaux actuels. En fin de compte, cette étude a permis de mettre en lumière le rôle essentiel de l'autoréflexivité dans la pérennisation des mythes au fil du temps.

CONCLUSION

Le mythe comme instance apparente dans la littérature francophone permet aux écrivains de questionner et réinventer le passé. En se réappropriant la figure de la Kahina, Salim Bachi et Gisèle Halimi participent à la reconstruction d'une mémoire collective africaine. Tous deux usent des procédés autoréflexifs pour sonder les enjeux d'une identité plurielle, tiraillée entre héritages et modernité. À ce titre, le mythe de la Kahina devient le reflet des interrogations contemporaines sur la construction nationale, le métissage culturel et la quête de soi.

En explorant différemment sa dimension historique ou symbolique, leur écriture réactive ce personnage dans une perspective qui dépasse le seul cadre du fait littéraire. Il s'agit de lui redonner vie pour penser aux questions brûlantes d'un présent marqué par des enjeux politiques, sociaux, et culturels complexes.

En réintroduisant ce personnage dans la pensée contemporaine, leur écriture nous invite à reconsidérer les questions actuelles à la lumière de son expérience passée, offrant ainsi de nouveaux points de vue et une perspective critique sur notre société. En se transformant en miroir des préoccupations sociales actuelles, la figure de la Kahina illustre la capacité du mythe à évoluer avec son temps tout en conservant une résonance profonde pour ceux qui le voient, démontrant ainsi la nécessité de revisiter et de réinterpréter les personnages historiques et mythologiques afin de les adapter aux enjeux contemporains.

L'étude de la postérité littéraire du mythe de la Kahina nous permet d'observer l'évolution de la représentation de cette figure historique dans la littérature et d'analyser les différentes interprétations qui ont été données à son personnage au fil du temps. Cela nous a permis d'analyser les différentes instrumentalisation de la représentation de sa figure, dans une perspective historique et culturelle plus large, afin de mieux comprendre les enjeux politiques et identitaires qui y sont associés et leurs évolutions au fil du temps.

Grâce aux nombreuses reprises de son histoire, la Kahina est devenue

une héroïne quasi-mythique, une figure tutélaire qui inspire et hante l'imaginaire collectif berbère. On voit associé à son nom des pouvoirs magiques ou surnaturels, des éléments de fiction et de fantaisie, qui ont enrichi sa légende. Elle est également devenue une sorte de déesse guerrière, gardienne de l'identité berbère.

Les détails de sa vie ont fusionné avec des motifs populaires et mythologiques préexistants. Sa résistance a pris les traits d'une épopée légendaire, celle d'une reine aux pouvoirs hors du commun qui a mené son peuple pendant des générations.

Avec le temps, les historiens ont eu de plus en plus de mal à dissocier le mythe de la réalité historique de la Kahina. Sa légende s'est épanouie au gré des récits, se nourrissant des fantasmes et des aspirations des Berbères à travers les siècles. La Kahina est ainsi devenue le symbole de l'âme immortelle d'un peuple, l'incarnation de son passé glorieux et de ses rêves d'indépendance.

C'est en ce sens qu'on pourrait dire que la Kahina a donné naissance à un mythe, celui d'une figure tutélaire et monumentale, qui continue à hanter l'imaginaire collectif berbère bien des siècles après sa disparition.

Dans le cadre de notre étude, nous avons choisi de répartir la recherche en trois chapitres, à travers lesquels nous avons cherché à mettre en évidence la pertinence littéraire de cette dimension sociale et politique inhérente à la Kahina. Dans le premier chapitre, nous avons entrepris de retracer brièvement les différentes conquêtes qui ont précédé l'invasion arabe en Afrique, événement central qui donne naissance au personnage principal de notre travail.

Ce chapitre été réalisé dans le but de replacer le personnage de la Kahina dans le mélodrame berbère en étudiant l'histoire des invasions arabes en Afrique du Nord. Nous avons voulu montrer la ferveur et l'attachement à la liberté des tribus berbères en racontant leur résistance, et revisiter ce personnage légendaire dans son long combat identitaire avant de s'interroger sur sa postérité mythique.

Cette mise en perspective historique n'était pas nécessaire pour comprendre les réécritures littéraires contemporaines. Mais elle favorise, en quelques sortes, la perception et la réflexion sur la symbolique actuelle de la Kahina en décrivant son contexte culturel et combatif.

Dans le second chapitre de notre étude, nous avons effectué une transition du domaine historique vers le domaine littéraire. Ce chapitre a pour objectif d'analyser les processus de reconstruction littéraire du mythe de la Kahina. Nous avons entamé notre analyse en retraçant l'origine du personnage historique et l'évolution de sa représentation légendaire, en consacrant une première section à l'étude des fondements du mythe.

Ensuite, nous avons examiné les différentes interprétations de ce sujet au fil des siècles dans les œuvres littéraires françaises et francophones d'Afrique du Nord. Par la suite, nous avons examiné comment la Kahina a acquis le statut de symbole de la résistance berbère et de l'identité maghrébine. Une attention particulière sera accordée à la récupération de cette notion dans le contexte politique de l'Algérie après son indépendance.

En dernier lieu, nous avons examiné la réécriture fondatrice de Gisèle Halimi, en procédant à une analyse de sa dimension féministe ainsi que des thématiques qu'elle aborde. La division dans plusieurs sections de cette structure nous permettra d'appréhender l'intégralité des étapes de formation du mythe de la Kahina, depuis son émergence jusqu'à ses réinterprétations contemporaines.

En développant ce chapitre, nous avons également touché la transformation de la Kahéna, de reine à une femme très sage qui habite les hautes montagnes de la Kabylie, telle qu'elle est représentée dans l'œuvre de Jean-Pierre Gaildraud. Ainsi que d'autres exemples, à travers lesquels nous avons montré la mythification du personnage, qui est le résultat de la curiosité qu'il suscite chez les littéraires.

Le troisième chapitre s'intéresse aux mécanismes de recréation de la Kahina dans les fictions romanesques contemporaines. Nous posons le

problème de la réinterprétation du mythe dans l'introduction en utilisant les concepts de transvalorisation et d'écriture autoréflexive.

Les fondements théoriques de ces principes clés sont exposés dans la première section. Nous avons commencé par définir la transvalorisation comme le renversement des systèmes de valeurs et de références associés à un personnage. Nous avons expliqué ensuite comment l'autoréflexivité littéraire permet un point de vue métafictionnel. Nous trouvons manifestement dans la Kahina un personnage qui se prêtait à ce type d'analyse narrative et théorique.

Dans la deuxième partie, nous verrons comment la transvalorisation est mise en œuvre dans les processus narratifs en pratique. Nous avons montré comment Salim Bachi offre une perspective nouvelle et transcendante sur le protagoniste. Les effets de la transvocalisation et de la transmodalité sur Bachi et Halimi sont ensuite étudiés. Il en résulte une réflexion sur les significations liées à la Kahina.

Dans la troisième section, l'accent est mis sur le personnage réfléchissant en tant que source d'illumination sur soi-même. Nous avons d'abord examiné comment le statut de la Kahina a été modifié par le discours auto-ethnographique de Bachi. Ensuite, nous avons montré l'écriture métafictionnelle de Halimi comme un projet qui se décrypte activement dans son œuvre. En résumé, nous avons discuté de la manière dont ces romans ont contribué à la dynamique du mythe et aux questions identitaires actuelles.

Au terme de cette analyse, il semble que la transvaluation et l'écriture auto-réflexive puissent être considérées non seulement comme des notions théoriques mais aussi comme des stratégies d'écriture à part entière. En nous appuyant sur les fondements mêmes de ces deux idées - le renversement des systèmes de valeurs et la métafiction - nous avons pu voir comment elles étaient réellement mises en pratique dans les techniques narratives et stylistiques des romans étudiés. Ces œuvres montrent comment la transvalorisation et l'autoréflexivité peuvent être utilisées au niveau de l'écriture romanesque, que ce soit par le biais de la narration, de l'utilisation des jeux de voix ou de la caractérisation des personnages.

Au-delà d'un cadre théorique, ces deux termes apparaissent donc également comme des outils d'écriture en soi, permettant la restitution symbolique et esthétique d'un mythe comme celui de la Kahina.

Nous pouvons identifier deux grandes catégories de procédés utilisés dans les romans en fonction des deux concepts clés étudiés afin de démontrer concrètement comment la transvalorisation et l'écriture autoréflexive de l'auteur fonctionnent comme des stratégies narratives :

D'une part, les techniques de transvalorisation, qui comprennent des dispositifs littéraires pouvant être utilisés pour renverser ou subvertir les systèmes de valeurs et de références liés au personnage du Kahina, incluent la reconfiguration de la structure narrative traditionnelle du mythe, la subversion des caractéristiques d'identification du personnage et le renversement des écrans de lecture conventionnels.

Par ailleurs, il existe des techniques d'auteur qui visent à consacrer une dimension méta-discursive dans l'œuvre, notamment l'utilisation de la métanarration, la mise en question des enjeux littéraires et philosophiques du texte, le développement de personnages réflexifs qui remettent en cause les représentations mythopoétiques et le jeu avec les questions de frontières génériques.

Cette catégorisation fournit un cadre d'analyse des mécanismes scripturaux spécifiques utilisés dans les romans pour appliquer les concepts de transvalorisation et d'autoréflexivité.

Les techniques transvalorisationnelles utilisées dans les œuvres comprennent principalement un processus de déconstruction et de reconstruction des personnages et des mythes associés. Elles s'appuient sur une stratégie de réécriture de l'histoire qui répond à plusieurs impératifs :

1. détruire les représentations fictives du personnage pour en proposer une nouvelle interprétation.
2. Réincarner le personnage historique en lui donnant une

dimension subversive et intemporelle.

3. Diffuser l'histoire dans d'autres cultures, notamment continentales, pour permettre de nouvelles hybridations.
4. combiner la symbolique de la Kahina avec d'autres mythes universels et des archétypes propres à différentes époques.
5. Préserver, dans une certaine mesure, le statut de l'héroïne rebelle de la Reine tout en renouvelant l'imaginaire élémentaire utilisé par chaque auteur.
6. Le sujet transvalorisé est souvent soumis à un processus d'évolution et de transformation profonde de sa symbolique.

L'un des principaux résultats de notre étude est que ces procédures incluent typiquement l'application d'une autoréflexivité significative au mythe.

Quant aux processus autoréflexifs mis en œuvre dans ces deux romans présentent les caractéristiques suivantes :

1. l'incorporation d'éléments autobiographiques par l'auteur ou le narrateur dans une œuvre de fiction afin d'établir un lien entre la fiction et la réalité.
2. l'utilisation de tactiques de mise en abyme narratives ou discursives qui soulignent l'aspect constructif de l'œuvre.
3. Le fait qu'il y ait de multiples références intertextuelles au mythe central montre qu'il a été souvent utilisé dans l'histoire littéraire.
4. La défense, l'insertion ou la critique d'une idéologie donnée à travers le récit de reconstruction.
5. la représentation de figures artistiques (écrivains, poètes, etc.) qui font allusion au processus de création.
6. l'offre d'une nouvelle expérience de lecture à partir d'éléments du mythe déjà étudiés.

L'utilisation de marqueurs discursifs réflexifs tels que les notes, les récits encerclés et les commentaires métatextuels met l'accent sur la narration en cours. Ces méthodes convergent vers une vision présumée de

l'auteur de l'œuvre littéraire.

Enfin, ces concepts permettent d'examiner comment le personnage légendaire de la Kahina a été approprié et transformé dans la fiction historique moderne, particulièrement maghrébine. En examinant la manière dont ce personnage a été représenté, nous pouvons estimer que la façon dont sa figure a été transvalorisée et mise en récit de manière autoréflexive dans les œuvres du corpus.

REFERENCES
BIBLIOGRAPHIQUES

I. CORPUS D'ETUDE

1. BACHI, Salim, *La Kahéna*, éd. Gallimard, Paris, 2003.
2. HALIMI, Gisèle, *La Kahina*, éd. Barzakh, Algérie, 2017.

II. D'AUTRES ROMANS SUR LA KAHINA

1. BERKANI Derri, *La Kahéna de la courtille*, éd. l'Harmattan, Paris, 2002.
2. BOISNARD Magali, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes*, l'Édition D'Art, Paris, 1925.
3. CHERBI Moh et DESLOT Thierry, *La Kahéna reine des Berbères Dihya*, Paris, éd Paris Méditerranée, Éd. EDIF 2000, Maroc, 2002.
4. GAILDRAUD Jean-Pierre, *La Kahéna*, éd. Tirésias, Paris, 1998.
5. GRANDJEAN Georges, *La Kahéna par l'or, par le fer, par le sang*, les Éditions du Monde moderne, Paris, 1926.
6. IKOR Roger, *La Kahina*, éd. Encre, Paris, 1979.
7. KATEB Yacine, *Parce que c'est une femme suivie de La Kahina ou Dihya, Saout Ennissa, La voix des femmes, Louise Michel et la Nouvelle-Calédonie*, éd. Des femmes, Normandie, 1972.
8. NEBOT Didier, *La Kahéna, reine d'Ifrikia*, éd. Anne Carrière, Paris, 1998.

III. ARTICLES

1. BIRMAN, Joel, « La servitude, la fidélité et l'ascendance », *Figures de la psychanalyse*, vol. n°5, no. 2, 2001.
2. DJOHLAL Djemaâ, « Une généalogie mythique déconstruite par les faits historiques, d'hier à aujourd'hui », *Revue d'expression maghrébine*,
3. LEMIEUX René. « Introduction au dossier "Traduction et autochtonie au Canada" », éd. Trahir, Septembre, 2016.
4. MEDJAHED, Milouda, « La retraduction critique et sa contribution à l'amélioration de la qualité des traductions, exemple des retraductions d'Al Muqaddima d'Ibn Khaldoun. », *Belas Infiéis*, v. 3, n. 1, 2014.
5. MOLINS, Viguera Maria. « *Ibn Khaldoun et l'orientalisme* », *Varios*, I La Méditerranée au XIVe siècle, Séville, Fundación El legado andalusí, 2006.

IV. ARTICLE DE PERIODIQUE

1. CHEDDADI, Abdesselam, MONGIN, Olivier, « Reconnaissances d'Ibn Khaldûn », revue *Esprit* (1940-), n°. 319 (11), 2005, pp. 132–47. *JSTOR*, Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/24256237>.
2. DESSET Fabien, « La transtextualité et la transposition d'art comme outils d'étude de l'ekphrasis : l'exemple de Percy Bysshe Shelley », *Itinéraires* [En ligne], 2014-2 | 2015, mis en ligne le 17 juillet 2015, consulté le 23 juillet 2023. DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.2432> Disponible sur : <http://journals.openedition.org/itineraires/2432>
3. GOULLET Monique. « Reutilización, actualización : quelques réflexions préliminaires », In: *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, N°29, 2006. pp. 11-21. DOI : <https://doi.org/10.3406/cehm.2006.1957>. Disponible sur : www.persee.fr/doc/cehm_03969045_2006_num_29_1_1957
4. LE TOURNEAU, Roger. YVES, Lacoste., « Ibn Khaldoun. Naissance de l'histoire », *Passé du tiers-monde*, In: *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°2, 1966. pp. 253-256. Disponible sur : www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1966_num_2_1_942.
5. LETESSIER, Fernand, « Chateaubriand et la Vie de Rancé », In: *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, octobre 1951. pp. 51-84. DOI : <https://doi.org/10.3406/bude.1951.4990>. Disponible sur : www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1951_num_1_3_4990.
6. PETITJEAN André, « Pastiche et parodie: enjeux théoriques et pédagogiques », In: *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°42, 1984, L'écriture-imitation. pp. 3-33. DOI : <https://doi.org/10.3406/prati.1984.1302> Disponible sur : www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1984_num_42_1_1302

V. ENTRETIENS, SEMINAIRES ET SCENE DE THEATRE

1. « Gisèle Halimi. La cause du féminisme », *Travail, genre et sociétés*, vol. 14, no. 2, 2005, pp. 5-25. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2005-2-page-5.htm>

2. CHEDDADI, Abdeslam, « Actualité d'Ibn Khaldûn : conférences et entretiens », Témara, éd. Maison des arts, des sciences et des lettres, 2006.
3. CHEDDADI, Abdesselam, "Reconnaissances d'ibn-khaldûn -Entretien-." <https://esprit.presse.fr/article/>, vol. 742, no. Des sociétés ingouvernables?, Nov. 2005.
4. Entretien diffusé sur radioalger le : Jun 2, 2008, Gisèle Halimi - La Kahina – disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=WaoniXQT7ME>
5. SERGE Martin pour la séance 6 du 13 avril 2016 du séminaire « Gestes et voix : une anthropologie poétique des arts du langage » (centre Bièvre, 1, rue Censier) aux côtés de Charlotte Guennoc sous le titre général suivant : "Le geste théâtral chez Kateb Yacine : l'Histoire, les femmes vers une écoute de l'inattendu" dispo sur : <https://ver.hypotheses.org/2218>

VI. THESES

1. BAHY, Yamina, « *L'écriture de la subversion dans l'œuvre littéraire de Kamel Daoud* », thèse de doctorat, Université Mohamed Ben Ahmed, Algérie, 2016.
2. MEDJAHED, Milouda, « *La Retraduction Critique Et Sa Contribution À L'amélioration De La Qualité Des Traductions, Exemple Des Retraductions D'Al Muqaddima D'Ibn Khaldoun* ». Thèse de doctorat, Département de linguistique et de traduction, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, Canada, 2014.
3. SABRI, Noureddine, « *Le mythe de la Kahéna dans la littérature française et ses métamorphoses* », Thèse de doctorat, Université Montpellier 3, France, 1996.
4. ZERAOUI, Nahla, « *Les différents statuts de la Kahéna dans la littérature d'expression française* », Thèse de doctorat, université de Franche-Comté, École doctorale « Langages, Espaces, Temps, Sociétés », France, 2007.

VII. OUVRAGES

1. AL-HASSAN, Issa, *Encyclopédie des civilisations*, Jordanie, éd. Éligibilité à la publication et à la distribution, 1910.
2. BASSET, René, *RECHERCHES SUR LA RELIGION DES BERBÈRES*, Paris,

- éd. ERNEST Leroux éditeur, 1910.
3. BRUNEL, Pierre, *Mythocritique*, éd. Théorie et parcours, Paris, PUF, 1992.
 4. BUTOR, Michel, *Les mots dans la peinture : Les sentiers de la création*, Genève, éd. D'art Albert Skira, 1969.
 5. CAPMS, Gabriel, *LES BERBERES. Mémoire et identité*, Algérie, éd. Barzakh, 2007.
 6. CHEDDADI, Abdeslam, *Ibn Khaldûn revisité*. 1^e éd. Casablanca, éd. Toubkal, 1999.
 7. CHEDDADI, Abdesselam, *Ibn Khaldûn, Le Livre des Exemples*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2002.
 8. COURTOIS, Christian, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, éd. Arts et Métiers graphiques, 1955.
 9. DÄLLENBACH, Lucien, *Le livre et ses miroirs dans l'œuvre romanesque de Michel Butor*, Paris, éd. Archive des lettres modernes, 1972.
 10. DÄLLENBACH, Lucien, *Le Récit Spéculaire, Essai sur la mise en abyme*. Paris, éd. Seuil, 1977.
 11. DÄLLENBACH, Lucien, *Le récit spéculaire*, Paris, éd. Seuil, 1977
 12. DE SLANE, William Mac Guckin, *Ibn Khaldûn. Les Prolégomènes D'Ibn Khaldoun*, Trad. Imprimerie Impériale, 3 vols, Paris, 1863.
 13. DIEHL, Charles, *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination Byzantine en Afrique (533- 709)*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1896.
 14. DUMAURIER, Nat Iraten, *Notre place au soleil, Tome 3, La mémoire du peuple berbère* 1 Jean. Paris, éd. PUF, 2001.
 15. DURAND, Gilbert, *Structure anthropologique de l'imaginaire*. Paris, éd. Dunod, 1993.
 16. ELIADE, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, éd. Gallimard, 1957.
 17. GAUTIER, Emile-Félix, *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, éd. Payot, 1964.
 18. GENETTE, Gérard, *La littérature au second degré, palimpsestes*, Paris, éd. Seuil, 1982.
 19. GENETTE, Gérard., *palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris , éd. Seuil, 1982.
 20. GSELL, Stéphane, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Jules César et*

- l'Afrique, Fin des royaumes indigènes*, Tome 8, Paris, éd. Hachette, 1928.
21. GSELL, Stéphane, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Tome 4 : La civilisation carthaginoise, Paris, éd. Hachette, 1920.
22. HOMERE, *Iliade*. Tome I : Chants I-VI, texte établi et traduit par : Paul Mazon, Avec la contribution de : Pierre Chantraine, Paul Collart, et René Langumier, Paris, éd. les belles lettres, 1937.
23. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères, et Des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, volume 1, traduction de W. de Slane, Algérie, éd. Berti, 2018.
24. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères, et Des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, volume 2, traduction de W. de Slane, Algérie, éd. Berti, 2018.
25. IBN Khaldûn, *Discours sur l'histoire universelle (al-Muqaddima)*. Trad. par Vincent Monteil. 3rd éd. Paris, éd. Sindbad, 1997.
26. JULIEN, Charles André, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc, des origines à la conquête arabe (647 après J.-C.)*, Paris, éd. Payot, 1951.
27. JUNG, Carl Gustav, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Paris, éd. Le livre de poche, 2014.
28. LACOSTE, Yves. *Ibn Khaldoun : naissance de l'histoire, passé du Tiers monde*. Paris, éd. la Découverte, 1998.
29. LANCEL, Serge, *L'Algérie antique*, Paris, éd. Mengès, 2003.
30. LE BOHEC, Yann, *Histoire de l'Afrique romaine 146 avant J.-C. – 439 après J.-C*, Paris, éd. Picard, 2005.
31. MERCIER, Ernest, *Histoire De L'Afrique Septentrionale Depuis Les Temps Les Plus Reculés Jusqu'À La Conquête Française*, Paris, Ernest Leroux éditeur, 1888.
32. MILLET, Claude, *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité*, Paris, éd. PUF, 1997.
33. MOSCATI, Sabatino, *Les Phéniciens*, Milan, éd. Bompiani, 1988.
34. OUSSÉDIT, Tahar, *La Berbérie*, Tome 2, Alger, éd. ENAL, 1991.
35. PAILLE, P., MUCCHIELLI, A., *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, éd. Armand Colin (chap. 9), 2008.

36. PLATON, *République*, LIVRE 3, Œuvre numérisée par Marc Szwajcer, Autre traduction : Robert Baccou, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1951.
37. SHAKESPEARE, W. *The Tragedy of Hamlet, Prince of Denmark*, (acte III, scène 2), Londres, éd. Fleestreet, 1603.

VIII. OUVRAGES COLLECTIFS

1. DETIENNE, Marcel, “Une mythologie sans illusion”, in *Le temps de la réflexion*, (dir.) J.-B. Pontalis, Collection *Le temps de la réflexion* (n° 1), Gallimard, Paris, 1980.
2. FRAISSE, L., & WESSLER, Éric, *L'ÉCRIVAIN ET SES DOUBLES. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Paris, éd. CLASSIQUES GARNIER, Didier Alexandre éditeur, 2014.
3. HERMAN Jan, PASCHOUD Adrien, PELCKMANS Paul et ROSSET François, *L'ASSIETTE DES FICTIONS, enquête sur l'autoréflexivité romanesque*, PEETERS, LOUVAIN - PARIS - WALPOLE, MA, 2010.
4. LEPALUDIER, Laurent (dir.), « Métatextualité et Métafiction. Théorie et analyses », dans CRILA (CENTRE DE RECHERCHE INTERLANGUES D'ANGERS), PUR, Rennes, 2002.

IX. ESSAIS

1. GAUVIN, Lise, *Le roman comme atelier, La scène de l'écriture dans les romans francophones contemporains*, Paris, éd. KARTHALA, 2019.

X. DICTIONNAIRES

1. ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, éd. Presses Universitaires de France, Paris, 2004.
2. MUCCHIELLI, Alex, dir., *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, éd. Armand Colin, Paris, 1996.
3. REY Alain, *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française, Tome 2*, Dictionnaire LE ROBERT, Paris, 1992.

XI. SITOGRAPHIE :

1. Dr Mohamed Chtatou : journal du monde Amazigh, En ligne, <https://amadalamazigh.press.ma/fr/al-kahina-une-reine-amazighe-stigmatisee-par-les-arabes/>, consulté le : 17-04-2023.
2. Farid Ghili : babzman, En ligne, <https://babzman.com/le-refuge-de-la-kahina-a-tajmint-jemina-entre-legende-et-mythe/>, consulté le : 20-02-2024
3. Lepetitjournal Tunis : En ligne, <https://lepetitjournal.com/tunis/actualites/la-kahena-reine-berbere-53443>, consulté le : 22-04-2023
4. Jugurtha Hanachi : Bir El Kahina en quête de réhabilitation, En ligne, <https://www.lematindz.net/news/13355-bir-el-kahina-en-quete-de-rehabilitation.html>, consulté le : 22-04-2023
5. Morial : Association loi de 1901, En ligne, <https://www.morial.fr/18-actualites/2282-les-djeraoua-tribu-de-la-kahena.html>, consulté le : 19-05-2023

Résumé de la thèse

La thématique abordée dans cette thèse s'inscrit dans le domaine des sciences des textes littéraires et prend pour objet d'étude l'œuvre « *La Kahina* » de l'écrivaine franco-tunisienne Gisèle Halimi, et « *La Kahéna* » de Salim Bachi. Elle examine le personnage mythique de la Kahina et la façon dont il est réécrit en passant au crible de la transvalorisation et de l'écriture auto-réflexive. La thèse analyse les stratégies narratives et discursives employées dans ces romans en étudiant les réinterprétations du mythe proposées par les auteurs en fonction de leurs perspectives individuelles. Ceci est le fruit d'un travail de transvalorisation qui vise à déconstruire les représentations traditionnelles pour offrir une expérience de lecture plus engagée et renouvelée. Ces réécritures de l'histoire de Kahina permettent une compréhension actualisée de sa signification dans la littérature francophone. Comme il est démontré aussi, que la transvalorisation et l'autoréflexivité permettent de reconfigurer les références identificatoires liées à ce personnage emblématique.

Mots-clés :

Le mythe, la Kahina, la transvalorisation, l'écriture auto/réflexive, Gisèle Halimi, Salim Bachi.

Summary of the thesis

The thematic covered in this thesis falls within the field of the sciences of literary texts and takes as its object of study the work “La Kahina” of the Franco-Tunisian writer Gisèle Halimi, and “La kahéna” of Salim Bachi. She examines the mythical character of Kahina and the way in which he is rewritten as he moves to the cradle of transvalorization and self-reflective writing. The thesis analyzes the narrative and discursive strategies employed in these novels by studying the reinterpretations of the myth proposed by the authors according to their individual perspectives. This is the result of a work of revaluation that aims to deconstruct traditional representations to offer a more engaged and renewed reading experience. These rewrites of Kahina history allow an up-to-date understanding of its significance in French-speaking literature. As is also shown, that the transvalorization and self-reflectivity allow to reconfigure the identification references linked to this iconic character.

Keywords: The Myth, Kahina, Transvalorization, Self/Reflective Writing, Gisèle Halimi, Salim Bachi.

ملخص الأطروحة :

يندرج الموضوع الذي تتناوله هذه الأطروحة ضمن حقل علوم النصوص الأدبية، وتتخذ من عمل "الكاهنة" للكاتبة الفرنسية التونسية جيزيل حليمي و"الكاهنة" لسليم باشي موضوعاً للدراسة. تبحث في الشخصية الأسطورية لـ"الكاهنة" والطريقة التي يعاد بها كتابتها وهي تنتقل إلى مهد التأويل والكتابة التأملية الذاتية. وتحلل الأطروحة الاستراتيجيات السردية والخطابية المستخدمة في هذه الروايات من خلال دراسة إعادة تأويلات للأسطورة التي يقترحها المؤلفون وفقاً لوجهات نظرهم الفردية. وهي نتيجة عمل إعادة التقييم الذي يهدف إلى تفكيك التمثيلات التقليدية لتقديم تجربة قراءة أكثر تفاعلاً وتجديداً. وتتيح إعادة كتابة تاريخ الكاهنة فهمًا حديثاً لأهميتها في الأدب الناطق بالفرنسية. كما يتبين أيضاً أن إعادة التقييم والتأمل الذاتي يسمحان بإعادة تشكيل مرجعيات التعريف المرتبطة بهذه الشخصية الأيقونية.

الكلمات المفتاحية : الأسطورة، الكاهنة، التحويل عبر التأويل، الكتابة الذاتية/الانعكاسية
الذاتية، جيزيل حلّيمي، سليم باشي.